

Abbé H. POISSON

**L'Abbé
Pierre-Marie LEC'HVIEN**

(1885 - 1944)

*Préface de Son Exc. Mgr Le Bellec
Evêque de Vannes*

2^e Édition — Juin 1959

L'Abbé Pierre-Marie LEC'HVIEN (1885 - 1944)

Abbé Henri POISSON

Diocèse de
Quimper & Léon
Evêché de Quimper & Léon

Document numérisé en 2016

L'Abbé Pierre-Marie LEC'HVIEN



Ho pet señj eus an aotrou beleg
Pêr-Mari LEO'HVIEN
En deus gouzañvet ur maro kriz
Evit Doue hag evit Breizh
D'an 10 a viz eost 1944

Cliché L. Bailly, St-Brieuc

Souvenez-vous de M. l'abbé Pierre-Marie Lec'hvien qui a souffert une
mort atroce pour Dieu et la Bretagne, le 10 août 1944.

Abbé H. POISSON

**L'Abbé
Pierre-Marie LEC'HVIEN**

(1885 - 1944)

*Préface de Son Exc. Mgr Le Bellec
Evêque de Vannes*

2^e Édition — Juin 1959

Rennes, le 8 décembre 1958.

Imprimatur

A. MARTIN,

V. g.

DECLARATION

Conformément au décret du Pape Urbain VIII, nous déclarons qu'en employant les termes : bienheureux, saint, nous n'avons fait que suivre la manière ordinaire reçue parmi les fidèles. Nous ne leur donnons qu'une valeur purement humaine et privée dans le sens autorisé par l'Eglise, au jugement de laquelle nous nous soumettons de plein cœur et sans aucune réserve.

PRÉFACE

Evêché de Vannes, le 31 janvier 1959.

Monsieur l'Abbé,

Vous avez bien voulu exprimer le désir que la biographie du cher abbé Pierre-Marie Lec'hvien, que vous venez d'achever, soit précédée d'une préface écrite par l'un des plus anciens amis du regretté défunt, si lâchement et si cruellement assassiné le 10 août 1944.

Je n'ai pas songé un instant à me dérober à votre désir qui m'honore, et j'avoue que j'avais été heureux d'apprendre l'an passé que, grâce à vous, la mémoire de l'ami disparu sera mieux conservée et plus largement connue que de ses seuls anciens confrères et anciens paroissiens du diocèse de Saint-Brieuc.

Compatriote, camarade d'enfance, condisciple de la même classe au petit séminaire de Tréguier et du même cours au grand séminaire de Saint-Brieuc, ami de toujours, je me suis trouvé, depuis nos premières années, en contact constant avec le prêtre excellent dont vous avez entrepris la très édifiante histoire.

Originaires tous deux de la même paroisse de Ploubazlanec, au pays si attachant de Goëlo, décrite agréablement par l'auteur de Pêcheur d'Islande, malgré une légère différence d'âge, Pierre Lec'h-

vien et moi avons toujours été ensemble pendant nos vingt premières années, et d'abord à l'école primaire, chez les Frères de Ploërmel, que notre paroisse natale a toujours l'avantage de posséder, presque depuis les débuts de l'Institut fondé par le Vénérable Jean-Marie de La Mennais, depuis 1825. Nous étions aussi enfants de chœur ensemble dans la vieille église basse de notre baptême, disparue depuis quelque cinquante ans et remplacée par un sanctuaire plus vaste et plus élancé, dédié à sainte Anne. Notre commun séjour sous la fêrûle des Frères, Frère Aldéric et Frère Flamien, se déroula sans histoire, au milieu de nos quelque cent compagnons. Les seuls menus incidents notables se produisaient parfois aux vêpres du dimanche. Pierre semblait se regarder comme thuriféraire de droit, puisqu'il était le plus ancien. Les autres enfants de chœur, dont j'étais, enviaient un peu cette prérogative, et il advenait que tel ou tel se hâtait, dès la fin du premier psaume, d'aller au presbytère tout voisin chercher les charbons, en vue du Magnificat et du salut du Saint-Sacrement, non seulement pour avoir le plaisir de balancer l'encensoir, mais aussi pour agacer le bon Pierre et jouir un instant de son très passager mécontentement.

Au petit séminaire de Tréguier, où il m'avait précédé d'un an, nous nous retrouvâmes en quatrième au début d'octobre 1901, et l'amitié contractée à l'école des Frères ne fit que croître pendant les années trécorroises, pour atteindre sa complète intimité au grand séminaire de Saint-Brieuc.

J'ai lu avec un spécial intérêt les pages que vous consacrez à la famille de Pierre, l'une des plus marquantes et des plus solidement chrétiennes qu'il m'ait été donné de connaître. Son père faisait figure de vénérable patriarche à Kermestr, auprès de sa pieuse mère, au milieu de leurs nombreux enfants, les uns et les autres empreints d'une certaine gravité qui les caractérisait tous. J'ai bien connu le prêtre vénérable Dom Yves Lec'hvien, aîné du père, ancien recteur de Cavan, qui était venu prendre sa retraite à Kermestr et qui y vécut ses dernières années en véritable reclus. J'ai fort bien connu tous les enfants, sauf ceux qui décédèrent en bas âge : l'aîné, Yves-Marie, an Tremener, à qui, comme enfant de chœur, je répondis parfois la messe pendant les vacances de 1899 qui précédèrent sa mort prématurée ; l'abbé Louis, mort séminariste ; les autres frères, Jean-Marie, François, Joseph et Michel — ce dernier, mon exact contemporain, — les trois sœurs, Marie-Jeanne, Pauline, Marie-Joseph. Une famille incontestablement exemplaire sur tous les points, laborieuse, admirable. Quand nous fâmes ensemble grands séminaristes — nous étions les deux seuls de Ploubaz-

lanec — j'ai passé de bien bonnes heures avec Pierre, surtout dans sa petite chambre, sur la porte de laquelle étaient gravés ces quatre mots : *Parva domus, magna quies*, et quand nous nous promenions tous deux, pendant les gandes vacances, au bord de la mer et dans les chemins creux.

Nos années du petit et grand séminaires furent, elles aussi, sans histoire dans le déroulement monotone, mais joyeux, des heures de classe, d'étude, de récréation, de promenade. Pierre Lec'hvien n'eut jamais de difficulté avec la discipline. Il affirmait déjà l'intégrité rectiligne de piété, de bon esprit, de travail approfondi, qui le préparait à devenir le prêtre de devoir qu'il a toujours été. Plutôt sérieux, mais sans excès, il n'aimait guère les bagatelles. Il affectionnait les conversations graves. De bonne heure, il manifesta une maturité de jugement, même une certaine austérité de visage et d'attitude, qui n'avait cependant rien de rigide. L'une des caractéristiques les plus évidentes de son portrait moral était une volonté résolue et tenace qui devait le marquer plus tard dans toutes les entreprises de son zèle apostolique. Un détail dont furent souvent témoins ses cochambristes de la maison de philosophie du Légué, refuge provisoire après l'expulsion, est resté gravé dans la mémoire des deux derniers survivants. Le cher abbé avait une malle en bois qu'il fermait soigneusement chaque matin à clef, mais dont la serrure fonctionnait mal. Que de fois nous l'avons vu le soir tourner, avec une patience littéralement inlassable, la clef de la serrure rebelle, pendant de très longues minutes, et même des quarts d'heure entiers, jusqu'à ce que — et cela finissait toujours par arriver, enfin — la serrure eût cédé. D'autres, beaucoup moins patients, auraient certainement supprimé à jamais l'incommode serrure, ou se seraient empressés de la bien remplacer. Indice, minime peut-être, mais significatif, d'un tempérament tenace, qui entendait bien ne jamais lâcher.

Le regretté ami ne prolongea pas son séjour au Grand Séminaire diocésain. Je crois bien avoir été l'un des premiers à recevoir de lui la confiance, non d'un simple projet, mais d'une décision fermement arrêtée d'entrer dans la Congrégation des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, dont le supérieur général était alors le Père Anizan. Nous devions nous retrouver plus tard à Rome où il fut scolastique à la Via Palestro, quand j'étais élève au Séminaire français. A la fin de l'année scolaire 1913-1914, je retardai de quelques jours le départ en vacances, afin d'être à ses côtés, le 5 juillet 1914, quand il fut ordonné prêtre dans l'église Saint-Apollinaire. Moins d'un mois après la guerre éclatait. Il fut l'un des premiers à partir. Il me demanda de

lui prêter un missel de très petit format qui m'appartenait. Il s'en servit pour célébrer la sainte messe au front tout le long de ses séjours aux premières lignes. A la fin de la guerre, il tint absolument à me le rendre. Je conserve ce missel comme une relique.

Après sa démobilisation, il revint dans le clergé diocésain. J'eus alors maintes fois l'occasion de le revoir fréquemment, et spécialement dans les trois postes successifs qu'il eut à occuper : l'aumônerie des Sœurs de la Croix à Tréguier, le rectorat de Tréglamus, le rectorat de Quemper-Guézennec. Très exactement, vous décrivez son ministère toujours bien adapté aux circonstances, ses efforts, ses vertus incontestées, ses surnaturels succès, l'estime que lui vouèrent toujours les vrais chrétiens.

La recherche des vocations et leur persévérance furent sa première et constante préoccupation et même sa hantise. Je me souviendrai toujours que quand, alors vicaire à Plouézec, il vint présenter ses deux premiers élèves à l'Institution de Lannion, tous deux maintenant recteurs — c'était en octobre 1921, je crois, — il les fit entrer dans la chapelle, l'ancienne maintenant disparue, et ils récitèrent ensemble à haute voix une fervente prière qui se termina par l'invocation à la patronne de Plouézec : « Itron Varia Gavel, petit évid omp ! » A sa mort il laissait après lui sept prêtres et deux séminaristes, discernés, préparés, très fidèlement suivis tout le long de leurs études.

Comment se fait-il que ce si bon prêtre ait été la victime de l'abominable assassinat dont le récit si poignant constitue votre dernier chapitre ? Ce ne fut pas le seul de ce genre, commis pendant des jours de trouble injustifiable : le Morbihan, lui aussi, perdit en de semblables circonstances un prêtre qui était à l'abri de tout reproche. Même aux grandes heures de la vie d'un pays, comme furent en 1944 celles de la « Libération » qui auraient dû n'être que grandes et nobles, se manifesta, hélas ! la potestas tenebrarum, la même puissance des ténèbres dont parla le Christ Jésus à ses meurtriers dans le Jardin de Gethsémani. Mais crime particulièrement odieux qui trancha la vie bienfaisante d'un si zélé apôtre par un martyr qui soulève la plus émue des indignations.

Osera-t-on l'atténuer en accusant le regretté défunt d'une sorte de « lèse-patriotisme » parce qu'il aimait la langue bretonne et qu'il cherchait avec une insistance certaine — combien louable ! — à en conserver l'usage et à en développer la connaissance ? On a peine à concevoir pareille aberration. L'ayant connu dans l'intime et suivi de très près, j'affirme qu'il n'y avait en lui de ce côté ni aucun excès déraisonnable, ni aucun fanatisme, ni aucun snobisme artifi-

ciel, encore moins aucune arrière-pensée de séparatisme impossible, ni d'un utopique retour au temps d'avant la duchesse Anne, mais uniquement l'amour réfléchi et cultivé de la Bretagne, de son histoire, de son idiome aux quatre dialectes, de ses traditions, de ses costumes, de toutes ses gloires, et aussi la conviction ferme et bien arrêtée que la langue bretonne, qui jamais ne se prêta à l'hérésie, contribuait effectivement pour sa part au maintien chez nous de « la foi des anciens jours ».

Soyez remercié, monsieur l'Abbé, de votre heureuse initiative et du véridique et objectif témoignage que votre livre rendra à la mémoire d'un prêtre surnaturel, apostolique, exemplaire, qui méritait bien de ne pas tomber dans l'oubli, et qui demeurera dans le souvenir de ceux qui l'ont touché de près, entouré de l'estime due à un vrai saint, à qui la Providence a permis que fût réservée la suprême couronne sur terre, celle des « martyrs ».

Puisse son sacrifice obtenir de Dieu ce que nous regarderons toujours comme la première de toutes les grâces pour notre chère Bretagne, demeurée la plus personnelle des provinces de France, ce que, en leur dialecte, les Morbihannais demandent à sainte Anne, dans le plus populaire des refrains, à tous les Pardons de notre grande Patronne.

Itron Santéz Anna
Goarnet ou Pretoned
Goulennet dreist pep tra
Ma veint fidél perpet.

Avec mes sincères compliments et avec ma gratitude personnelle, en m'excusant de cette prolixe « préface » où revient trop le « je », je vous prie d'agréer, monsieur l'Abbé, l'hommage de mes sentiments cordialement respectueux.

† Eugène LE BELLEC,
Evêque de Vannes.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE SON EXC. MGR COUPEL,
évêque de Saint-Brieuc et Tréguier (6 avril 1959) :

« Mgr Le Bellec, ami très intime de M. l'abbé Lec'hvien, était plus qualifié que tout autre pour préfacier l'ouvrage de M. Poisson. Il l'a fait avec tout son cœur. La préface et la biographie se complètent, et je souhaite que tous les prêtres de Bretagne aient et lisent cet ouvrage ».

AVANT - PROPOS

Des amis de l'abbé Pierre-Marie Lec'hvien m'ont demandé de faire la biographie de ce prêtre qui a laissé dans le Goëlo-Trégor le souvenir d'un apôtre remarquable par son zèle sacerdotal et son esprit surnaturel. D'autres auraient été plus qualifiés que moi pour entreprendre ce travail. A cela on a répondu qu'ayant déjà publié la *Vie de l'abbé Jean-Marie Perrot*, je me devais d'écrire celle d'un de ses amis et admirateurs, un Bleun-Bruger convaincu et qui est tombé, lui aussi, pour la cause de *Feiz ha Breiz*. Je me suis rendu à cette raison.

En entreprenant ce travail je n'ai d'autre but que de glorifier la mémoire d'un prêtre qui se tient à côté de l'abbé Perrot dans la galerie des meilleurs fils de la Bretagne.

Henri POISSON.

Me qar eun ti toët en' glas
Dirak eur c'hoad kistin ha fô
Eus ar gambr 'weler ar mor bras,
Tourio, kestel hag ilizo.

Barz TREMENER (1).

I

LE MILIEU FAMILIAL - L'ENFANCE
LE PETIT SÉMINAIRE

(1885-1905)

Tous les villages de Bretagne ont une histoire, ne serait-ce que celle de leur fondation et de la signification de leurs noms, mais tous n'ont pas donné des poètes pour les chanter. Le village de Kerssa, en Ploubazlanec, où se trouve la ferme de Kermestr, a eu l'honneur de donner au Goëlo un de ses meilleurs écrivains, l'abbé

(1)

« Je connais une maison couverte d'ardoise
Devant un bois de châtaigniers et de hêtres.
De la chambre, on voit la mer grande,
Des tours, des châteaux et des églises. »

Yves-Marie Lec'hvien, le barde Tremener, et bien plus celui de donner un témoin authentique de ces deux réalités chères à tous les Bretons bien nés : *Feiz ha Breiz*, Foi et Bretagne, l'abbé Pierre-Marie Lec'hvien, frère du Tremener.

Quand on saura que Kermestr se trouve à la sortie de Paimpol, un peu sur la gauche de la route qui conduit à l'Arcouest, où l'on embarque pour Bréhat, ce sera suffisant pour le situer.

« Au premier plan, un grand bois de chênes et de hêtres, au milieu duquel on aperçoit vaguement les murs blanchis d'un château ; sur la lisière du bois, une petite maisonnette de chaume (1) d'où s'échappe un petit filet de fumée bleuâtre qui monte tout droit vers le ciel, comme une image de la prière ardente. Au second plan, la mer chante son refrain éternel et baigne dans ses flots le feuillage des grands chênes. Par-delà les bois, l'autre côté des flots, un élégant clocher se dessine vaguement dans la pénombre. »

Cette description de Kermestr que nous empruntons à l'abbé Yves-Marie Lec'hvien, le barde Tremener, n'est pas celle d'un paysage tourmenté, loin de là. Elle reflète la vie paisible dans un cadre paisible qu'on menait chez les Lec'hvien, consacrée aux exigences de la culture d'une bonne terre, car à Kermestr on n'entendait pas la voix de la mer toute proche, mais celle du sol qui avait nourri les ancêtres.

La ferme de Kermestr, bâtie il y a environ cent cinquante ans, avait abrité Yves Lec'hvien, le *tad-koz*, et sa famille ; l'austère *tad-koz* pour qui ne comptait que la prière et le travail. Il consentit à se faire photographier une fois dans sa vie — c'était alors très rare dans les campagnes — mais le chapelet à la main : c'est tout dire. A travers la tombe, il enseignait encore à ses enfants et petits-enfants la grand loi de la prière.

(1) La maison existe toujours, mais n'est plus couverte de chaume.

Yves Lec'hvien eut plusieurs enfants. Un de ses fils devint prêtre et resta célèbre comme recteur de Cavan. C'était un rude pasteur, austère comme son père : il ne faisait qu'un repas par jour ; avec cela original et érudit. On raconte qu'un jour il reçut à sa table le vicaire général, M. Le Pennec. Celui-ci racontait un voyage qu'il avait fait en Italie, mais quel ne fut pas son étonnement quand il s'aperçut que le recteur de Cavan en connaissait plus que lui sur la topographie de la Ville Eternelle, alors qu'il n'y avait jamais mis les pieds. Les sermons du dimanche à Cavan étaient très longs, paraît-il ; le pasteur ne consentait à envoyer ses paroissiens dans les demeures éternelles qu'au coup de midi. Dans ce temps-là, on avait une force « d'écoute » plus grande que de nos jours.

Une sœur du recteur de Cavan se fit religieuse chez les Filles de la Croix à Tréguier, mais elle mourut assez jeune.

Le père du Tremener et de Pierre-Marie, Michel, se maria en 1871 avec une chrétienne comme lui, Marie-Pauline Le Page, de Plounez, dont le père devint aveugle et pour lequel le Tremener avait une grande affection. Plus tard, il dira les plaintes de celui qui ne pouvait plus contempler ce qui constituait pour lui les beautés de la terre :

D'ar zul, gwelet 'pad an ofis
Kempennet kaer-kaer an ilis
Hag ar gristenien oll gant fe
O pedi an Otro Doue.

Gwechall e plije d'in gwelet
En nozvejou-han, ar stered,
Lampchou kaër an Otro Doue
O lugerni en bolz an ne.

Gwelet o sevel ar meziou
An ed, ar yeot, ar bokejou
Evit ober d'ar parkeier
Eur gwiskamant flour ha seder.

Gwelet er goanv, kuzet a-grenn,
 Ar Bed dindan eur vantel-kann
 Eur vantel tenv a erc'h gwenn-kann
 Gwenn-kann evel eun ine glan (1).

La vie familiale à Kermestr était rythmée par la prière et le travail. On ne transigeait pas avec les lois de Dieu et de l'Eglise. Les Lec'hvien étaient des chrétiens *pen-kil-ha-troad* (2). Douze enfants naquirent dans ce foyer. Deux moururent en bas âge ; sur les dix vivants, on comptera huit garçons et deux filles. Ils furent tous élevés d'une manière ferme. A Kermestr, on ne discutait pas l'autorité du père et de la mère, qui d'ailleurs n'avait pas besoin de se manifester avec éclat. On obéissait simplement, comme on faisait simplement toutes choses. C'était beaucoup moins compliqué pour les uns comme pour les autres. Les parents donnaient l'exemple de la régularité dans la prière, matin, midi et soir. A la veillée, on lisait la vie des saints en breton et on essayait de prendre modèle sur eux. Il y avait des domestiques, ils faisaient partie de la famille, mais ils devaient en prendre l'esprit : « *M'em bo kont da rentin eun deiz eus ar pezh a tremen en ti-man*. Je dois un jour rendre compte de tout ce qui se passe dans cette maison », avait coutume de dire le père ; donc pas de juron ni de mots grossiers ; à plus forte raison, pas de blasphèmes. La dévotion à la Croix y était en honneur, et Marie-Pauline Le Page tenait elle-même à donner le crucifix à embrasser à ses enfants, en particulier le Vendredi saint. Pendant le mois de mai, la statue

(1) « Le dimanche pendant l'office, je voyais l'église si bien ornée et tous les chrétiens prier avec foi le Seigneur.

« Autrefois il me plaisait de voir, pendant les nuits d'été, les étoiles, les lampes de Dieu brillant sous la voûte des cieux.

« (J'aimais) voir dans les campagnes grandir le blé, l'herbe, les fleurs, qui donnaient aux champs une fraîche et gaie parure.

« (J'aimais) voir pendant l'hiver la terre complètement ensevelie sous un manteau blanc, l'épais manteau de neige d'un blanc aussi éclatant que celui d'une âme pure. »

(2) De la tête aux pieds.

de la Sainte Vierge était particulièrement fleurie ; chaque soir on allumait des chandelles devant elle pendant la prière et la lecture. On remarquera également que le nom de Marie était joint au premier prénom des enfants.

Les enfants Lec'hvien allèrent de bonne heure en classe, car le père voulait leur faire donner une bonne instruction. Il aimait à répéter à ce sujet les paroles de Mgr David, évêque de Saint-Brieuc : « *Gwelle eo deski eus mabig bihan evit n'eo dastum madou d'ezan*. Il vaut mieux instruire un enfant que de lui laisser des biens. »

Michel Lec'hvien voulait que ses enfants sachent bien le français ; il leur causait même en français à la maison, car il pensait qu'ils sauraient toujours assez de breton, et qu'ainsi il faciliterait le travail du maître. Mentalité que l'on peut regretter dans un sens, si l'on se place au point de vue du maintien de la langue bretonne, car elle a été la cause de la désaffection des jeunes pour le parler ancestral. Si Michel avait vu les conséquences de cette façon d'agir, il aurait peut-être agi autrement, car il aimait sa langue maternelle. A l'âge de quatorze ans, il avait fait partie d'un groupe théâtral qui jouait des « mystères bibliques » en breton et s'était même appliqué à en copier tous les rôles sur de gros cahiers que l'on conserve encore précieusement dans la famille.

Sous des dehors austères, Michel Lec'hvien et Marie-Pauline Le Page cachaient des trésors de charité. A Kermestr, le pauvre était regardé comme l'envoyé de Dieu et les enfants de voisins plus ou moins indigents y étaient toujours bien accueillis. Il y avait du pain et du beurre pour eux, et les hardes des garçons qui avaient grandi trop vite finissaient sur le dos des plus déshérités.

Marie-Pauline Le Page avait une sensibilité exquise. Le Tremener en a laissé le souvenir touchant dans sa simplicité :

« J'ai visité aujourd'hui la vieille chapelle de Lanvignec et

j'y ai prié longtemps. Un peu sombre, elle porte beaucoup au recueillement et à la piété.

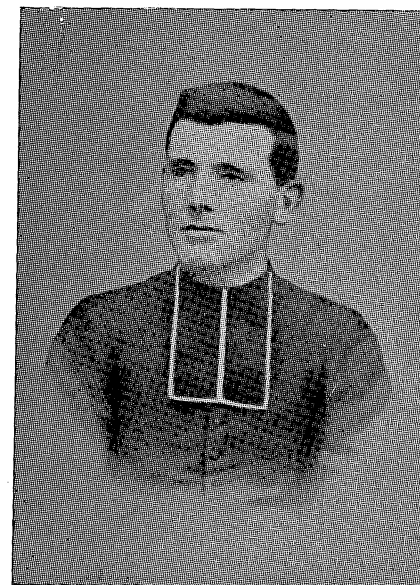
« Il y a quelques années, je passais par là avec ma mère :
« C'est là que je suis née, me dit-elle en me montrant une
» ferme située en face de la chapelle du côté nord. C'est dans
» ce sanctuaire béni que, toute petite enfant, j'ai prié Jésus et
» Marie. Vois-tu ce petit sentier, là-bas, tout au bout du cime-
» tière ? C'est par là que j'allais à l'école tous les matins. »

« Et, en disant ces mots, elle avait dans la voix un accent de douce et profonde mélancolie qui me frappa vivement. Et, depuis, quand je repasse par ces lieux, je me sens toujours ému jusqu'aux larmes. Ces petits chemins creux pleins d'ombre et de fraîcheur, je les aime passionnément ; cette humble chapelle, je la vénère de toute mon âme et je me plais à y prier. Cette maison où ma mère est née, je la salue toujours avec un religieux respect. Les champs, les arbres, les ruisseaux, tout dans les environs de Lanvignec me parle de ma mère. Là tout me touche et m'émeut profondément (1). »

La sensibilité de la maman était passée dans l'âme du fils. Romantisme, dira-t-on ? Non : respect pour la terre qui a vu naître ceux qui nous ont donné le jour et qui nous tient attachés par des liens d'une mystérieuse puissance.

Trois garçons, sur les sept vivants, s'orientèrent vers le sacerdoce. Yves-Marie, l'aîné, né en 1872, c'est le Tremener, pseudonyme bardique « le Passeur », que nous avons déjà cité ; Louis-Marie, né en 1880, et Pierre-Marie, né en 1885.

Yves-Marie manifesta tout jeune le désir d'être prêtre. Son oncle, le recteur de Cavan, le prit chez lui et lui donna les premières leçons de latin. Au bout d'un an Yves-Marie put entrer en quatrième au Petit Séminaire de Tréguier (1888). Il y fit de très bonnes études. Le Supérieur, M. Duchêne, le remarqua, et



Le « Tremener »

(1) Kent-skrid. Dir-na-Dor, Gwerziou ha Soniou an Tremener, Imprimerie Saint-Guillaume, Saint-Brieuc, 1900.

quand l'abbé Yves-Marie eut terminé ses études au Grand Séminaire, il le demanda à l'autorité diocésaine pour faire de lui un professeur. Déjà à cette époque Yves-Marie était envoûté par l'Awen celtique. C'était l'époque où se levaient d'ardents défenseurs de la langue bretonne, non seulement dans les classes populaires, mais parmi les étudiants : Yves Le Moal (Dir-na-Dor), F. Jaffrennou (Taldir), Léon Le Berre (Ab Alor) et tant d'autres, sous la direction de F. Vallée, « *War ar fe nerzuz*, écrivait l'abbé Lec'hvien, *evel eur roc'hel, eo red d'imp hadgwienni hon Yez hag hon c'hizio koz*. Sur la foi solide comme un roc, nous devons enraciner notre langue et nos vieilles coutumes (1). »

Le Tremener a laissé quelques poésies publiées dans *Kroaz-ar-Vretoned*. Il fut influencé, semble-t-il, par Villiers de L'Isle-Adam, le poète briochin, qu'il exaltait avec des « accents lyriques »(2). Quand il était seul, « son âme riche n'aimait fréquenter que les régions spirituelles. La terre le portait, mais le ciel le guidait » (3), ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs d'être un joyeux confrère lorsqu'il se trouvait en société.

L'abbé Yves-Marie Lec'hvien, tout en remplissant scrupuleusement son devoir de professeur et d'éducateur au Petit Séminaire de Tréguier, consacrait une partie de son temps libre à la renaissance littéraire bretonne et travaillait autant qu'il le pouvait à exalter dans ses écrits la langue bretonne. « Je voudrais, disait-il, voir la langue bretonne, non seulement se préserver, mais se propager de plus en plus. Et chaque jour, en célébrant la sainte messe, en récitant mon bréviaire et en disant mes prières, j'ai une intention spéciale pour les œuvres bretonnes catholiques. O mon Dieu ! exaucez mon humble prière ! Je crois que, dans

(1) Kent-skrid. Dir-na-Dor, Gwerziou ha Soniou an Tremener, Imprimerie Saint-Guillaume, Saint-Brieuc, 1900.

(2) Abbé Bourdellès, recteur de Kéraudy, Arvorig, p. 108.

(3) Id., p. 109.

notre Bretagne, la langue et la foi sont deux choses inséparables. »

« Tout prêtre en Bretagne, écrivait-il le 29 novembre 1898, qui veut réellement rendre service aux populations dont il a la direction, doit non seulement étudier avec soin les sciences ecclésiastiques, mais encore la langue bretonne. D'ailleurs, l'étude sérieuse du breton procure d'ineffables jouissances (1). »

Les poésies du Tremener sont écrites dans un breton simple et populaire. Il chante les beautés de la nature :

Buhan-Buhan e strink an doùr
'N eur hiboudal gant eur vouez flour
Flour evel kan al laboused
Er mesk delio ar gwe kuzet (2).

Il chante le travail de la terre (*Ar Falc'her*), il s'émeut devant la tristesse du petit mousse qui s'arrache à sa maison natale pour la première fois et se réjouit de son retour (*Kimiad ar mousik bihan, Distro ar mousik bihan*). L'abbé Lec'hvien avait fait du service à Toul et il a ressenti la tristesse de l'exilé (*Huanadou ar Zoudard*) ; il combat l'ivrognerie (*Gwreg ar Mezhvier*), fustige les ennemis de la Bretagne (*Hunvre*) et salue son redressement (*Bevet Breiz-Izel*).

Mais l'esprit du Tremener est tourné surtout vers l'Au-Delà. La vue d'un berceau vide, et il en a vu à la maison, lui fait prononcer des paroles d'espoir. La pensée de la mort est présente à ce prêtre en pleine santé, mais l'Au-Delà ne lui fait pas peur. Et la mort vient le cueillir très tôt, à l'âge de vingt-sept ans.

(1) Extraits d'un article nécrologique conservé dans la famille Lec'hvien sans nom d'auteur.

(2) « Vite, vite jaillit l'eau en murmurant d'une voix douce, douce comme le chant des oiseaux cachés dans le feuillage. »

C'était en 1899, la fièvre typhoïde terrassa deux professeurs du Petit Séminaire de Tréguier, l'abbé Le Corre et lui. On avait alors peu de moyens pour combattre cette maladie.

L'abbé Yves-Marie Lec'hvien laissa le souvenir d'un prêtre remarquable.

« Toutes les vertus semblaient s'être donné rendez-vous dans cette âme d'élite. Pour pénétrer et pour exprimer ce qu'il fut, il faudrait posséder au même degré l'amour du travail, l'intelligence pondérée, la grande humilité, l'énergie rare, la piété si douce qui le caractérisaient, la régularité qui était sa marque distinctive. « C'est une horloge », disait-on de lui. C'est sur cette vertu de ponctualité souvent si difficile qu'il avait basé ce bel édifice qu'il a su construire en si peu de temps. Enlevé à la fleur de l'âge, par ses travaux et ses vertus il avait déjà fourni l'équivalent d'une longue carrière.

« La langue bretonne perd en lui un ami dévoué. Cette année même, il devait employer pendant ses loisirs sa force étonnante de travail à l'étude du breton et du gallois. En peu de temps, j'en ai l'intime conviction, M. Lec'hvien serait devenu un celtisant distingué par l'étendue comme par la sûreté de ses connaissances (1). »

Il fallait s'attarder un peu sur l'abbé Yves-Marie Lec'hvien, le Tremener, car il avait ouvert la voie à ses frères, et on le retrouve en eux par plus d'un côté : en son filleul, Louis-Marie, qui mourut clerc minoré en 1903, à l'âge de vingt-trois ans. « Il avait un caractère énergique, une piété grave, et comme l'aîné un extérieur austère et froid, mais une âme sensible. » Ayant eu la velléité d'entrer chez les Frères de Saint-Vincent de Paul, il s'était ouvert de son dessein à son père. Celui-ci, très sensible

(1) Extraits d'un article nécrologique conservé dans la famille Lec'hvien sans nom d'auteur.

malgré les apparences, encore sous l'impression de la mort de l'aîné, lui dit : « Attends un peu, tu verras plus tard ». La pensée d'un départ prochain le bouleversait.

Il est certain que le frère aîné eut une profonde influence sur Pierre-Marie, treize ans plus jeune. Pierre-Marie, en effet, ouvrit de grands yeux d'admiration sur celui qui faisait l'honneur de la famille et qui ne laissa après lui que d'immenses regrets.

L'enfance de Pierre-Marie est une enfance sans histoire. C'était un garçon « sérieux et même grave » (1), plutôt timide. Il avait un tempérament affectueux, mais cette timidité l'empêchait de le manifester comme il l'aurait voulu peut-être.

Pas d'histoires à la maison, pas d'histoires en classe. A Kermestr, on avait d'autres chats à fouetter que d'être à l'écoute des enfants prodiges, à épier leurs moindres gestes adorables, à se pâmer d'admiration devant leurs traits de génie, et c'est pourquoi l'histoire est muette sur l'enfance de Pierre-Marie comme sur tant de ses contemporains... Ce qu'on a retenu, c'est qu'il était adroit de ses mains, qu'il aimait à rendre de menus services ; c'est déjà quelque chose, et ce n'est pas si banal.

Comme ses frères et sœurs, il fut envoyé tout jeune en classe, d'abord chez les Sœurs de Créhen, à Paimpol, puis à l'école Saint-Denis de Ploubazlanec, dirigée comme elle l'est encore, par les Frères de Ploërmel. Pierre-Marie travaillait bien en classe, mais il n'avait pas une intelligence aussi vive que le frère aîné. Il se donnait du mal pour arriver. Pouvait-on prévoir quelle orientation il prendrait plus tard ? Certes, il était pieux, aimait les cérémonies de l'église, mais il ne se livrait pas facilement, et peut-être n'aurait-on jamais songé à lui pour le sacerdoce, si M. Duchêne, le Supérieur du Petit Séminaire de Tréguier, qui le vit un jour en compagnie du grand frère, n'avait dit à ce

(1) Lettre de Mgr Le Bellec, 5 novembre 1958.

dernier : « Ce petit blanc — Pierre-Marie avait en effet un visage pâle — il faudra l'envoyer au collège. » Et l'abbé Yves-Marie de dire à ses parents : « M. le Supérieur a une idée sur Pierre ». M. le Supérieur avait vu juste et sa parole fit naître dans l'âme de Pierre une joie intense. Il avouera plus tard avoir eu très tôt l'idée d'être prêtre (1). Mais aurait-il osé le dire ? M. Le Provost, vicaire à Ploubazlanec, se proposa de lui enseigner les premières notions de latin, et le jeune Pierre-Marie entra au Petit Séminaire de Tréguier où la réputation des Lec'hvien était solidement établie. Il n'y fit pas mauvaise figure et fut remarqué par son assiduité au travail (2), sa bonne camaraderie et surtout sa piété. Au Petit Séminaire, les élèves étaient libres d'aller faire une visite au Saint Sacrement au cours de la récréation du soir ; Pierre-Marie ne la manquait jamais. C'était pourtant un grand sacrifice que d'abandonner une bonne partie de balle au chasseur ! On l'avait surnommé le « bourdon » parce qu'il avait une voix grave. La paternité de ce sobriquet revenait à M. Le Gall, professeur de quatrième, célèbre lui aussi par son originalité, et qui ne manquait pas de dire, quand Pierre-Marie récitait les leçons : « Voilà le bourdon » (3).

(1) Des personnes bien intentionnées avaient essayé de détourner les parents d'envoyer Pierre-Marie au petit séminaire, à cause des deuils qui les avaient frappés.

« Le jour des obsèques de l'abbé Yves-Marie (1899), il fut entendu que Pierre apprendrait le latin avec un des vicaires, M. l'abbé Alexandre Le Provost. Il le prépara à entrer en cinquième en octobre 1900, en vertu de quoi nous nous trouvâmes ensemble en quatrième, en octobre 1901 ; l'autre vicaire, M. l'abbé Toussaint Bolloc'h, m'ayant donné des leçons de latin pendant toute l'année scolaire 1900-1901. » (Note de Mgr Le Bellec, lettre du 1-2-1959.)

(2) L'abbé Louis-Marie, alors au grand séminaire de Saint-Brieuc, reçut un jour une lettre d'un professeur de Tréguier : « Ton frère travaille bien ici, on est content de lui. »

(3) Il mourut recteur de Hénanbihen à un âge avancé ; il était célèbre dans toute la région par son originalité et son hospitalité proverbiales.

« Un autre professeur, M. Libouban, décédé recteur à Pommerit-Jaudy, l'appelait aussi « la grosse mouche ». (Lettre de Mgr Le Bellec, 1-2-1959.)

Les études terminées au Petit Séminaire de Tréguier, Pierre-Marie devança l'appel, pour éviter deux années de caserne, en 1905 (1), et en 1906 entra au Grand Séminaire de Saint-Brieuc. Jusqu'ici tout semblait parfaitement simple dans sa vie.

(1) En fait, il fut rappelé à la caserne pour compléter une seconde année de service.

II

AU GRAND SÉMINAIRE

Chez les Frères de Saint-Vincent de Paul

(1909-1914)

QUAND Pierre-Marie entra au Grand Séminaire de Saint-Brieuc, en octobre 1906, l'Eglise connaissait en France des heures de persécution. Des lois sectaires allaient être mises en application : expulsions des religieux et des religieuses, des grands et petits séminaristes, vols des bâtiments qui les abritaient, inventaires des églises, autant de mesures contre lesquelles réagissaient les populations bretonnes, mais en vain. Les grands séminaristes de Saint-Brieuc furent expulsés en janvier 1907. La classe de philosophie dont faisait partie l'abbé Lec'hvien fut logée au Légué dans une maison exiguë. Il n'y avait pas de chambres pour tous ; il fallait donc reprendre la vie de dortoir comme au collège, à part quelques-uns qui eurent l'avantage de trouver un gîte dans des petites chambres, par groupes de trois ou quatre. Dans l'une d'elles on trouve quatre occupants : l'abbé Le Bellec, futur évêque de Vannes, lui aussi

de Ploubazlanec ; l'abbé Germain Thomas, actuellement archiprêtre de Guingamp ; un cousin de celui-ci, mort depuis accidentellement, et l'abbé Pierre-Marie Lec'hvien. C'est sans doute avec l'intention de leur être agréable qu'on avait placé dans la même chambre les deux enfants de Ploubazlanec, unis par les liens d'une amitié fraternelle.

M. le chanoine Thomas a conservé un bon souvenir de ces années passées dans la même chambrée : « Pierre Lec'hvien, le plus âgé, en était le mentor. J'avais tout de suite, ce n'était pas difficile, discerné en lui, outre sa grande piété, sa patience, son calme, son entêtement, sa sagesse. Mgr Le Bellec et moi l'avions d'ailleurs surnommé « Socrate », ce dont il s'amusait. Il aimait beaucoup les tout jeunes que nous étions (1), et je n'ai jamais constaté chez lui la moindre impatience de nos taquineries et petites farces. La petite chambrée était studieuse, calme, et, en général, le royaume du silence. Mais c'était pour beaucoup grâce à sa présence et à son exemple (2). »

Ces deux années de séminaire à Saint-Brieuc passèrent vite ; l'abbé Lec'hvien fut rappelé pour un an à la caserne. En 1908, quand il eut terminé son service militaire, il ne rentra pas au Grand Séminaire de Saint-Brieuc.

Le diocèse de Saint-Brieuc, comme tous les diocèses de Bretagne à cette époque, comptait un grand nombre de sujets et était en mesure d'en fournir beaucoup aux diocèses plus pauvres et aux congrégations religieuses. Il suffit de parcourir même les *Ordo* actuels pour se rendre compte de la quantité de prêtres ou de

(1) Il y avait quatre ou cinq ans de différence d'âge entre l'abbé Lec'hvien et ses cochambristes.

(2) Témoignage de M. le chanoine Thomas.

« En fait, l'appellation « Socrate » lui avait été donnée au petit séminaire de Tréguier, non seulement à cause de sa sagesse manifeste, mais parce qu'il avait un jour de classe prononcé ce nom avec une certaine « emphase », d'où « vieux Socrate » qu'on lui disait parfois. » (Note de Mgr Le Bellec, lettre du 1-2-1959.)



L'abbé Lec'hvien étudiant à Rome

religieux originaires de Bretagne et qui exercent le ministère en France ou à l'étranger. Aussi les recruteurs des congrégations, en quête de vocations, regardaient la Bretagne comme une terre d'élection. C'est ainsi que vint souvent à Saint-Brieuc et à Vannes un prêtre qui a laissé un nom dans l'apostolat du monde ouvrier, l'abbé Anizan, et qui appartenait alors à la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul.

Le Petit Séminaire de Tréguier le vit plusieurs fois. On a conservé le souvenir de ses passages : « Je l'entends encore jeter l'alarme à Tréguier dans l'étude des grands, dit un ancien du Petit Séminaire, et nous déclarer : « Dans ce beau pays de Tréguier » dont déjà Brizeux a écrit qu'il devenait moins breton tous les » ans, la foi ne tiendra pas si l'on ne s'occupe pas de la jeunesse. » J'entends partout vos prêtres dire : « La foi s'en va, la foi » s'en va ». Prenez garde, si vous ne vous hâtez pas de créer » pour votre jeunesse des écoles chrétiennes et des groupements » de persévérance, si vous ne travaillez pas les familles pour les » maintenir dans l'esprit chrétien, la foi s'en ira de votre pays. » (1)

En même temps, le P. Anizan parlait de sa Congrégation et essayait de recruter parmi les petits et les grands séminaristes des sujets pour elle. Nous avons vu que Louis-Marie Lec'hvien avait été sur le point d'y entrer. Pierre-Marie à son tour fut gagné non seulement par l'idée de travailler à l'apostolat du monde ouvrier, mais aussi par celle d'une vie sacerdotale plus austère. C'est pourquoi il entra au Noviciat des Frères de Saint-Vincent de Paul, à Tournai, en Belgique. Cette première année, il eut la douleur de perdre sa mère. Il revint en Bretagne pour assister à son enterrement et ne devait plus y revenir avant la guerre de 1914. Il passa ensuite quelque temps à Paris, puis il fut envoyé faire son scolasticat à Rome.

De cette période, on a peu de souvenirs de lui. Ce fut pour

(1) Abbé G. Bard, *Vie de Monsieur Anizan*, p. 163 et 183.

le jeune scolastique un temps de formation intellectuelle, mais surtout d'enrichissement spirituel qu'il est possible d'entrevoir par le choix de ses lectures et des notes qu'il prenait chez les auteurs fréquentés. Il y a là des indications sur sa marche ascendante vers une perfection plus grande. Certes, il ne suffit pas de copier les plus belles pages sur le détachement, l'humilité, la Croix, la liturgie, mais on sent que ces lectures devaient répondre aux besoins de son âme. Il a laissé à Rome le souvenir d'un religieux modèle (1).

Comme les autres scolastiques, l'abbé Lec'hvien suivait les cours de l'Université grégorienne. Le Révérendissime Dom Alexis Presse, restaurateur de Boquen, faisant ses études de droit canonique à Rome, l'a connu à cette époque, et tous les deux s'étaient liés d'amitié par le fait qu'ils étaient l'un et l'autre originaires du même diocèse. Plus tard, ils se retrouveront. L'abbé Lec'hvien vint à Boquen faire sa dernière retraite du 28 juillet au 2 août 1943.

Dom Alexis se souvient surtout de l'allant de ces jeunes scolastiques qui appartenaient à la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul. Ils donnaient les meilleures espérances.

En 1914, de graves événements se passèrent dans la Congrégation. M. Anizan en avait été élu le Supérieur général quelques années auparavant. Mais tous les membres de la Congrégation n'avaient pas accepté cette élection. Sans entrer dans tous les détails, on lui reprochait d'être un « Miles Christi » plutôt qu'un Père qui encourage et qui soutient ; de n'être pas assez accueillant — il était débordé de travail. — On lui reprochait également de vouloir orienter l'Institut vers une autre forme d'apostolat. Enfin il passait pour être de « gauche » et, chose plus grave, pour être « moderniste ». Ici nous ne faisons que citer un de

(1) Lettre de M. l'abbé Gestin, recteur de Saint-Mayeux, 31 octobre 1958.

ses défenseurs (1) sans entrer dans le débat. Quoi qu'il en soit, l'abbé Anizan fut relevé de ses fonctions de Supérieur général par la Sacrée Congrégation des Religieux, au mois de janvier 1914.

Il est évident qu'un pareil fait suscita plus que des commentaires ; il y eut de véritables prises de position. Le scolasticat en eut certainement des échos (2). L'abbé Lec'hvien était alors engagé dans les Ordres sacrés et, le 5 juillet suivant, il fut ordonné prêtre. Le lendemain, il célébra sa première messe dans l'église des Rédemptoristes. Son servant de messe fut son ami d'enfance et son compatriote, Mgr Le Bellec, qui était étudiant à Rome. Depuis le 28 juin précédent, l'attentat de Serajevo avait jeté l'Europe dans l'angoisse, avant de la plonger dans le sang.

(1) Abbé G. Bard, *Vie de Monsieur Anizan*, p. 163 et 183.

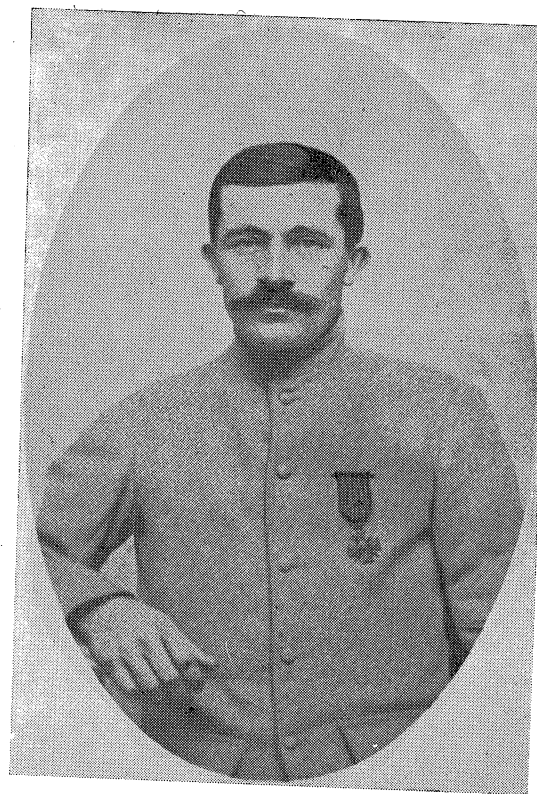
(2) « Il est difficile pour le moment de dire les vrais motifs qui nous ont fait un véritable devoir de conscience de quitter la Congrégation des Frères de Saint-Vincent-de-Paul. Je dois dire toutefois que la question du modernisme n'a rien à voir, quoi qu'en aient dit certains, au décret de la Congrégation des Religieux du 2 janvier 1914, qui a amené les changements motivant notre exode. Pour ma part, je suis en relations d'amitié avec quelques frères de Saint-Vincent-de-Paul que j'ai connus avant 14 et ils sont les premiers à comprendre les motifs qui ont dicté notre décision. » (Abbé Le Floc'h, curé de Rosay 2 septembre 1958.)

III

LA GUERRE 1914-1918

L'ABBÉ LEC'HVIEN n'eut pas le temps de goûter les émotions du jeune prêtre dans la joie familiale. Il est rappelé sous les drapeaux le 2 août, il rejoint par les moyens les plus rapides le dépôt du 47^e Régiment d'Infanterie à Saint-Malo et ne peut pas aller saluer son vieux père à Ploubazlanec. Il reste en garnison jusqu'au début de septembre. Il y fait la connaissance de M. le chanoine Havard, aumônier des soldats, et d'un séminariste du diocèse de Rennes, l'abbé Raphaël Rault. Celui-ci le remarque un soir dans l'église de Rocabey : « J'ai souvenance, écrit Mlle Marie Rault, de la soirée où Raphaël amena à la maison M. l'abbé Lec'hvien, arrivé de Rome, sans avoir eu l'autorisation d'aller embrasser les siens. Mon frère, l'abbé, le vit dans l'église de Rocabey, l'air si malheureux, qu'il alla vers lui. M. l'abbé Lec'hvien lui dit son chagrin, et, sur l'invitation de mon frère, il vint passer la soirée chez nous. » (Lettre du 13-11-58.)

L'abbé Lec'hvien revint souvent chez Mlle Rault; de là



L'abbé Lec'hvien au front pendant la guerre 14-18



Réunion d'anciens de la 20^e D.I. autour du P. Umbricht
L'abbé Lec'hvien se tient à sa gauche

naquit entre les deux familles, et surtout entre l'abbé Rault et l'abbé Lec'hvien, deux âmes bien faites pour se comprendre, une fervente amitié. L'abbé Rault, d'une santé très délicate, mourut en 1932. « C'était une figure singulièrement attachante, prêtre passionnément appliqué à la réalisation de son idéal sacerdotal, artiste surnaturel, toujours préoccupé de butiner dans une âme l'image de Jésus-Christ »... « A ses côtés n'importe quelle bataille paraissait facile, tellement il savait remuer ciel et terre (1). »

Le 47^e Régiment d'Infanterie avait subi des pertes pendant la retraite de Belgique. L'abbé Lec'hvien fit partie d'un renfort de huit cents hommes et monta au front en qualité de caporal-brancardier le 14 septembre. Il reçut le baptême du feu dès le 18 du même mois, dans la région de Reims. Au mois de novembre nous le trouvons dans la région d'Arras, à Mercatel, où le 47^e Régiment d'Infanterie a beaucoup de morts et de blessés. L'abbé Lec'hvien est profondément impressionné par la vue des horribles blessures. Tout en faisant son devoir de brancardier, il n'oublie pas qu'il est prêtre ; le service religieux n'est pas encore très bien organisé, mais quand les soldats descendent au repos, il s'efforce de les réunir pour la prière et pour exercer le ministère sacerdotal auprès d'eux (2). Il a l'occasion de voir Mgr Lobbedey, évêque d'Arras, qui lui donne les pouvoirs pour confesser même les habitants : « Je vous donne toute liberté pour les confessions. Tâchez de confesser tous mes diocésains. »

(1) Bulletin du Pensionnat Saint-Etienne de Rennes, janvier 1932.

(2) Il trouva près du colonel beaucoup de compréhension. C'était un pratiquant qui avait dû être fiché. Détail assez curieux : les notes de l'abbé Lec'hvien sont rédigées la plupart du temps en français, mais quand il s'agit de ses entretiens avec le colonel qui avait beaucoup d'estime pour lui, il employait la langue bretonne : « Samedi 21 novembre 1915, ce soir, à 8 h 30, da di ar c'holonel. Gret hon deuz eur c'hoazeadenn, ha roet an euz d'in eur sigaren da vutunad. Ha komzet a bep sort ; pe oa en Belfort an eoa eur c'hamarad braz enon, eur c'huré, an otro Raymond. Ar fichou ; t... b... b... hag hen conduite A. C. sethu aze, l'esprit sectaire, l'esprit de parti... »

Le 21 novembre, fête de la Présentation de la Sainte Vierge, il a la joie de renouveler ses vœux : « Je suis allé à Arras en compagnie de l'abbé Joncour (brancardier au 1^{er} bataillon, qui sera tué dans la suite). Je vois M. Thomas et nous partons rue Coclépas. Nous faisons la rénovation de nos vœux ; on monte le Très Saint Sacrement de la cave dans la chapelle du Patronage. Etait présent M. Garnier, qui présidait la petite cérémonie et nous a adressé la parole. Toute ma vie je m'en souviendrai. De tout cœur, j'ai renouvelé ma donation au Bon Dieu, au service des pauvres et des militaires. Je vais me renouveler dans mon apostolat près des soldats d'abord, puisque c'est la portion du troupeau qui m'est offerte par Dieu aujourd'hui. »

L'abbé Lec'hvien, pendant toute la durée de la guerre, note chaque jour ce qui se passe dans son secteur, ses impressions. On sent chez lui le souci d'une vie intérieure profonde et de réaliser le plus de bien possible aux âmes qui lui sont confiées par suite des circonstances de la guerre.

Vers la fin de l'année 1914, l'abbé Lec'hvien quitte le groupe de brancardiers du régiment et il est affecté à une infirmerie installée non loin des lignes, mais, le 30 janvier 1915, il apprend que des dispositions ont été prises pour assurer un meilleur service religieux au 10^e Corps d'Armée dont il fait partie. On a décidé d'affecter un prêtre en qualité d'aumônier de bataillon. Ce sera un prêtre brancardier qui, tout en restant soldat, sera déchargé de certaines obligations militaires pour assurer le ministère. Le 1^{er} février, l'abbé Lec'hvien reçoit la visite du fameux P. Umbricht, aumônier volontaire de la 20^e division, qui lui propose de le faire aumônier de bataillon. Le 23 mars, l'abbé Lec'hvien est affecté au 2^e bataillon du 47^e Régiment d'Infanterie. Sa joie est grande. Il va pouvoir faire un ministère vraiment sacerdotal.

La fête de Pâques 1915 (4 avril) fut célébrée cette année-là avec éclat. Le régiment se trouvait au repos. L'aumônier se

dépensa sans compter pour assurer les confessions et les communions pascales. Il allait aux âmes avec toute l'ardeur d'un néophyte. Il souffrait de voir que tous, en face de la mort qui les guettait à chaque instant, ne répondaient pas aux avances divines. C'était si simple pour lui de croire à l'Evangile. Ce sera là le drame de toute sa vie sacerdotale.

Au mois de juillet 1915, l'abbé Lec'hvien tombe malade, il est évacué vers l'arrière. Il a la joie d'être envoyé dans un hôpital de Lisieux. Comme il a une grande dévotion envers Sœur Thérèse, il va plusieurs fois prier sur sa tombe pendant sa convalescence.

Avant de retourner au front, le médecin lui propose un mois de convalescence. Il refuse un congé aussi prolongé. Il accepte douze jours qu'il passe à Ploubazlanec qu'il n'avait pas revu depuis 1909. Il retrouve son père âgé de quatre-vingts ans. Il souffre de le voir conduire la faucheuse à un âge aussi avancé, mais il faut bien assurer la marche de la ferme ; tous les Lec'hvien ont été mobilisés ; l'un d'eux a été fait prisonnier à Maubeuge.

Le congé achevé, l'abbé Lec'hvien rentre à Saint-Malo, mais il ne veut pas rester à moisir au dépôt et demande à repartir au front le plus vite possible, ce qui lui est accordé le 23 août. Il retrouve son bataillon dans l'Artois. On préparait alors une grande offensive. Celle-ci est déclenchée le 25 septembre et fait naître de grands espoirs. Le 47^e monte à l'assaut, l'abbé Lec'hvien remplit avec bravoure son rôle d'aumônier-brancardier et il est cité à l'ordre du jour le 12 octobre suivant :

« Pierre-Marie Lec'hvien, caporal brancardier-aumônier, depuis le commencement de la campagne s'est fait remarquer par son zèle à relever les blessés. Le 25 septembre au soir, est allé en avant de la première parallèle relever les blessés et a ainsi sauvé la vie à plusieurs soldats du régiment. »

Le Croix de Guerre lui fut remise le 3 mars 1916 par le colonel Bühler.

Cette citation l'honore, mais ne l'enorgueillit pas. Il connaît ses défaillances et s'en humilie. L'aumônier du 2^e bataillon n'a pas le courage légendaire qui s'attache au P. Umbricht. Il n'eût pas été un entraîneur d'hommes à la tête d'une section. Sa première réaction, sous un bombardement intensif comme les « poilus » en connurent dans cette guerre de tranchées, c'est la peur instinctive qu'il faut dominer par un effort de volonté. Une fois même, il tomba en faiblesse (5 juin 1915). Mais quand il s'agit, au péril de sa vie, d'aller entre les lignes pour ramener les blessés et enterrer les morts, il ne recule pas et fait son devoir jusqu'à l'épuisement.

Et la vie s'écoule, tantôt aux tranchées, dans la boue gluante, sous des bombardements incessants, tantôt au repos à Miremont ou à Sainte-Menehould. A l'arrière, il s'emploie de son mieux à maintenir et à développer la vie religieuse parmi les soldats. Ceux-ci l'estiment pour ses qualités surnaturelles, mais ne goûtent pas toujours son zèle apostolique que certains jugent intempestif. Il en est peiné et se reproche de n'être pas toujours à la hauteur de son ministère : « Qu'il est nécessaire que le prêtre soit vraiment saint ! Comme je veux y travailler ! Aidez-moi, Seigneur ! Je veux réciter mon bréviaire aussi souvent que possible. Je suis convaincu que par ce moyen de la prière, le bien que Dieu fera par moi sera plus solide, plus fécond, plus facile même (1). » Et, plus loin : « Je songe aux soldats qui désertent l'église ces temps-ci. J'ignore ce qui peut les retenir et les entraîner ailleurs. Je veux prier et me mortifier pour eux. Je vais redoubler de ferveur dans mes prières (2). »

Entre temps, le régiment a quitté l'Argonne pour la Somme, aux environs de Quesnel, et l'abbé Lec'hvien a pu aller passer une permission de détente à Ploubazlanec où il a eu la joie de

(1) 14 juin 1916.

(2) 16 juillet 1916.

revoir tous ses frères mobilisés ; le prisonnier avait réussi à passer la frontière hollandaise.

Puis la vie reprend au front. Il y eut de rudes combats dans la Somme et le 47^e Régiment d'Infanterie y subit des pertes sensibles. « La journée du 13 octobre a été particulièrement pénible. Le 47^e a eu de nombreux morts et blessés. Vers 6 heures du matin, les Allemands se jettent sur le 25^e Régiment d'Infanterie qui venait d'arriver dans ce secteur. On dit qu'un bataillon est fait prisonnier. Chez nous, la 5^e compagnie souffre particulièrement dans cette affaire. Un certain nombre de prisonniers, des morts, des blessés. Très rude journée, des blessés sans discontinuer. La 7^e compagnie se comporte d'une façon merveilleuse et refoule les Allemands en reprenant le terrain perdu. Le soir, j'enterre encore des morts. »

Vers le 1^{er} novembre 1916, le régiment est relevé et envoyé au repos à Méry. L'abbé Lec'hvien a la joie de voir beaucoup de soldats s'approcher de la Sainte Table à l'occasion de la fête de la Toussaint.

Au moment où les Allemands se retirent sur la fameuse ligne Hindenburg, le 47^e Régiment d'Infanterie se trouve du côté de Ham (mars 1917) ; puis c'est l'offensive désastreuse de mai 1917 qui, loin de donner les résultats escomptés, amène la démoralisation dans l'armée. Le régiment est ensuite envoyé garder les lignes dans la région de Verdun. A ce moment, l'abbé Lec'hvien reçoit l'ouvrage de Dom Chautard, *L'Ame de tout Apostolat*. Il y trouve un aliment pour sa vie spirituelle. Cet ouvrage répond à ce qu'il désire et il écrit : « Ce livre... me sera utile, très profitable... Il ne faut pas s'extérioriser, il faut vivre d'une vie intérieure, divine, pour ainsi dire ; puisque nous devons donner Dieu aux âmes, nous devons l'avoir en nous bien vivant. »

L'abbé Lec'hvien profite de quelques heures de liberté pour voir le champ de bataille de Fleury, du bois du Chapitre. Vision dantesque ! « Partout des ossements, on marche réellement sur des cadavres. »

Le 5 juillet, anniversaire de son ordination, l'abbé Lec'hvien essaie, autant que le lui permet son service, « de rester en commerce plus intime avec Dieu ».

Les Allemands continuent à attaquer dans la région de Verdun. Il y a des coups durs, des pertes nombreuses : « Le 20 octobre, à 3 heures du matin, bombardement de nos lignes ; les Allemands atteignent et prennent notre première ligne en partie et nous les refoulons par une contre-attaque. Nous perdons beaucoup d'hommes. » Deux séminaristes de son bataillon sont tués ; l'un d'eux, du Grand Séminaire de Rennes, meurt dans ses bras.

Descendu au repos à Chaugny au mois de novembre, l'abbé Lec'hvien tombe malade ; il est évacué sur Vitry-le-François, où il reste jusqu'au 16 janvier 1918. On lui donne une convalescence de quarante jours. La permission est longue ; il rase ses moustaches qu'il avait laissé pousser et reprend la soutane. Il fait du ministère paroissial. Il reste pendant sa convalescence en contact avec le P. Umbricht et lui donne des détails sur ses activités. Celui-ci répond le 2 février 1918 : « Il me semble, d'après le tableau de service que vous m'énumérez, que vous avez une façon de vous reposer à peu près comme moi. »

L'abbé Lec'hvien retourne au front au mois de mars. Il retrouve son régiment à Longchamps. Il est profondément déçu : on l'a relevé de ses fonctions d'aumônier de bataillon. Pendant son absence, il y a eu des intrigues. Le P. Umbricht a eu beau intervenir. La décision a été prise malgré lui : « J'irai voir X... et ne manquerai pas de lui reparler de l'injustice commise et de l'indélicatesse des procédés employés. » (Lettre du 8 juin 1918.) D'ailleurs, dans ses lettres, le P. Umbricht se plaint « qu'on lui tire dans le dos ». « Ce n'est pas physiquement que je suis fatigué, grâce à Dieu, mais la tête et les nerfs sont malades... Car vous ne savez pas les ennuis que j'ai eus depuis votre départ... »

L'abbé Lec'hvien se soumet à la Providence qui veut l'épreuve, mais peut-être, pour la première fois de sa vie, il comprend la

fourberie de certains. Ce n'est qu'un commencement... Il est nommé caporal-infirmier au S.I.D. Il a l'occasion de faire du ministère auprès des soldats italiens qui se trouvent au front près de Souilly. Il connaît assez d'italien pour leur faire quelques instructions et les confesser au moment des pâques (24 mars 1918). Ses connaissances en anglais lui permettent également de servir d'interprète auprès des Américains à Monthurel, le 1^{er} juin suivant.

1918, c'est la dernière année de la guerre. Les Allemands lancent leur dernière grande offensive sur le Chemin des Dames (27 mai) et atteignent pour la deuxième fois la Marne. L'abbé Lec'hvien ne participe pas aux grandes batailles qui vont refouler les Allemands. Au mois d'août, il est nommé aumônier au 1^{er} bataillon. Le régiment est alors envoyé dans la région de Saint-Dié où il restera jusqu'à l'armistice. Le 11 novembre, l'abbé Lec'hvien est en permission de détente à Ploubazlanec ; le cauchemar qui durait depuis quatre ans est terminé. Quand il apprend la nouvelle : « Un frisson de joie me saisit ; je me rends à l'église en récitant le *Magnificat* et le *Te Deum*. On sonne les cinq cloches. J'aide à sonner la plus grosse, la Jeanne-d'Arc. »

De retour dans la zone des armées, l'abbé Lec'hvien continue à rédiger son carnet de route dont nous n'avons donné que des extraits et qui est fort intéressant pour ceux qui ont vécu ces quatre années au front. Il est regrettable qu'il n'ait pas songé à le continuer au cours de sa vie sacerdotale. Nous aurions eu un aperçu des profondeurs de sa vie intérieure, des événements qui ont marqué son ministère, de ses difficultés et de ses joies au service de Dieu et des âmes. Le carnet de route se termine le 18 décembre par la relation d'un pèlerinage à Sainte-Odile. Tous les prêtres et séminaristes de la 20^e division s'y trouvaient : « Nous devons ce pèlerinage à la bonté généreuse de notre aumônier, le vaillant P. Umbricht. »

Après la guerre, l'abbé Lec'hvien garda des relations avec son aumônier divisionnaire et une correspondance assez suivie

s'échangea entre eux. Quand le P. Umbricht reçut la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, l'abbé Lec'hvien lui écrivit pour le féliciter. « Merci de vos félicitations, lui répondit, avec trop de modestie, le nouveau commandeur, quoique je ne les mérite aucunement, pas plus que la cravate qui me les vaut ; j'entends n'être que le porte-cravate des aumôniers, plus particulièrement des prêtres de la chère 20^e, car ce sont eux qui me l'ont gagnée. » (Lettre de 1920, sans date précise.)

La remise de la décoration au P. Umbricht eut lieu le 4 septembre de cette dernière année, à Strasbourg ; l'abbé Lec'hvien assistait à cette cérémonie.

Pour entrer dans le diocèse de Saint-Brieuc, l'abbé Lec'hvien eut besoin du témoignage du P. Umbricht. Ce témoignage reste le plus bel éloge qu'on pouvait faire de l'aumônier de bataillon :

« Aux Armées, le 24 mars 1919.

« Je soussigné, aumônier de la 20^e D.I., suis heureux d'attester que M. l'abbé Lec'hvien a passé les quatre années de la guerre à se dépenser sans compter dans les diverses fonctions qu'il a exercées au 47^e Régiment d'Infanterie (caporal-infirmier d'abord, aumônier de bataillon ensuite), édifiant son entourage par la grande dignité de sa vie sacerdotale et mettant au service des âmes un zèle toujours en éveil, toujours à l'affût des petites industries capables de répandre le bien dans la plus large mesure. »

L'Abbé UMBRICHT, *pr.*

Ch. hon.

Aumônier de la 20^e D. I.

Officier de la Légion d'honneur.

A ce témoignage du chef, joignons celui d'un combattant de son bataillon qui l'a vu à l'œuvre pendant la guerre :

« Pendant un an, je me suis trouvé avec lui : d'octobre 1914 au 9 octobre 1915, date où j'ai été blessé pour la première fois ;

je lui ai rendu tous les services qu'il voulait et pouvait demander à un soldat ; pour lui j'étais son enfant, et il était pour moi un père, un consolateur et un directeur, et si j'ai trouvé la vocation dans les boueuses tranchées pendant la guerre 14-18, je peux dire, c'est grâce à lui...

« Je n'étais pas le seul à aimer et à estimer ce bon et saint prêtre, il l'était de tout le bataillon. Nous aimions beaucoup notre aumônier de la brigade, M. l'abbé Umbricht, qui est resté légendaire, mais malgré tout nous avions plus d'affection pour notre aumônier de bataillon avec lequel nous vivions coude à coude...

« Je le vois encore, si bon et nous recevant toujours avec le sourire. Si vous écrivez sa vie, je crois que vous ne pourrez jamais dire de lui ce qu'il était, vous resterez toujours au-dessous de la vérité. » (1)

Ajouter quelque chose à ce témoignage serait superflu.

(1) Lettre de M. l'abbé Jambu, recteur du Petit-Fougeray, diocèse de Rennes, sergent pendant la guerre au 47^e régiment d'infanterie, médaillé militaire (17 octobre 1958).

IV

VICAIRE A PLOUÉZEC

(1919-1925)

La guerre terminée, les hommes des classes les plus anciennes furent renvoyés dans leurs foyers au mois de janvier et dans les mois qui suivirent. L'abbé Lec'hvien rentra à Ploubazlanec dans le courant de février 1919. Il avait mis au courant M. Ruellan, recteur de sa paroisse natale, qu'il ne songeait plus à retourner chez les Frères de Saint-Vincent de Paul et qu'il cherchait à rentrer dans le diocèse de Saint-Brieuc.

Au cours des années de guerre, l'abbé Lec'hvien était resté en relations avec des membres de la Congrégation. Toutefois le départ de M. Anizan avait créé au sein de la Congrégation une atmosphère de trouble. Plusieurs membres le suivirent dans sa retraite. Celui-ci s'était engagé au début de la guerre comme aumônier volontaire sur le front de Verdun, mais il tomba gravement malade avant la grande et sanglante bataille. Son état de santé ne lui permit pas de retourner au front. Pour rester en contact avec ceux qui voulaient se grouper autour de lui, il songea à les unir par un lien spirituel et fit affilier ses disciples au Tiers-

Ordre de saint François, le 21 novembre 1917. On trouve un écho de ces faits dans le carnet de guerre de l'abbé Lec'hvien, non daté (sans doute fin 1916 ou commencement 1917). Le texte est assez difficile à comprendre, car, dans la circonstance, l'abbé Lec'hvien usa d'abréviations :

« Je crois, écrit-il, que le c. a a dû parler de nos affaires au (?). Qu'en est-il résulté? Je n'entends rien dire depuis son retour. Il en est de cette affaire comme de la guerre. Je crois que Dieu seul y peut quelque chose... J'attends avec confiance la manifestation de la volonté de Dieu que les événements nous feront connaître. Mais je n'abandonne pas une ligne de notre vocation, convaincu que la Providence a ses vues. On a tant prié et tant souffert.

« Nous nous en sommes entretenus longuement (*lettres majuscules*), et moi-même ainsi que bon nombre d'amis que j'ai eu le bonheur de recevoir, de rencontrer ou de trouver chez eux. L'impression générale que j'ai emportée est excellente. Nous revivrons, ou plutôt nous revivons déjà, car Dieu seul sait quelles saintes âmes se sont formées dans l'épreuve et dans la prière. Mieux vaut être peu nombreux avec un accord complet de vues et de principes, qu'amalgamer des éléments disparates et toujours sur le point de dissocier. Nous sentons que Dieu nous mène. Dès lors, nous serions impardonnables de ne pas lui faire confiance jusqu'au bout. Nos souffrances passées ont déjà partiellement porté leurs fruits de sanctification et d'expérience. »

L'abbé Lec'hvien semble ensuite citer une lettre reçue : « Notre groupement du Tiers-Ordre a son économie propre. Il réunit déjà une quarantaine d'adhérents décidés à suivre en tout et toujours les indications de Dieu. Beaucoup d'entre eux ont, aujourd'hui, des vœux de dévotion. Il est inutile de vous dire que c'est là un moyen de fortune transitoire, que nous tendons à mieux et qu'avec la grâce d'En-Haut nous y parviendrons. »

M. Anizan fut reçu à Rome par le pape Benoît XV, et, au mois de septembre 1918, il présenta le projet d'un nouvel Institut,

celui des « Fils de la Charité » qui se dévoueraient dans les paroisses pauvres. L'érection canonique eut bien lieu, le 24 décembre 1918, mais il n'y avait pas de maison pour recevoir les sujets, et les membres de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul qui voulaient suivre M. Anizan devaient recommencer un nouveau noviciat. Celui-ci s'ouvrit le 1^{er} juin 1919 (1).

A cette date, l'abbé Lec'hvien était déjà incorporé au diocèse de Saint-Brieuc. Le 20 mars, le Supérieur général des Frères de Saint-Vincent de Paul avait certifié qu'aucun lien n'attachait l'abbé Lec'hvien à sa Congrégation, puisqu'il n'avait fait que des vœux temporaires ; il pouvait donc rentrer dans son diocèse d'origine.

Il est très difficile de savoir les raisons pour lesquelles l'abbé Lec'hvien a quitté la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul et pourquoi il ne suivit pas M. Anizan dans sa nouvelle orientation. Il est évident qu'il n'avait pas sans doute admis certains procédés. D'autre part, l'incertitude dans laquelle se trouvait le nouvel Institut n'engageait guère à y entrer. Peut-être aussi l'appel de la terre natale avec laquelle l'abbé Lec'hvien avait renoué des liens au cours de ses permissions se fit-il plus pressant. Après les quatre années passées au front, comprit-il qu'il était peu fait pour le ministère dans les grandes villes, au milieu des masses paganisées ? Et puis l'amour de la langue bretonne ne s'est-il pas réveillé en lui au cours de la guerre ? Très souvent il relatait ses notes de guerre en breton. Il était heureux quand il confessait des soldats bretonnants ; il aimait à leur faire chanter des cantiques bretons, à leur causer dans la langue maternelle. Il recevait *Kroaz-ar-Bretoned* et causait de ce journal avec le capitaine Gwennig ; il fit venir au front *Bleuniou ar Yaouankiz*, de Ar Yeodet. Petits faits sans doute, mais révélateurs. N'était-il pas le frère du Tremener ? Autant de raisons qui peuvent expliquer son retour dans le diocèse de Saint-Brieuc. Il fit le silence

(1) Abbé G. Bard, loc. cit., p. 231.

sur ces événements qui durent rester douloureux pour lui. En tout cas, « on peut dire avec certitude qu'il n'a pas quitté la Congrégation par crainte des sacrifices qu'impose la vie religieuse (1) ».

Le 15 mars 1919, l'abbé Lec'hvien « fit le serment de servir pour toujours dans le diocèse de Saint-Brieuc, entre les mains de l'abbé Conan, recteur de Plouézec », et deux jours après il recevait sa nomination comme vicaire dans cette même paroisse (2).

Tout de suite, les habitants jugèrent qu'ils avaient un vicaire capable et attaché à son ministère. Cette ardeur pour remplir son devoir ne se démentit jamais dans la suite. Instructions du dimanche, confessions, catéchisme aux enfants, visites des malades, telles étaient les occupations essentielles des vicaires dans les paroisses rurales à cette époque. Il n'y avait pas autant d'œuvres que maintenant. Tout ce ministère, l'abbé Lec'hvien le remplit avec un grand souci du bien des âmes : « Il a laissé à Plouézec le souvenir d'un prêtre pieux, zélé, austère, un peu trop parfois avec les simples fidèles de qui il aurait exigé une perfection qu'on ne trouve pas toujours chez les religieuses (3). » « Je l'ai toujours vu pieux et austère plus encore pour lui-même que pour les autres, très régulier aussi. Une certaine timidité l'empêchait, je crois, de faire tout le bien qu'il aurait voulu (4). »

On pouvait toujours faire appel à l'abbé Lec'hvien ; il ne se retranchait jamais derrière une excuse même valable. A cette époque, il y avait encore deux vicaires à Plouézec. Quand on venait au presbytère pour un ministère quelconque, par mauvais temps, par exemple, son confrère plus âgé pouvait compter sur lui pour le remplacer : « Pierre va y aller », disait-il, et Pierre allait, uniquement préoccupé du bien des âmes, cherchant toutes les occasions pour entrer en relations avec les familles. On peut affirmer

(1) Lettre de M. Gestin, 31 octobre 1958.

(2) Lettre d'incorporation, 15 mars 1919.

(3 et 4) Lettres de religieuses de Plouézec.

que bien des familles de Plouézec ont été marquées par son influence sacerdotale et le sont encore.

Son action auprès des jeunes fut surtout remarquée. Il donna une forte impulsion au groupe des Noélistes, mais il s'occupa surtout des garçons. Chargé des enfants de chœur, il les préparait avec un soin minutieux pour les fonctions liturgiques, leur donnant une haute idée de la messe. Il voulait des cérémonies bien faites. Ses choristes revêtaient l'aube au lieu de la soutanelle rouge, ce qui ne plaisait guère à M. le Recteur : « Te voilà avec ta chemise ! » disait-il quand il voyait un enfant s'approcher de lui. Les initiatives de l'abbé Lec'hvien n'étaient pas toujours goûtées des confrères ; il fallait quelquefois avancer, vent debout. On ne pourra pas lui reprocher de retarder sur son temps, bien au contraire. Au point de vue liturgique, pour ne citer qu'un cas, il ne se contentait pas du décor, mais il initiait les enfants à la prière de l'Eglise. Au lendemain de la guerre, Dom Lefèvre commençait à publier le *Missel Quotidien* en fascicules. Les enfants de Plouézec furent parmi les premiers à le posséder. Bien plus, il faisait distribuer des livrets aux messes d'enterrement pour permettre aux assistants de suivre l'office ; ce n'était pas très commun à l'époque.

Il eut le don d'orienter les enfants vers l'autel (1). Il les prenait au presbytère, complétait leur instruction primaire et leur donnait les premières leçons de latin. Sept d'entre eux arrivèrent jusqu'au sacerdoce. Magnifique résultat qui plaça Plouézec au premier rang dans l'œuvre du recrutement sacerdotal : « Tout prêtre qui ne se perpétue pas ne manque-t-il pas à la plus essentielle fécondité ? » avait coutume de dire l'abbé Lec'hvien.

L'influence d'un prêtre pieux et zélé est toujours porteuse de fruits malgré les échecs, les contradiction de toutes sortes,

(1) « Je choisis dans les meilleures familles. Avant de parler à un enfant, je commence toujours par dire pour lui un chapel. » (Notice biographique : *Cor Unum*, janvier 1945.)

l'incompréhension. L'influence de l'abbé Lec'hvien exercée sur les adolescents et par contrecoup sur les familles, fut indéniable, et cette éclosion de vocations dans un temps relativement court en est la preuve manifeste.

La paroisse de Plouézec, comme beaucoup d'autres, avait un bulletin hebdomadaire, *La Mouette du Goëlo*. L'abbé Lec'hvien fut chargé de sa rédaction. On se souvient encore des procédés archaïques et de la somme d'ingéniosité qu'il fallait déployer pour arriver à un résultat satisfaisant. Ces petites feuilles allaient porter jusque dans les villages la bonne semence. *La Mouette* fut pour lui un moyen de répandre la vérité, mais cette vérité ne plaisait pas toujours... Il y eut des polémiques avec les éléments de gauche, et la mesure ne fut peut-être pas toujours respectée ; comme cela arrive trop souvent, des questions de personnes entrèrent en jeu.

On ne sera pas étonné qu'à Plouézec l'abbé Lec'hvien luttât avec énergie par ses écrits, par la parole, contre ceux qui cherchaient à perdre la jeunesse, lui qui avait été élevé dans une stricte observation des lois de Dieu et de l'Eglise. Après toutes les guerres, il y a une fringale chez les jeunes, dans la recherche de réjouissances dans lesquelles la morale ne trouve pas son compte, et il y a des gens qui l'entretiennent soit par haine de la religion, soit par sottise ou simplement par ignorance (1). Ils trouvèrent dans l'abbé Lec'hvien un défenseur de l'âme de la jeunesse chrétienne, un lutteur, et ce ne fut pas du goût de tout le monde. On le chansonna, on essaya de le tourner en ridicule.

Avec le renversement de la Chambre « Bleu horizon » aux élections de 1924, les éléments anticléricaux d'avant-guerre vou-

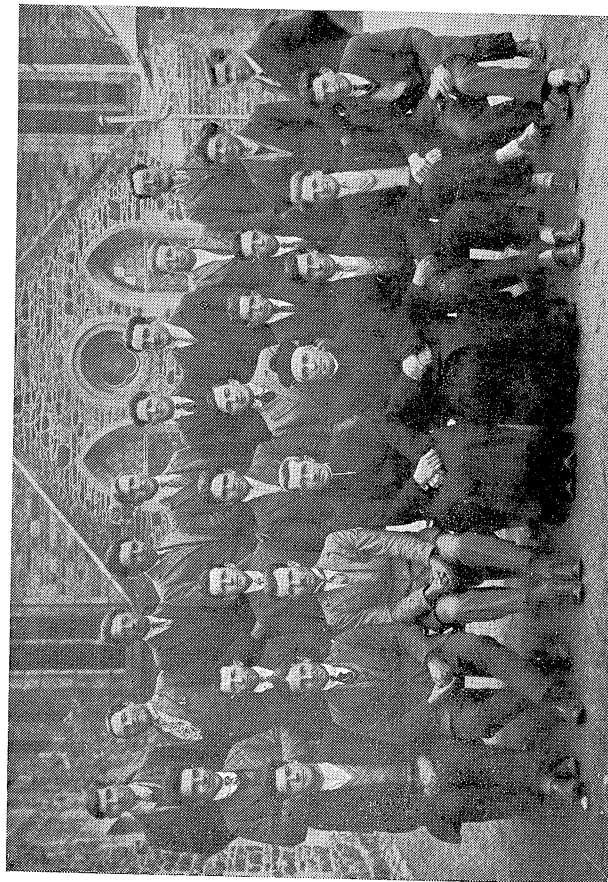
(1) « E barrez... e Stourmet.. enep ar re a ra droug da eneu ar yaouan-kiz dre garantez evit an arc'hant peurvien, dre gasoni ouzh ar religion a-wechou, dre sotonni marteze, pe dre ziouiziegezh hepken. » (Sermon de l'abbé Le Calvez à Quemper-Guézennec, *Barr-Heol* n° 8, p. 13.)

lurent reprendre le terrain gagné par la conduite des catholiques et du clergé pendant les hostilités et renvoyer les religieux en exil. Les catholiques organisèrent des manifestations monstres. Des milliers d'anciens combattants se rassemblèrent un peu partout pour la défense des libertés religieuses menacées. Naturellement, avec son tempérament, l'abbé Lec'hvien ne fut pas le dernier à entrer dans la lutte. Il emmena un bon nombre de catholiques à la manifestation qui se tint à Saint-Brieuc, malgré la campagne de dénigrement des adversaires. « Bravo ! les gars de Saint-Brieuc, lui écrivait le P. Umbricht. Comme j'aurais voulu être là, le 1^{er} février !... Aujourd'hui, même manifestation à Rennes, où je pense qu'on aura maté le Vaillant (?) Couturier et sa bande... »

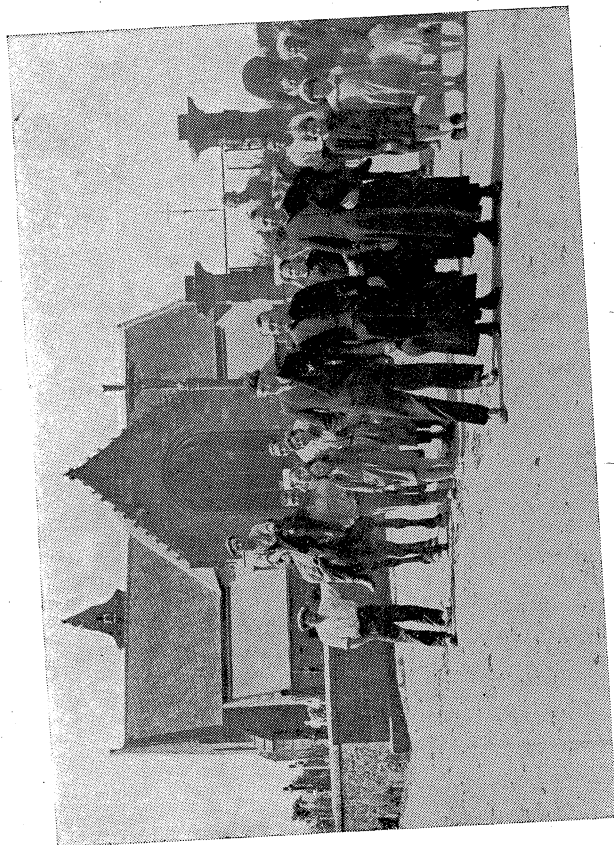
Devant le succès de ces manifestations auxquelles avaient participé les catholiques de Plouézec, et la campagne menée par l'abbé Lec'hvien contre les bals, les éléments de gauche réagirent, d'ailleurs sans succès. On le chansonna pour essayer de le tourner en ridicule, mais par sa conduite, il était inattaquable, et les adversaires n'étaient pas de taille. On en jugera par ces extraits de leur veine poétique :

An Otro fanatique
Est mis fort en gaieté
Par une chason comique
Par une chanson comique
Qui lui fut composée.
Lisez donc *la Mouette*,
Le journal d'aujourd'hui,
Il est rudement chouette
Et vraiment bien écrit.
Vous verrez, gens sceptiques,
Que tous les catholiques
Avaient suivi le ratichon.

Dimanche dernier, vers huit heures du soir,
Le populo en masse attend sur le trottoir,
Quand la grande séance de cinéma commence,
Pour se distraire un peu et faire un tour de danse,



L'abbé Pierre-Marie Lec'hvien au milieu de retraitants



TREGLAMUS
M. Lec'hvien, recteur ; M. l'abbé Fontaine, du Mans
et un jeune séminariste

La surprise fut grande de voir arriver... qui ?
Pas pour danser, bien sûr,
Mais plutôt s'assurer des jeunes gens qui chantaient
Et venaient s'amuser.

REFRAIN

C'est la société de Monsieur le Curé
Qui veut empêcher de faire la ronde,
Encore nous irons
Au bois pour les lauriers,
An Aotro Lec'hvien ne les a pas tous coupés.

A Plouézec maintenant rien ne veut plus marcher,
An Aotro Lec'hvien ne cesse de rouspéter.
Il défend que les filles fréquentent les garçons.
Toutes celles qui dansent n'ont pas l'absolution.

Dans les moindres villages, il faut le voir passer,
La soutane troussée et les souliers crottés,
Chercher des signatures dans toutes les maisons,
Pour faire à Saint-Brieuc des manifestations (1).

Le ou les compositeurs de ces chansons ne se doutaient pas qu'ils faisaient au fond le plus bel éloge de l'abbé Lec'hvien. Sans eux on ignorerait peut-être maintenant le mal qu'il se donnait pour préserver la jeunesse des mauvais bergers et pour défendre les libertés religieuses.

Paix aux cendres des ennemis du « ratichon » ! L'abbé Lec'hvien n'avait pas perdu son temps pendant les six années qu'il passa à Plouézec.

Plusieurs fois après son départ, il y reviendra pour recueillir les fruits de son ministère sacerdotal ; ce sera surtout à l'occasion

(1) Nous ne donnons pas tout le texte de cette chanson, nous ne voulons pas trop nuire à la mémoire de ce ou de ces poètes, car leur inspiration ne les élevait pas au delà du « fourché », comme on dit dans le patois gallo.

de l'élévation au sacerdoce des enfants de Plouézec auxquels il avait donné les premières leçons de latin. En 1933 particulièrement, il eut la joie de prêcher à l'occasion de leur première grand-messe.

« C'est une grande joie pour moi de revenir dans cette église bénie où j'ai passé en priant pour vous les heures les plus heureuses des six années que j'ai vécues dans votre paroisse aussitôt après la guerre.

« C'est une grande joie pour moi de monter dans cette chaire, après sept ans passés comme un songe, et de voir devant moi les meilleurs paroissiens, les plus sages, ceux que j'ai connus autrefois et que je reconnais maintenant, bien que les cheveux aient blanchi sur le front de beaucoup, comme d'ailleurs sur le mien.

« Joie pour moi, chrétiens, de voir monter à l'autel des nouveaux prêtres que j'ai vu enfants sur les bancs du catéchisme et auprès de moi pour répondre à la messe, il y a douze ans. »

Après avoir parlé de la joie de tous, des parents qui ont donné leurs enfants au Seigneur, des prêtres qui ont veillé sur ces vocations, il exalte les paroissiens de Plouézec :

« Ils doivent avoir de la fierté, parce que Dieu a choisi trois prêtres parmi eux le même jour. Ce n'est pas fréquent. D'autres paroisses ont la renommée et une grande renommée. Plouézec a mieux que la renommée : il possède de nouveaux prêtres et d'autres de ses enfants qui montent vers le sacerdoce (1). »

(1) Sermon à l'occasion de premières grand-messes à Plouézec :

« Joa vras evidon sevel er gador, goude 7 vloaz, 7 vloaz tremenet eyel eur sonj, ha gwelout arc'han dirakon, ar gwella tud, ar fur tud eus ar Barrouz, ar re 'm eus anavezet gwechall hag a anavezan c'hoaz breman, daoust ma welan eo eun tamm gwennaet ar bleo war bennou meur a hini anoc'h, evel war ma fenn-me kenkouls all...

« Lorc'h a dleit da gemer gant kement a veleien dibabet gant Doue en ho touet ; eun enor eo hag unan bras evit Ploueg-ar-Mor, Kaout 3 veleg er memez deiz, war eun dro ; an dra-ze n'eo ket stank. Parrouziou all o deus brud, ha brud vat : Parrouz Ploueg-ar-Mor avat, he-deus gwelloc'h evit brud ; beleien nevez he deus, ha danvez beleien. Doue ra vezo meulet... »

L'abbé Lec'hvien fit ensuite le portrait du prêtre tel qu'il le concevait et que lui essaya de réaliser. On ne parle bien que de ce qu'on aime et de ce qu'on vit intensément.

Dans les années qui suivirent, l'abbé Lec'hvien aura encore la joie de monter en chaire à Plouézec, pour la même raison. Dieu avait vraiment béni son ministère dans cette paroisse.

V.

AUMONIER DES FILLES DE LA CROIX

(Tréguier 1925-1932)

A PRÈS un vicariat fructueux de six années à Plouézec, l'abbé Lec'hvien fut nommé aumônier de l'importante maison des Filles de la Croix à Tréguier. Il avait alors quarante ans. Les religieuses de cette Congrégation fondée au XVII^e siècle se rattachent à saint François de Sales et à saint Vincent de Paul. Leur fondatrice, Marie L'Huillier de Villeneuve, avait aidé l'évêque de Genève dans l'établissement de la Visitation à Paris. Elle reçut de celui qui était son père spirituel la première règle de la Visitation pour qu'elle s'en servît et réalisât ainsi, avec de pieuses institutrices de Roye en Picardie, le premier dessein de l'évêque de Genève, ce qui arriva par la fondation des Filles de la Croix en 1640 (1).

« Monsieur Vincent, que les Sœurs reconnaissaient comme patron secondaire, va les orienter vers le diocèse de Tréguier qui eut pour évêque, pendant trente-trois ans, un ami du saint, Balthazar Grangier, mort en odeur de sainteté le 2 février 1679. »

(1) L'Appel Divin, bulletin trimestriel de l'Œuvre des Vocations du diocèse de Saint-Brieuc, mai 1956.

Mgr Grangier, fils de Timoléon Grangier, seigneur de Liverdin, président aux Enquestes, et d'Anne Refuge, était aumônier de Louis XIII quand il fut nommé à l'évêché de Tréguier en 1646 ; pour avoir plus d'influence, il apprit la langue bretonne ; le fait, assez rare, mérite d'être signalé.

« C'est sous ce grand évêque que se réalisèrent des promesses de Monsieur Vincent à son saint ami : de son vivant, les Lazaristes vinrent prendre la direction du Séminaire de Tréguier et, après sa mort, le 29 mars 1667, la Mère Vorez, Fille de la Croix, arriva à Tréguier (avec cinq livres dans sa poche).

« En 1674, elle peut acheter une maison et, le 3 mai 1700, l'évêque de Tréguier consacre l'église de la Communauté. Dès les premières années, les retraites se suivent au rythme de cinq par an ; les Sœurs enseignent la doctrine et un pensionnat est ouvert...

« De nos jours, les « Maisons des Filles de la Croix », en demeurant des centres de retraites et de recollections, de réunions pour les mouvements d'Action catholique, continuent dans le même esprit apostolique de servir l'Eglise.

« Au gré des besoins et dans l'expression d'une même charité, elles ont ajouté à ces œuvres le service des cliniques et hospices avec celui des dames pensionnaires, de personnes âgées désireuses, au soir de leur vie, de vivre dans le recueillement et la paix (1). »

C'est dans ce milieu où les activités sont variées que l'abbé Lec'hvien eut à exercer son ministère pendant sept années. Il accepta avec joie ce poste de confiance, le 11 septembre 1925. Il connaissait cette communauté et son esprit, puisque une de ses tantes y avait fait profession. Qu'on ait pensé à lui pour en faire un aumônier de religieuses, c'est dans la logique des choses : sa régularité dans l'exercice du ministère, le fait d'avoir passé au noviciat d'une congrégation, son goût pour l'étude, la fréquen-

(1) L'Appel Divin, bulletin trimestriel de l'Œuvre des Vocations du diocèse de Saint-Brieuc, mai 1956.

tation des Maîtres de la Vie spirituelle, tout le disposait à cette nouvelle fonction. « J'ai été particulièrement heureux de votre nomination à un poste où il me semble que vous êtes tout à fait à votre place », lui écrivait le P. Umbricht, le 1^{er} juillet 1926. Dans cette même lettre, l'aumônier de la 20^e D.I. lui envoyait ses condoléances à l'occasion de la mort de M. Michel Lec'hvien, son père, rappelé à Dieu à l'âge de quatre-vingt-onze ans : « J'ai tenu à offrir le Saint Sacrifice pour le repos de la belle âme de votre cher défunt, en reconnaissance de tout le bien opéré par son fils et dont j'ai été, pendant la guerre, le témoin ému. »

Certes, l'abbé Lec'hvien regrettait Plouézec. Un prêtre regrette toujours sa première paroisse où il semble qu'il a donné le meilleur de lui-même, mais cette nouvelle vie lui plaisait. Il trouvait dans sa fonction cette atmosphère de solitude, de silence, de recueillement qu'il recherchait constamment. Le travail ne manquait pas : confessions et directions des religieuses, catéchisme aux enfants qui fréquentaient le pensionnat, instructions dominicales, conférences aux religieuses, aux retraitants, conscrits, groupements d'Action catholique, cercles d'études...

Sur un espace restreint, un aumônier a parfois un labeur écrasant.

Les Sœurs qui ont connu l'abbé Lec'hvien, et elles sont encore nombreuses, rendent un témoignage fervent à la mémoire de ce prêtre qui les a dirigées et qui les a profondément édifiées. Levé à quatre heures du matin, il faisait une heure d'oraison avant de descendre à la chapelle, à la porte de laquelle la Sœur sacristine le trouvait quand elle allait l'ouvrir, à cinq heures et demie. Avant de dire la messe de Communauté, il faisait chaque jour le Chemin de Croix. Pratiquement, toutes les heures qui n'étaient pas consacrées à son ministère l'étaient à la prière, et les religieuses se souviennent qu'il allait et venait dans la Communauté, le chapelet en main, que d'ailleurs il essayait de dissimuler. Il leur est même arrivé de surprendre ses pieuses industries dans

la pratique de la mortification corporelle. Celles que l'Eglise imposait, plus sévères que maintenant, ne lui suffisaient pas. Il s'en imposait d'autres. Était-ce toujours raisonnable ? Humainement parlant, non. Un matin, il tomba en faiblesse, vers la fin d'un carême. « Un jour, raconte la personne qui le servait, une religieuse vint me voir et me dire que leur aumônier venait d'avoir une faiblesse. « Nous avons voulu, ajouta-t-elle, lui faire prendre » un fortifiant qu'on préparait à la Communauté, mais il n'a pas » voulu. Si vous essayiez de le lui faire accepter, il ne vous refusait » serait peut-être pas. » Il finit par accepter, mais ce ne fut pas sans peine : « Acceptez quand même. — Non ! je n'en ai pas besoin. — Eh bien ! lui ai-je répondu, puisque vous ne voulez pas vous soigner, je m'en vais chez moi. »

Devant une pareille menace, l'abbé Lec'hvien céda... Mais il avait à Tréguier même, l'exemple de son compatriote, saint Yves, qui ne ménageait pas sa pauvre carcasse. Et l'abbé Lec'hvien ne se contentait pas de le prier, il s'efforçait de l'imiter.

Cette austérité de vie pouvait attirer, mais aussi elle pouvait également éloigner. Son extérieur grave, même sévère, avec un sourire un peu figé, faisait naître parfois la crainte. Cependant, d'une façon générale, l'abbé Lec'hvien finissait par gagner confiance.

« Il était aimé de toutes ses élèves. C'est avec un réel chagrin que nous l'avons vu s'en aller, et la nouvelle de ce crime abominable qui l'a enlevé à ses paroissiens nous a été très sensible (1). »

Autre témoignage :

« En 1925, en quête d'un directeur spirituel, je m'en ouvris à une religieuse, laquelle me dit : « Adressez-vous en toute confiance à notre aumônier : c'est un saint. » Je devins ainsi la dirigée de M. l'abbé Lec'hvien. Il me laisse le souvenir d'un prêtre d'élite, d'un saint.

« J'allais le trouver tous les vendredis. C'était toujours le

(1) Lettre d'une religieuse, ancienne élève des Filles de la Croix.

même accueil affable, souriant; il m'écoutait avec un vif intérêt, sans m'interrompre; lorsque j'avais terminé, il mettait les choses au point, si besoin était, toujours avec douceur et maîtrise de soi (1). »

Dans la direction des âmes, il était ferme, mais compréhensif; il savait dire le mot juste qui entraîne. Exigeant pour lui, il l'était aussi pour les autres; ses arguments étaient convaincants, car ils étaient puisés dans l'Evangile. Il n'était pas orateur, il avait une voix monotone, il était un peu long. On ne trouve rien à vrai dire d'original dans ses instructions, mais elles étaient travaillées avec soin, bien composées, avec des divisions très nettes, faciles à retenir, et il y avait dans tout son comportement une telle conviction, il vivait tellement ce qu'il enseignait qu'on était, non seulement intéressé, mais aussi entraîné vers le bien. On ne demande pas à un prêtre de forcer son talent, on lui demande seulement de l'esprit de foi et de la clarté dans l'exposition d'une doctrine sûre.

A Plouézec, l'abbé Lec'hvien avait été un excellent éveilléur de vocations sacerdotales. A n'en pas douter, il fit tout ce qu'il put pour susciter des vocations religieuses parmi les jeunes filles du pensionnat. Mais si son vif désir était d'en orienter vers le couvent, il ne le faisait pas sans discernement, agissant toujours avec prudence. Il ne suffit pas de prêcher, d'exposer la doctrine, il faut se pencher sur chaque cas particulier : ici il faudra encourager, là marquer un temps d'arrêt pour éprouver une vocation ou orienter dans une autre voie. A des jeunes filles qui sont maintenant religieuses et qui lui demandaient conseil, il répondait parfois : « Mais pourquoi n'envisagez-vous pas de vous marier ? » Il invitait à la réflexion avant d'engager vers la vie religieuse. Les témoignages concordent pour dire que l'aumônier des Filles de la Croix avait beaucoup de bon sens et de jugement et que si, dans quelques cas particuliers, il a pu involontairement amener des âmes à se replier sur elles-mêmes, on peut cependant conclure que son action a été bénie de Dieu.

(1) Id., 26 octobre 1958.

Aumônier des Filles de la Croix, il aimait cette Congrégation et favorisait autant que possible son recrutement. Certes, il n'aurait pas empêché une jeune fille de suivre son attrait vers la vie contemplative, mais il ne manquait pas de dire : « Puisque vous avez été élevée chez les Filles de la Croix, réfléchissez, c'est peut-être là votre voie. » Voici un autre témoignage également intéressant : « C'est grâce à M. l'abbé Lec'hvien que je suis religieuse enseignante; je désirais être Petite Sœur des Pauvres. M. l'Abbé me disait que la vocation de religieuse enseignante était la première, la plus belle, la plus nécessaire, il me montrait la beauté de l'« apôtre de l'enfance », je me suis donc décidée à entrer dans une Congrégation enseignante et je n'ai jamais regretté de m'être consacrée au service de l'enfance. C'était un bonheur pour lui de guider une âme vers le sacerdoce ou la vie religieuse (1). »

Cette lettre qui vient d'une Fille de la Providence laisse voir que l'abbé Lec'hvien respectait le libre choix de telle ou telle Congrégation; il suggérait seulement, s'efforçant de discerner la volonté de Dieu.

Son action sacerdotale rayonna au delà des limites du couvent. L'abbé Lec'hvien était en effet chargé des ligueuses, des guides, de différentes œuvres d'Action catholique. Il marqua son passage dans la formation des élites, et M. Guillou, de Pluzunet, atteste qu'il sut lui inculquer les principes qui lui ont permis d'orienter sa vie.

« Pour nous, jeunes, il essayait de nous faire partager son amour du beau, du juste, comme son désir et son besoin de se donner et de se dévouer. Il fallait voir avec quel amour il nous parlait de Dieu, de la Sainte Vierge, des saints bretons ou de la Bretagne. Ce n'était pas un de ces emballeurs qui entraînent

(1) 26 octobre 1958.

à des impulsions sans lendemain. Non, lui prenait nos cœurs, et par amour pour lui et pour tout le beau et le bon qu'il savait nous faire aimer, nous nous sacrifions tous un peu pour lui faire plaisir, pour servir les causes auxquelles il nous attachait...

« C'était un prêtre pieux, un homme plein de bonté, incapable de faire le moindre mal à personne. Peu de gens sont disposés à donner leur vie pour les causes qu'ils prétendent défendre. Chez lui, on sentait un homme décidé, s'il le fallait, à peiner et à souffrir beaucoup pour tout ce qu'il aimait, comme pour combattre tout ce qui était injuste (1)... »

Il fut un initiateur avec M. l'abbé Havard des retraites d'enfants. Il voyait là un moyen puissant pour éveiller des vocations sacerdotales. Enfin, il se dévoua aux retraites des conscrits, en collaboration avec M. le chanoine Heurtel. Il donnait les instructions en breton, et c'était une joie pour lui. Toutefois, il réussit moins bien dans ce domaine, à en juger par l'extérieur, car en raison de sa timidité, jointe à son caractère plutôt sévère, il n'avait pas l'allant que requièrent les jeunes gens. Cependant il avait suffisamment l'expérience de la vie militaire pour donner aux conscrits les avis les plus utiles, et les quelques sermons qu'il a laissés et qui leur étaient adressés montrent assez qu'il savait entrer dans le vif du sujet.

En 1932, l'autorité diocésaine lui demanda de quitter l'aumônerie de Tréguier pour aller occuper le poste de recteur à Trégla-mus. Avec joie ? avec regret ? Plutôt avec regret, mais nul ne saurait le dire d'une façon absolue, car l'abbé Lec'hvien savait garder la discrétion. En tout cas, il est sûr qu'il vit dans cette nouvelle nomination la volonté de Dieu et qu'il s'y soumit avec toute l'ardeur de sa foi. Ce n'est que plus tard qu'il découvrira un peu ses sentiments. Il n'oublia jamais les heureuses années qu'il passa chez les Filles de la Croix, dans cette maison d'où il

(1) Lettre de M. Guillou, ancien député des Côtes-du-Nord, 29 décembre 1958.

ne sortait qu'en cas de nécessité : « Je suis heureux quand je rentre », disait-il, car il y trouvait la solitude et le silence dont son âme était avide, et quand il avait l'occasion de revenir à Tréguier, il se plaisait à dire sa joie : « Me a zistro aman diwar bouez an neuden vreïn », qu'on peut traduire sans respecter le mot à mot : « Un rien suffit pour que je revienne ici ».

VI

RECTEUR DE TRÉGLAMUS (1932-1937)

et de

QUEMPER-GUÉZENNEC (1937-1944)

LORSQUE l'abbé Lec'hvien fut nommé recteur à Tréglamus, cette paroisse ne lui était pas inconnue. Son premier maître, l'abbé Le Provost, y avait été recteur, et pendant son service militaire à Guingamp, il venait quelquefois y passer la journée du dimanche. Pendant la guerre 1914-1918, il avait assisté dans ses derniers moments un soldat originaire de Tréglamus (1).

(1) Il rappela ce souvenir dans son sermon d'installation.

Dans un numéro de *Breiz*, l'abbé Lec'hvien essaie de donner une explication sur la signification de Tréglamus (*Tré glanviz* en breton). *Tré* indique que la paroisse était avant la Révolution une « trêve » ; elle dépendait en effet de Pédermec. *Glamus* serait le nom d'un personnage venu d'Irlande vers 630 et qui aurait prêché l'Evangile dans la région : « N'on ket evit barn Pe gwir pe c'haou eo al lavar », ajoute l'abbé Lec'hvien. *Tréglanviz* viendrait de *klanv*, malade, l'église des malades, parce qu'on venait à la fontaine de saint Blaise chercher la guérison des maux de gorge, des abcès et des blessures.

Tréglamus était alors une paroisse d'environ un millier d'habitants. Située sur les premières pentes de l'Arrée, face au Méné-Bré qui la domine au nord, le pays est pittoresque avec ses grandes frondaisons, ses vallées encaissées ; l'eau y jaillit fraîche et limpide. Un village près du bourg ne s'appelle-t-il pas « Traonar-Stivel » (1) ?

On était fier à Tréglamus de recevoir comme recteur l'aumônier de Tréguier. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il serait un prêtre zélé et exigeant. Cette exigence ne sera pas sans lui amener quelques ennuis. Cherchant avant tout le bien des âmes, respectueux à la lettre des règlements diocésains, il ne se laissait impressionner par aucune considération, et là où il aurait fallu montrer un peu de souplesse, arrondir les angles, il se maintenait ferme sur les principes. Il ne discutait pas avec le devoir, et il demandait à ses paroissiens d'en faire autant. Ce fut l'origine de quelques petits conflits. L'abbé Lec'hvien ne cherchait pas à être populaire, et il ne pouvait pas s'empêcher de manifester sa réprobation d'une manière visible contre ceux qui extérieurement paraissaient faire fi des lois de Dieu et de l'Eglise. Et comme la paroisse vit dans un cercle fermé, tout petit incident : blâmes adressés à ceux qui arrivaient en retard à la messe ; apparitions soudaines et silencieuses du recteur près de l'aire où l'on battait le blé sans raison apparente le dimanche ; articles ou mises en garde contre certaines réunions de jeunes gens et de jeunes filles, tout cela était monté en épingle et faisait l'objet de conversations plus ou moins aigres. Et puis M. le Recteur insistait trop sur le catéchisme en breton, et Mlle la Directrice de l'école libre aussi.

(1) Elle a la forme d'un poisson qui s'étend vers Guingamp. (« Parrouz Tréglanviz hir evel eur pesk a 'n em astenn war-du Gwengamp. ») Bulletin paroissial n° 3, 1936.

Il y eut quelques petites gamineries sans gravité sur la place de l'Eglise, en face du presbytère. Le curé d'Ars ne fut pas toujours goûté de ceux qui ne veulent prendre de la vie chrétienne que ce qui leur plaît. Un prêtre ferme sur les principes doit s'attendre à être critiqué, combattu. L'abbé Lec'hvien le savait, mais ne pliait pas.

Ceci dit, et qui sera valable aussi bien à Quemper-Guézenec, on peut affirmer qu'à Tréglamus comme partout où il est passé, l'abbé Lec'hvien fit du travail en profondeur. Tout d'abord, il donna plus de vitalité à l'école des filles, regrettant qu'il n'y en ait pas pour les garçons ; cette école, qui marchait très bien déjà sous son prédécesseur, prospéra pendant son rectorat. Naturellement, on ne manqua pas de dire qu'elle l'intéressait un peu trop, mais l'abbé Lec'hvien ne s'embarrassa pas des « on dit », marcha de l'avant et fit si bien que l'école d'en face ne compta bientôt plus une seule élève. La population avait répondu à son zèle.

Et, pour créer autour de l'école de Tréglamus une atmosphère de sympathie et de défense, il organisa une Amicale d'anciennes élèves. La première réunion eut lieu au mois de janvier 1936, sous la présidence de M. le chanoine Hidrio (1).

L'abbé Lec'hvien était persuadé que l'existence d'une école libre était une condition indispensable pour maintenir l'esprit chrétien dans une paroisse et pour recruter des vocations. Il essaya d'orienter des enfants vers le sacerdoce, mais il n'eut pas la joie de les mener jusqu'à l'autel. Par contre, plusieurs jeunes filles de Tréglamus embrassèrent la vie religieuse. Le bulletin paroissial fit écho à cette joie toute sacerdotale :

« Il y a les joies du prêtre, joies pures comme celles qu'il goûte quand il plaît à Dieu de mettre sur sa route des âmes

(1) Iliz ma Farrouz, n° 24, 1936.

spécialement choisies par Lui, pour Lui être consacrées par la vie religieuse ou par le sacerdoce.

« Je vous dois quelques preuves. Dernièrement plusieurs lettres m'ont donné ces joies du prêtre. L'une d'elles disait :

« Il y a quelques mois, j'ai été conduite par vous dans cette » maison du noviciat où je suis vraiment heureuse. Aujourd'hui, » j'ai la joie de vous annoncer la bonne nouvelle de ma prochaine » prise d'habit. »

Une autre l'invite à sa profession : « Ce jour-là, j'aurai une prière spéciale de reconnaissance et de filiale affection pour vous qui avez dirigé mes pas tremblants et craintifs. » Une troisième, et pour les mêmes raisons, écrit : « J'aimerais vous voir avant la cérémonie pour recevoir votre bénédiction de Père. »

Le 17 août 1936, deux jeunes filles de Tréglamus faisaient leur profession à Créhen. A table, après la cérémonie, Mgr Serrand, évêque de Saint-Brieuc, remercia la paroisse de Tréglamus et sans doute M. le Recteur, mais l'abbé Lec'hvien n'en parle pas : « Chaque fois, dit le prélat, que des jeunes filles prennent l'habit ou font profession, je vois avec joie la paroisse de Tréglamus. C'est une coutume, et je serais bien étonné si je ne la voyais plus (1). »

On remarquera que l'abbé Lec'hvien, à Tréglamus, orienta les vocations vers la Congrégation qui fournissait des religieuses à la paroisse, toujours avec beaucoup de discrétion et de prudence, retenant à la maison des jeunes filles désireuses de se consacrer au service de Dieu, mais dont la présence auprès de

(1) « Pep tro, ma vez merc'hed yaouank o kemer ar gwis kamant Leanez pe oc'h ober o gwestlou, e welan aman gant joa Parrouz Tréglanviz... Ha ken kustum on breman da welout Treglanviz e Krehen gant gouéliou evel heman ken ma vefen souezet ma n'he gwelfen ken. » (Iliz ma Farrouz, n° 34, 1936.)

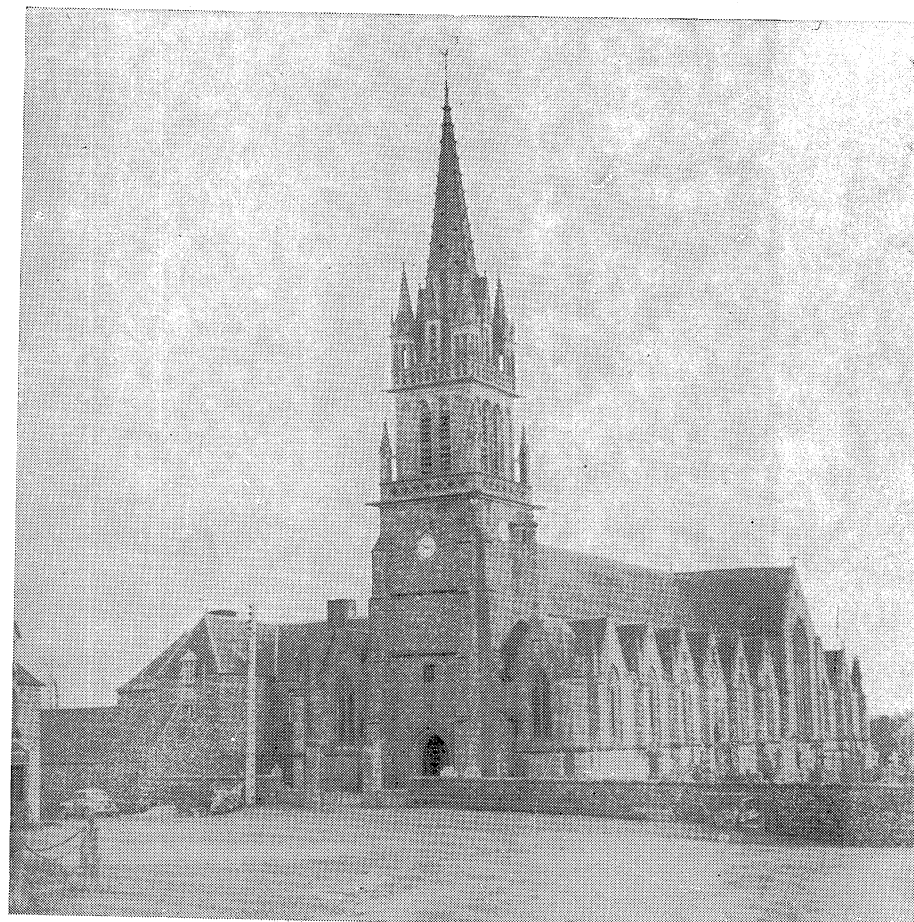
parents âgés ou malades était indispensable. Il s'occupait de bien placer celles qui n'avaient pas la vocation et étaient obligées de quitter leur famille ; il continuait à s'intéresser à ces jeunes filles restées dans le monde, et des lettres de direction pieusement conservées en indiquent long sur le caractère éminemment surnaturel de cet homme de Dieu.

Ce serait fastidieux de revenir sur ce qui a déjà été dit au sujet de ses instructions, sur leur caractère toujours élevé et pratique. Mais à Tréglamus comme plus tard à Quemper-Guézennec il continua son apostolat liturgique ; il ne s'attacha pas seulement au côté artistique de ce renouveau : embellissement de l'église paroissiale déjà très belle, ornementation des autels, des objets du culte et du vestiaire, restauration de vieilles statues ; mais il fit, ce qui est plus important, apprécier et goûter la prière liturgique, et en particulier la messe. Son influence personnelle auprès des meilleurs finit par entraîner bon nombre de fidèles à suivre les prières de la messe dans leur paroissien.

Tréglamus fut célèbre autrefois par la renommée de son pardon en l'honneur de saint Blaise, son patron. L'abbé Lec'hvien était trop attaché aux traditions ancestrales pour ne pas rendre à ce culte la vitalité passée. Il rappela dans le bulletin paroissial la protection exercée par ce saint martyr des premiers siècles, et en particulier à Tréglamus. Pour raviver la dévotion envers saint Blaise, il cita le fait suivant :

A l'externat des Enfants nantais, en 1883, plusieurs élèves avaient été atteints de la diphtérie. Deux d'entre eux avaient subi l'opération de la trachéotomie. M. l'abbé Gouraud, supérieur de l'établissement (1), recourut à saint Blaise, fit une neuvaine de prières et promit une statue si le mal était enrayé. Du jour

(1) Plus tard, évêque de Vannes.



Cliché L. Bailly, St-Brieuc

Eglise de Quemper-Guézennec

où la neuvaine fut commencée, l'épidémie disparut (1). L'abbé Lec'hvien profita de la Mission qu'il fit donner du 2 au 22 mars 1936 pour orner la fontaine de saint Blaise d'un arceau gothique ancien. M. le vicaire général Le Bellec vint bénir cette fontaine et clôturer la mission qui produisit d'heureux résultats. Il faut croire que cette restauration de la fontaine de saint Blaise donna un regain de popularité au culte traditionnel, car dans l'année, le recteur de Tréglamus reçut plusieurs témoignages de la foi simple et confiante des pèlerins (2).

Afin de continuer sa prédication jusqu'au sein de la famille, l'abbé Lec'hvien acheta une petite imprimerie et fit paraître chaque semaine un bulletin bilingue. Le premier numéro parut au commencement de 1936 pour annoncer la Mission : *Iliz ma Farrouz, Kannad Parrouz Treglanviz*, avec, au frontispice, la photographie de l'église paroissiale et ces mots :

*Da genta Doue
Breiz-Izel Goude
Hag he yez ive* (3).

La composition typographique de ce bulletin de quatre pages lui demandait huit heures de travail par semaine. Quand on voyait M. le Recteur attelé à son travail d'imprimeur, composer la typographie, tirer une à une les feuilles du bulletin, certains disaient : « Il a bien du temps à perdre, M. le Recteur ! » ou bien : « Ma foi, Monsieur le Recteur, on peut perdre son temps à faire des choses plus mauvaises (4) ». D'autres, plus compréhensifs, remarquaient

(1) *Iliz ma Farrouz*, n° 14, 1936.

(2) *Id.*, n° 35.

(3) Dieu d'abord, Bretagne après et sa langue ensuite.

(4) « Mafe, Otron Person, gant falloc'h tra, a-wechou, a tremen an den an amzer. »



Cliché L. Bailly, St-Brieuc

*Chemin entre l'église et le presbytère
La première porte à gauche met le presbytère en communication avec l'église*

la peine qu'il se donnait pour faire le bien : « *Memes tra, Aotrou Person, c'houi 'gemer poan ganimp... me garfe tout an dud.* Si les gens le savaient. — Dieu le sait, au moins », répondait l'abbé Lec'hvien. Et il continuait son travail fastidieux, certain qu'il semait le bon grain, malgré les contradictions.

Les cinq années de rectorat à Tréglamus passèrent vite, bien employées, quoi qu'en pensait une personne qui lui dit un jour, en le voyant appliqué à la composition de son bulletin : « *Gant al labour-se, Aotrou Person e kavit berroc'h an amzer.* » Cette brave personne pensait peut-être que M. le Recteur n'avait pas grand travail à faire ; pourtant il s'occupait encore de bien des choses matérielles, comme l'aménagement de la salle Sainte-Anne, sans parler du temps passé à promouvoir l'Action catholique, à donner une plus grande vitalité au groupe des Fleurs de lys et de la J.A.C.

D'ailleurs la plupart des paroissiens de Tréglamus reconnurent que l'abbé était un prêtre d'une grande valeur morale. On finit, malgré quelques heurts, par l'apprécier. On était édifié quand on le voyait assidu auprès des malades ; on pouvait remarquer alors que son dévouement était absolu. Bien des préventions tombèrent. On se rendit compte également qu'il avait un cœur d'or, qu'il était d'une grande bonté, tendre pour les misères humaines. Les pauvres pouvaient frapper à sa porte, ils étaient toujours bien accueillis. Il donnait, mais toujours en cachette, sans humilier, de l'argent, des vêtements. Un jour ses chemises neuves disparurent, à la grande désolation de sa sœur Pauline qui tenait son ménage. On savait qu'il n'était pas un homme d'argent et que tous, riches et pauvres, étaient égaux devant lui, car il ne voyait que leur âme à sauver.

Comme à Plouézec, l'abbé Lec'hvien sut gagner le cœur des enfants. Quand il eut quitté Tréglamus, il se rendit un jour au Pardon de Notre-Dame de Bon-Secours, à Guingamp. Un enfant de Tréglamus s'y trouvait également avec sa mère. Il aperçut

tout à coup son ancien recteur. A partir de ce moment, il ne cessa d'importuner sa mère pour qu'elle le conduisît près de lui. « *Heman n'eus gwelet trawalc'h pa n'eus gwelet e berson koz,* disait après la maman : Il en a vu assez, puisqu'il a vu son ancien recteur. »

Il n'y eut pas que les enfants de Tréglamus à regretter le départ de l'abbé Lec'hvien. Son successeur actuel atteste qu'il n'est pas oublié et qu'il récolte encore les fruits de son labeur apostolique : *Opera enim illorum sequuntur illos.* (Apoc., xiv, 13.)

Le 24 janvier 1937, l'abbé Lec'hvien recevait la lettre suivante de son ami M. le chanoine Le Bellec, vicaire général :

Saint-Brieuc, le 23 janvier 1937.

MON TRÈS CHER PIERRE,

« Je viens t'adresser une lettre qui va mettre un point final à un chapitre de ta vie et qui va donner le titre au chapitre suivant : *Recteur de Quemper-Guézennec.*

« La Providence t'appelle à succéder à un bon prêtre universellement vénéré. Tu continueras son labeur avec la même bonté et le même esprit surnaturel.

« Ce n'est pas sans regret assurément que tu quitteras la paroisse de Tréglamus où tu as fait du bien, beaucoup de bien en profondeur pendant un espace très court.

« Mais la paroisse qui t'attend est bonne, elle aussi, et plus vaste. Monseigneur, qui a pour toi grande estime, est assuré d'avance que ton ministère sera fructueux. Il te demande de découvrir à Quemper-Guézennec des vocations nombreuses, comme

jadis à Plouézec. Le besoin d'ouvriers apostoliques se fait en ce moment durement sentir...

(Suivent des consignes d'ordre administratif.)

« Je t'embrasse, mon ami et frère très aimé, avec la plus grande affection .»

Eugène LE BELLEC,

Vic. gén.

On n'est pas étonné du ton affectueux de sympathie que manifeste cette lettre, quand on se rappelle des liens d'amitié qui existaient entre les deux enfants de Ploubazlanec.

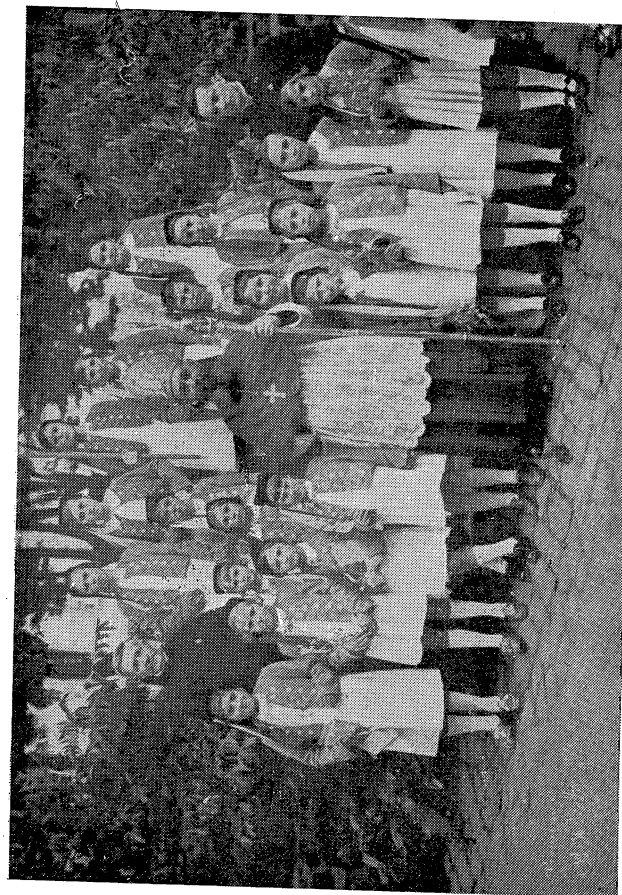
Quemper-Guézennec est une paroisse qui comptait, à l'époque où l'abbé Lec'hvien en prit possession, environ 1 700 habitants. Il y avait alors un vicaire. Situé sur un plateau, entre l'estuaire du Trieux et de la vallée du Leff, Quemper est une des plus importantes localités du canton de Pontrioux. Les habitants sont fiers de leur riche pays, de leur belle église, de la magnifique sonnerie qu'abrite un clocher élancé qu'on aperçoit loin à la ronde. La grande place, assez déserte les jours sur semaine, car la population est rurale, contraste avec l'étroitesse de certains bourgs du Trégor. On a vu grand.

M. Lec'hvien succédait à un prêtre qui avait exercé le ministère à Quemper-Guézennec trente-deux ans durant. Les paroissiens aimaient leur vieux recteur, M. André. Celui-ci avait assisté à l'évolution rapide qui se réalisa entre les deux guerres, avec l'heureuse satisfaction d'avoir une bonne paroisse. Il y avait d'ailleurs du bon et du très bon.

Au mois de juin 1937, quand Mgr Serrand vint donner la Confirmation à Quemper-Guézennec, le nouveau recteur voulut donner de vive voix ses impressions de chef de paroisse.

EXCELLENCE,

« ... Mon arrivée toute récente à Quemper ne me permet pas les longueurs. Mais il est certains faits qui doivent être signalés



*Mgr Boivin au milieu d'enfants de Quemper - Guézennec
costumé pour le Congrès eucharistique de Pontrioux*



TREGLAMUS
Bénédiction de la fontaine Saint-Blaise
par M. le vicaire général Le Bellec

pour l'honneur de cette bonne paroisse et pour la joie du premier pasteur du diocèse.

« Pour ce motif, je dois signaler la réception cordiale qui m'a été faite au début de février par la paroisse tout entière et par les autorités civiles au complet.

« Dans ces dernières semaines, j'ai tenu à visiter les familles les unes après les autres. Et c'est là, au cours de ces visites, dans ces entretiens familiers et sans apprêts avec mes ouailles, que j'ai pu apprécier le profond esprit chrétien du plus grand nombre, et la respectueuse sympathie de tous...

« ... Il y a un bon nombre de vieilles familles profondément chrétiennes. Et, il y a huit jours environ, un de ces bons chefs de famille me déclarait : « Beaucoup de nos jeunes seront encore » meilleurs que nous ». Cet aveu d'un ancien ne vous surprendra pas, Monseigneur, quand je vous aurai lu un passage d'une lettre de ces jeunes si pleins de promesses, absent au jour de mon installation. A la date du 7 février, il m'écrivait : « En ce jour » du 7 février, tout Quemper est en liesse pour fêter son nouveau pasteur ; pourtant, pas mal de vos paroissiens sont absents » en ce jour ; je suis de ceux-là. C'est pourquoi je vous écris, » Monsieur le Recteur, pour vous dire que je participe aux vœux » que tout Quemper vous offre en ce jour. Que votre rectorat » soit long et prospère parmi nous. Votre tâche sera dure, car » à Quemper comme ailleurs l'esprit du mal travaille... Rassurez- » vous, néanmoins, Monsieur le Recteur, car vous serez bien » soutenu ; il existe dans votre nouvelle paroisse une élite catho- » lique à laquelle vous pouvez toujours faire appel. Chez nous, » votre visite fera toujours plaisir ; je considère la visite du prêtre » dans un foyer chrétien comme une bénédiction du bon Dieu... »

« Ce jeune n'est pas un isolé, ajoutait l'abbé Lec'hvien ; les jeunes de cette trempe ne sont pas une légion, mais ils sont une bonne trentaine. »

Ainsi, au début de son ministère, l'abbé Lec'hvien avait tout

lieu de penser qu'il serait soutenu dans son apostolat par une élite. Quant à lui, ici comme partout, il ne serait que prêtre ; il le dit dans son sermon d'installation : « Je veux être prêtre parmi vous et uniquement et entièrement prêtre ; prêtre pour prier, prêtre pour enseigner, et enseigner par la parole et par l'exemple (1). »

Ce programme, l'abbé Lec'hvien essaya de le réaliser avec la grâce de Dieu, avec toute l'énergie — et il en avait — dont il était capable. Il s'attacha d'abord à son église qu'il rendit aussi attrayante que possible. On remarqua tout de suite quel respect il apportait aux choses sacrées dans les moindres cérémonies et surtout au Saint Sacrifice de la messe. A mesure qu'il avançait dans la vie, il mettait l'accent sur la liturgie. « Le jour où les chrétiens, disait-il, vivront de la liturgie, ce jour-là ils seront de vrais chrétiens. » Un grand nombre de ses sermons à Quemper-Guézennec ont pour objet le Sacrifice de la messe. Il insiste sur ce point de vue également dans ses lettres de direction. A l'une de ses dirigées, il écrit : « Pour votre vie spirituelle, inspirez-vous toujours du temps liturgique... L'Eglise, dans sa richesse et sa maternelle sollicitude à répandre dans ses offices les sentiments variés qu'une âme pieuse et aimante doit exprimer, suivant les époques, envers Dieu, notre Père, que votre missel soit votre grand livre de piété. »

L'abbé Lec'hvien aimait le chant grégorien. Pendant la guerre 1914-18 il avait eu l'occasion de rencontrer un prêtre qui l'avait initié à ce chant, à une époque où l'on était encore loin de l'apprécier. Il fut gagné, et quand il était gagné à une cause, il allait toujours de l'avant. Il entraîna la chorale de Quemper vers une meilleure compréhension de ce chant dont il goûtait la parfaite exécution lorsqu'il allait à Solesmes.

(1) « Beleg a fell d'in beza en ho touez, beleg ha netra ken, met pennkil-ha-troad beleg evit pedi, beleg evit kelenn ha kelenn dre ar gomz ha dre ar skouer. »

Il aurait voulu revaloriser les vêpres dans l'esprit de ses paroissiens, tant à Tréglamus qu'à Quemper-Guézennec. Peut-on dire qu'il ait réussi ? C'est une autre affaire, car il est difficile de remonter un courant. En tout cas, ses paroissiens furent instruits sur la valeur de cette prière liturgique par les solides instructions qu'il leur donna.

Il est inutile de revenir sur le comportement de l'abbé Lec'hvien dans son ministère paroissial. On le considérait comme un homme distingué et franc. Il fut à Quemper ce qu'il avait été à Tréglamus. Il apporta le même zèle que précédemment pour soutenir l'école libre des filles (1) et assurer la formation spirituelle des enfants, par la régularité des confessions bien préparées et l'encouragement à la communion fréquente.

La guerre qui survint empêcha certainement l'abbé Lec'hvien de donner toute sa mesure dans les œuvres d'Action catholique. Quand elle fut déclarée, il redoubla de prières pour éloigner le fléau de l'invasion : « Que nos prières et nos sacrifices, écrivait-il, aient pour intention générale la paix du monde, la victoire de nos armes, la gloire de Dieu (2). »

Pendant l'invasion, des réfugiés trouvèrent asile dans son presbytère. L'abbé Lec'hvien était bon et la patience fut une de ses grandes vertus. A cette occasion, il le montra dans différentes circonstances que nous ne pouvons rappeler maintenant. Dans son entourage, on jugeait parfois qu'il supportait avec trop d'indulgence des manques de délicatesse, c'est le moins qu'on puisse dire. Il ne se plaignait jamais et poussa jusqu'à l'extrême les exigences de l'hospitalité. Il invita seulement les autres à se mettre

(1) Il aurait désiré construire une école de garçons.

(2) Lettre de 1940 sans date précise.

en garde contre ceux qui en abusaient sous prétexte qu'on leur doit tout : « Pour ce qui est d'admettre chez vous deux personnes, je crois qu'il n'y a plus lieu de le faire, car l'évacuation des soixante-cinq ans et plus n'a pas eu de suites et le séjour chez vous pourrait se prolonger. Voyez ce qui s'est passé ici. »

Un deuil cruel vint le frapper en 1940. Sa sœur Pauline, qui le servait avec dévouement, lui fut enlevée. « Le souvenir de ma chère sœur ne me quitte pas. A chaque instant mon cœur et mes lèvres s'ouvrent pour la prière pour le repos de son âme. » Mais il n'est pas homme à se morfondre dans le chagrin. Il faut penser à ceux qui souffrent loin de leur famille ; les prisonniers originaires de Quemper ne le laissent pas indifférent. Beaucoup de ses paroissiens soldats lui écrivaient lorsqu'ils étaient au front — il leur envoyait le bulletin paroissial — pour lui donner de leurs nouvelles et chercher auprès de lui du réconfort ; maintenant qu'ils sont prisonniers, il faut leur venir en aide, leur envoyer des colis en Allemagne. On sait que l'envoi de ces colis donnait parfois lieu à des chicanes, à des plaintes : « Un tel a reçu des colis, le mien n'en a pas encore... On donne toujours aux mêmes. » L'abbé Lec'hvien fut obligé de mettre les choses au point : « Récemment, j'ai dû au prône rétablir les faits. On m'accusait de n'envoyer qu'un colis gratuit. Archifaux ! et nous avons prouvé le contraire sans aucune difficulté. Et nous continuerons à nous dévouer gratuitement, laissant à la Providence le soin de nous rétribuer en ce monde ou en l'autre, comme Elle voudra. Rares sont les communes où le calme ait régné au sujet de ces comités d'entraide, surtout dans les communes où les bons ont la direction, comme c'est le cas chez nous... Un conseil : offrez une place à quelques prisonniers libérés, rendez compte dans les grandes lignes de votre gestion, de vos envois de colis, une fois par mois par exemple, c'est ce que je fais pour les deux prisonniers libérés

que nous avons admis au comité, qui nous font confiance et qui sont au besoin nos défenseurs pendant l'occupation (1). »

Malgré les difficultés pour trouver des matériaux, il réussit à aménager une petite salle de patronage, Ti Sant-Per, et des séances furent données par les Jacistes.

Les quatre années d'occupation passèrent sans que le zèle de l'abbé Lec'hvien se soit ralenti pour assurer la vitalité chrétienne dans sa paroisse. Il ne travaillait pas en vain, les fêtes de l'Eglise étaient bien suivies. « Nos fêtes du 28 juin ont été très belles (2) » ou encore : « Nous avons eu une belle clôture du mois de Marie, comme je la faisais jadis, à Tréglamus (3). »

Quelques joies vinrent éclairer ces années sombres à bien des points de vue : le sacre de son ami Mgr Le Bellec, le 12 décembre 1941 ; sa première grand-messe pontificale à Plou-bazlanec ; l'élévation au sacerdoce d'un enfant de Quemper en 1943, et celle d'un de ses neveux au sous-diaconat. Il eut également le bonheur de baptiser, le Samedi saint 1943, une jeune réfugiée à Quemper-Guézennec qu'il avait instruite des vérités de la religion.

L'abbé Lec'hvien fut-il toujours compris par la population ? Au début de son rectorat on critiqua ses initiatives. Mais quand il tomba malade, au commencement de l'année 1944, on vit alors combien le recteur de Quemper était apprécié par ses paroissiens. Ce fut un défilé au presbytère, on vint prendre de ses nouvelles et on manifesta de la reconnaissance à ce zélé pasteur d'une manière touchante et palpable. L'abbé Lec'hvien avoua que si les débuts avaient été pénibles, maintenant il sentait qu'il avait gagné le cœur de sa population.

(1) Lettre de 1943, 1^{er} octobre.

(2) Lettre de juillet 1942.

(3) Lettre du 7 juin 1944.

Et à présent, que pensent les habitants de Quemper-Guézennec de celui qui fut leur pasteur durant ces années difficiles ? Tous les témoignages sont unanimes : il fut un homme de Dieu ; on ne peut rien lui reprocher. Le geste réparateur d'une personne qui avait eu quelque brouille avec lui pour une bagatelle est suffisamment évocateur : « Je fais dire des messes pour M. Lec'hvien, car c'était un saint prêtre ; c'est nous qui avions tort. »

VII

VIE INTÉRIEURE ET VERTUS

Si l'abbé Lec'hvien n'avait pas été assassiné dans des circonstances tragiques, on n'aurait peut-être retenu de ce prêtre que l'exemple qu'il a donné d'une vie profondément intérieure. Si l'on a pu dire de lui qu'il fut un saint prêtre, un homme de Dieu, de foi profonde, c'est qu'il a toujours alimenté son âme aux sources les plus pures de la vie chrétienne. Déjà on a pu voir par des extraits de ses notes de guerre, ses lettres, sa vie édifiante comme vicaire, aumônier, recteur, qu'il ne chercha jamais autre chose que sa sanctification personnelle et celle des autres.

Lui-même se faisait une haute idée du sacerdoce. Dans un de ses sermons, à l'occasion d'« une première grand-messe », il a fait le portrait du prêtre tel qu'il le concevait : le prêtre doit détacher son cœur des choses de la terre, obéir à la volonté de Dieu manifestée par celle de ses supérieurs, et se donner à la prière. Il va sans dire que pour réaliser un pareil idéal, il faut pratiquer à chaque instant le renoncement. Dès le séminaire, il avait recherché une vie plus parfaite en entrant chez les Frères de Saint-Vincent-de-Paul. Il désirait se consacrer à Dieu dans la

vie religieuse, et si, par suite de circonstances qu'il n'avait pas prévues, il revint dans le clergé séculier, ce n'est pas, nous l'avons dit, par crainte des sacrifices qu'imposent les trois vœux de religion. A l'époque où il fut nommé aumônier des Filles de la Croix, il entra dans une association sacerdotale qui répondait à ses aspirations de vie religieuse : la Société des Prêtres du Cœur de Jésus.

Au lendemain de la guerre 14-18, la nécessité d'une extériorisation plus grande par le fait de la multiplicité des œuvres, le climat de matérialisme plus accentué qu'avant les hostilités, firent aux prêtres la nécessité d'être épaulés, de se soumettre à un contrôle de vie plus exigeant, de puiser des forces dans une forme de spiritualité qui répondait aux besoins de leur âme. Différents groupements s'offrirent et s'offrent encore aux jeunes prêtres qui sortent du séminaire comme à ceux qui sont déjà éprouvés par le ministère, recommandés par les papes et les évêques : Union apostolique, Prêtres adorateurs, Prêtres de Saint-François de Sales, Tiers-Ordres, Oblatures, Société du Cœur de Jésus. L'abbé Lec'hvien s'orienta vers cette dernière. Cette société, fondée pendant la Révolution par le Père de Clorivière, fut reprise ou par un ami de l'abbé Lec'hvien, M. Fontaine (1). En 1926, il fit

(1) « En 1900, l'abbé Daniel Fontaine, ancien Frère de Saint-Vincent-de-Paul, devenu curé à Paris, prit connaissance à Rome des idées du P. de Clorivière. Il voulut faire renaître la Société du Cœur de Jésus. Après bien des essais et efforts d'abord infructueux, il réussit à faire avec deux compagnons la première oblation au Cœur de Jésus à Montmartre, le 29 octobre 1918. L'abbé Fontaine mourut subitement en novembre 1920. La Société fut prise en main par Mgr de La Celle, évêque de Nancy. » (*Ami du Clergé*, n° 9, mars 1954.)

L'abbé Lec'hvien recevait souvent chez lui l'abbé Fontaine, frère de M. Daniel.

la retraite de trente jours exigée pour les aspirants, et à partir de cette date, on pourrait le suivre pas à pas dans la montée vers une vie plus parfaite. Ses carnets de retraites ne font guère que résumer les instructions et ne révèlent qu'indirectement sa vie intérieure ; mais le souci qu'il prenait de les noter fidèlement montre assez qu'il y trouvait une source enrichissante pour sa vie spirituelle. Il est certain que, avec la grâce de Dieu, cette recherche de perfection plus grande s'est fait sentir d'une manière pratique dans tout le cours de sa vie sacerdotale.

On l'a vu à Tréguier, l'abbé Lec'hvien faisait l'édification des religieuses par la régularité et l'austérité de sa vie. Dans les paroisses où il a exercé le ministère, on admirait ce prêtre fervent, arrivé chaque matin de très bonne heure à l'église, en adoration devant le Saint-Sacrement au moins une heure avant sa messe, quelle que soit la saison, manifestant une foi profonde dans l'exercice de ses fonctions sacerdotales, à l'autel, dans l'administration des sacrements, auprès des malades, cherchant toujours à édifier tant par ses exemples que par ses paroles. Il vivait en présence de Dieu. Dans ses visites, il s'arrangeait toujours pour orienter à un moment ou à l'autre la conversation vers Dieu pour élever les âmes. Une telle façon d'agir n'est pas une question de tempérament et ne peut s'expliquer que par la recherche constante de l'union à Dieu.

Le 29 janvier 1915, il écrivait sur son carnet de guerre : « Bon saint François, donnez-moi un peu de votre douceur qui vous caractérisait et qui faisait aimer la religion. J'en ai bien besoin dans ce milieu où tant de choses m'énervent, où je vois que le bon Dieu est si mal servi. » Voilà ce qui a constitué tout le drame de sa vie. L'abbé Lec'hvien avait de la peine à imaginer qu'on pût rester indifférent devant la Vérité chrétienne qui pour lui était fulgurante ; de là ses souffrances et la nécessité d'être patient

à l'égard non seulement des adversaires déclarés de l'Eglise, mais aussi de ceux qui vivent sans souci des valeurs spirituelles. Qu'il se soit exercé à la patience, le fait est indéniable et pourrait être illustré par l'anecdote suivante. Un jour, dans une paroisse où il exerça le ministère, une femme mal équilibrée vint s'allonger, on ne sait pour quelle raison, devant la porte de son confessionnal et l'empêcha de sortir. L'abbé Lec'hvien voulut éviter tout esclandre dans l'église et resta patiemment enfermé dans le confessionnal jusqu'à l'arrivée du sacristain. Il dut prendre sur lui pour ne pas sortir l'importune. Le fait en lui-même, pris isolément, n'a sans doute rien de remarquable, mais c'est l'indice de l'effort que faisait l'abbé Lec'hvien pour pratiquer cette vertu de patience qui lui coûtait.

Exigeant pour lui, l'abbé Lec'hvien ne l'était pas moins pour ceux qui se plaçaient sous sa direction ou sur lesquels il avait une autorité plus immédiate.

Il était heureux de trouver çà et là des âmes avides de perfection et s'employait le mieux qu'il pouvait à les faire monter dans les voies spirituelles : « Quoique sans goût et sans ferveur, priez quand même. Jésus prie avec vous. Il vous fera sentir sa présence pour vous encourager. Tout ce que vous faites, faites-le pour plaire à Dieu, par amour de Lui. Invoquez l'Esprit-Saint, l'Esprit d'Amour et de Vérité. Il est votre guide, votre inspirateur, votre consolation aussi. Il ne vous quitte pas (1). »

« Portez votre ferveur surtout à pratiquer la patience, la bonté, la bonne humeur. Pour cela, il vous faudra pas mal d'humilité. Appliquez-vous à cela avec l'aide de Dieu. Aussi appliquez-vous à méditer les hymnes et prières liturgiques que l'Eglise, notre

(1) Lettre sans date.

Mère, nous recommande en ce saint temps. Vous sentirez que cela vous fera beaucoup de bien (1). »

Il pouvait exiger des autres ce qu'il pratiquait lui-même.

« Par son maintien, écrit une de ses dirigées qui devint religieuse, sa démarche, son regard, il me prêchait la modestie.

« Sa vie était une mort continuelle à la nature, aussi demandait-il pour moi une piété solide comme la sienne.

« Le devoir était pour lui l'expression de la volonté de Dieu, et son accomplissement était le chemin de la sainteté ; avec sa ténacité bretonne, il m'engageait à marcher dans cette voie. »

Il ne discutait jamais un ordre ou une directive venant de l'autorité, et il gémissait du manque d'esprit de soumission chez les générations qui montaient. On se souvient encore dans une paroisse de l'instruction sévère qu'il fit aux parents qui abandonnaient leur autorité, qui manquaient d'énergie à l'égard de leurs enfants. Sur le principe de l'obéissance, il ne transigeait pas. Lorsque fut fondé le petit séminaire de Quintin, on faisait des réserves sur l'opportunité de ce nouvel établissement. Malgré ces critiques, l'abbé Lec'hvien y fit envoyer deux de ses neveux qui se destinaient au sacerdoce. Puisque l'évêque désirait cette fondation pour la préparation des clercs, il n'y avait pas à discuter.

Par esprit de mortification, il ne se plaignait jamais de ce qu'on lui présentait à table. Mais pour les autres, il était d'une grande délicatesse. Il pratiquait avec joie l'hospitalité bretonne qui fait le charme des presbytères de chez nous et des réunions sacerdotales. « Ti an Aotrou Person a zo digor d'an holl barrouzianiz, met ar gloareged a zo eno er ger. Divezatoc'h c'houi a rayo ar

(1) Lettre, Carême 1944.

memes tra, evit ar re yaouank a vo 'n kichen evel bugale an Iliz (1). »

A table, on pouvait le taquiner : il acceptait facilement la plaisanterie, mais il ne supportait pas qu'on manquât à la charité à l'égard du prochain.

Il éprouvait ses élèves ou les séminaristes en vacances, un peu à la manière d'un maître des novices. Certains, pas tous, l'ont trouvé sévère sur le moment. Quand la volonté inflexible de l'abbé Lec'hvien s'imposait, il y avait une réaction au moins intérieure ; mais le recul du temps a fait apprécier autrement cette sévérité et les intéressés reconnaissent maintenant qu'au fond il avait raison, qu'il n'agissait qu'en vue de leur bien et de leur formation spirituelle. On n'a pas oublié son intransigeance, lorsqu'il exigeait l'accomplissement des exercices de piété. Quand il était aumônier à Tréguier, il avait pris chez lui deux de ses élèves. Chaque soir, après le dîner, il fallait faire la lecture spirituelle. Cela n'enthousiasmait guère les deux petits hôtes. Ils demandèrent un jour à la personne qui tenait le ménage d'intercéder auprès de M. l'Aumônier pour relâcher la rigueur du règlement. Peine perdue ! M. l'Aumônier restait inflexible. Une autre fois, au cours des grandes vacances, où les soirées sont longues, ils avaient reçu l'autorisation de sortir après le dîner faire un petit tour en ville, mais ils devaient rentrer à une heure fixée. Un soir, ils s'attardèrent, et quand ils arrivèrent à la porte de l'aumônerie, celle-ci était fermée. Qui faisait un nez long ? Qui riait derrière la porte ? Ce n'est pas difficile à deviner. Tout s'arrangea, bien sûr, mais avec un petit sermon bien senti sur l'obéissance et le respect dû au règlement.

Le but poursuivi par l'abbé Lec'hvien était de former le carac-

(1) 6 meurzh 1942 : « La maison de M. le Recteur est ouverte à tous les paroissiens. Les jeunes clercs y sont chez eux. Plus tard vous ferez la même chose pour les jeunes gens que vous regarderez comme les enfants de l'Eglise. »



Cliché L. Bailly, St-Brieuc

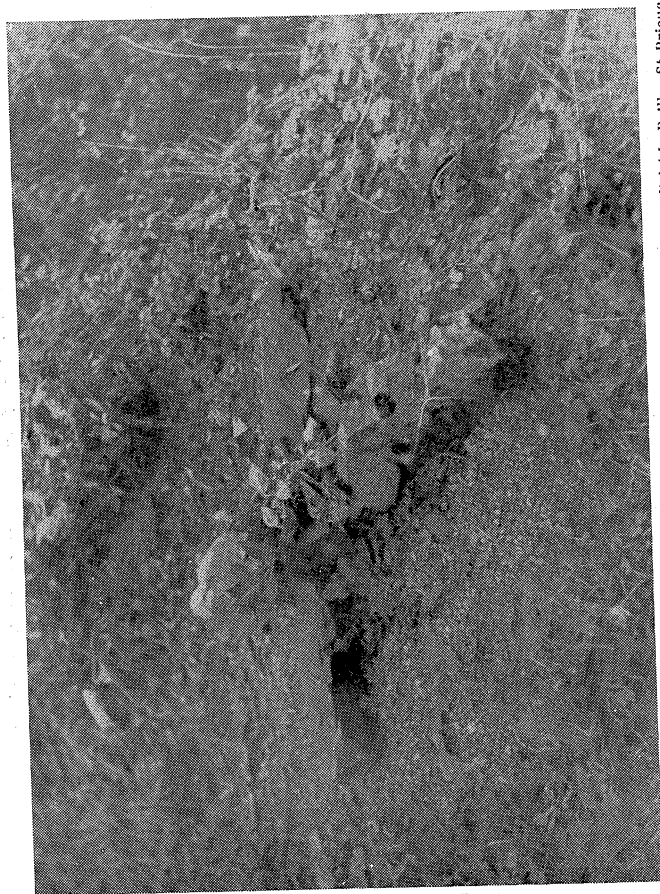
Entrée du chemin
La marque sur la photo indique l'emplacement de la croix
A gauche, route d'Yvias à Quemper-Guézennec

tère, de faire prendre à ses élèves de bonnes habitudes, car lui-même était pénétré de l'importance des exercices de piété dans la vie des prêtres et des futurs prêtres. Il se sentait responsable de ces jeunes gens pendant les vacances. Eux-mêmes savaient bien que sous l'écorce un peu rude, il y avait beaucoup de bonté, et si parfois il se trompait dans son jugement à l'égard des uns ou des autres, il savait reconnaître son erreur. Il avait fait un jour des reproches immérités à l'un de ses élèves. Ce dernier, dans une lettre respectueuse, défendit sa cause : « Ta réponse, lui écrivit l'abbé Lec'hvien, m'a donné pleine satisfaction », et il n'en fut plus question.

Quand on considère la droiture de l'abbé Lec'hvien en toutes circonstances, les quelques ombres que nous avons signalées çà et là ne font que mettre en valeur cette vie sacerdotale exemplaire.

A la dernière page de son dernier carnet de retraites, on lit cette phrase : « *Eur wirionez intentet mat a zo awalc'h evit ober eur sent.* Une vérité bien comprise suffit pour faire un saint. »

Cette vérité, il l'a trouvée dans l'Evangile, elle semble bien résumer toute sa vie : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa Justice. » (Luc, XII, 31.)



Cliché L. Bailly, St-Brieuc

La croix indique l'emplacement où l'abbé Lec'hvien a été achevé

VIII

LE DÉFENSEUR
DE LA LANGUE BRETONNE

AVANT d'arriver à la fin tragique de l'abbé Lec'hvien, il est nécessaire de parler de son action bretonne, puisque, « officiellement », c'est pour cela qu'il a été tué. A-t-il pris position dans ce qu'on appelle le « Mouvement breton » ? Tout d'abord, il faut bien reconnaître qu'ce terme renferme beaucoup de choses. Dans ce mouvement, certains ne voient que le côté politique ; d'autres, l'aspect culturel, ou les deux à la fois. Sur le plan politique, il a été pris différentes positions, depuis le séparatisme intégral jusqu'au simple régionalisme ; sur le plan culturel, beaucoup ne cherchent que le maintien de la langue bretonne, des coutumes et des traditions bretonnes, tandis que d'autres vont plus loin et envisagent une formation intellectuelle en opposition radicale avec celle de l'enseignement public.

Disons tout d'abord que l'abbé Lec'hvien n'a jamais pris de position politique ; il était prêtre avant tout et ne s'est jamais laissé entraîner vers un parti quelconque. Il a pu avoir des sym-

pathies personnelles pour telle ou telle formule, mais ni dans ses écrits, ni du haut de la chaire, ni dans ses conversations avec les paroissiens, on n'a jamais pu surprendre à quelle tendance il se rattachait, pas plus d'ailleurs que sur la question des partis politiques français. Il n'a jamais combattu en eux que ce que l'Eglise réprouve. On ne peut reprocher à un prêtre d'avoir une opinion personnelle sur une question politique, pourvu qu'elle ne soit pas contraire à la morale chrétienne. On lui demande seulement, en vue du bien commun, et pour ne pas compromettre l'Eglise qu'il représente, de ne pas la manifester. L'abbé Lec'hvien s'est toujours maintenu dans une stricte réserve, et c'est peut-être pour cela qu'on l'a tué. Toutefois, s'il avait pris position ouvertement sur quelques aspects du Mouvement breton, pourrait-on le lui reprocher ? Depuis 1944 des paroles émanant de la plus haute autorité morale dans le monde sont venues renforcer ceux qui cherchent une meilleure solution pour le problème breton : « L'intérêt de Pie XII s'étendait aux domaines les plus variés... Et nous, Bretons, nous avons à cueillir les conseils les plus judicieux pour sauvegarder les valeurs qui font la Bretagne.

« L'Eglise ne peut penser ni ne pense à attaquer ou à mésestimer les caractéristiques particulières que chaque peuple, avec une piété jalouse et une compréhensible fierté, conserve et considère comme un précieux patrimoine. Toutes les sollicitudes, dirigées vers un développement sage et ordonné des forces et tendances particulières qui ont leur racine dans les fibres les plus profondes de chaque rameau ethnique, l'Eglise les salue avec joie et les accompagne de ses vœux maternels... Dans le champ d'une nouvelle organisation fondée sur les principes moraux, il n'y a pas place pour l'oppression ouverte ou dissimulée des particularités culturelles et linguistiques des minorités nationales... La longue expérience de l'Eglise l'oblige à conclure que la stabilité du territoire et l'attachement aux traditions ancestrales, indispensables à

la saine intégrité de l'homme, sont aussi des éléments fondamentaux pour la communauté humaine (1). »

Ou encore : « La voix des autonomies locales, leurs aspirations et leurs préoccupations, constituent un élément à la fois stimulant et pondérateur dans l'élaboration de l'unité fédérale européenne qui se recherche (2)... »

En tout cas, l'abbé Lec'hvien n'a fait que suivre les instructions données par les évêques bretons au sujet du maintien de la langue bretonne. Dans son sermon à l'occasion de la première grand-messe de ses élèves à Plouézec on note :

« Eur vouez c'hoaz a glevan o komz ouzoc'h, beleien yaouank eur vouez a-us d'ar Vreiz a-bez, eur vouez a sav eus kalon holl eskibien Breiz, hag ar vouez a lavar d'eoc'h, evel eur bedenn, pe gentoc'h evel eur gourc'hemenn : Daou denzor hon eus lakaet d'eoc'h etre ho touarn, ar Feiz hag ar Brezoneg. O daou, hor Brezoneg ha Feiz a dle bale, 'vel breur ha c'hoar, dorn ouz dorn, en hon Bro. O mirout n'eo ket awalc'h ; ret ober d'e kreski (3). »

Que l'abbé Lec'hvien ait fait du prosélytisme en faveur de la langue bretonne, le fait est indéniable. N'était-il pas le frère du Tremener, pour lequel il avait une grande admiration ? Il écrivit dans *Arvorig*, puis plus tard dans *Breiz*, une série d'articles à

(1) **Douar-Breiz** (Terre Bretonne), n° 249, 18 octobre 1958. Ces lignes furent publiées auparavant dans un numéro de **la Croix de Paris**, août 1953. Voir également la revue **Bleuñ-Brug**, 1953.

(2) **Documentation catholique**, 3 décembre 1958, allocution aux membres du XII^e Congrès des Villes et des Pouvoirs locaux.

(3) J'entends encore une autre voix qui vous parle, jeunes prêtres, une voix qui passe au-dessus de la Bretagne tout entière, une voix qui s'élève du cœur de tous les évêques de Bretagne, une voix qui vous dit une prière ou plutôt comme un ordre : « Deux trésors ont été mis entre vos mains : la foi et la langue bretonne. Les deux, la foi et la langue bretonne, doivent aller de l'avant comme frère et sœur, la main dans la main dans notre pays. Ce n'est pas assez de les maintenir, il faut les faire grandir. » (Sermon du 3 avril 1932 à Plouézec.)

la mémoire de son frère, signés « Eur Mignon ». Pendant la guerre 14-18, il s'était aperçu, au contact des différents dialectes, que sa connaissance de la langue bretonne était assez imparfaite. Il fit venir en novembre 1915 la grammaire bretonne de F. Vallée, et dans ses moments libres il se mit à l'étude rationnelle de sa langue maternelle. « Vraiment, disait-il, quand on étudie la langue bretonne, on ne s'étonne pas que les lettrés de talent s'en occupent avec tant d'ardeur et tant de plaisir. » Tout en gardant la forme dialectale du Trégor-Goélo, il adopta les directives de l'Académie bretonne concernant le K.L.T. (Cornouaille, Léon Trégor.)

Au cours de son ministère, même à Tréguier, il se montra un zélé défenseur du catéchisme en breton, et cela lui fut parfois reproché.

« Son engouement pour la langue celtique étonnait parfois maîtres et parents d'élèves. Faisant le catéchisme au pensionnat, il exigeait même que toutes les élèves, anciennes et nouvelles venues, apprennent le catéchisme en breton, ce qui était un peu exagéré (1). » Ses confrères lui disaient parfois en riant : « Tu veux leur enfoncer le breton à coups de penn-baz ! » Mais il continuait sans tenir compte des critiques, se retranchant derrière le règlement diocésain. Il était persuadé que la disparition du catéchisme en breton entraînerait fatalement la disparition de la langue bretonne dans les campagnes, puisque, à cette époque, il n'était pas question qu'elle puisse être enseignée dans les écoles. Un sous-préfet de Quimper n'a-t-il pas écrit : « Du jour où le catéchisme sera français, le vieux celtique aura disparu (2). »

Mais il voulait le maintien du catéchisme pour une raison plus haute et au fond sacerdotale. Dans les pays bretonnants, jusqu'à ces dernières années, ne peut-on pas dire que, dans une certaine mesure, la langue bretonne a été le véhicule de la foi ; les prédi-

(1) Lettre du 1^{er} octobre 1958.

(2) **Breiz** n° 20, septembre-octobre 1958.

cations à l'église étaient faites en breton. Des prédications en français seraient passées par-dessus la tête des gens, et même maintenant encore, des prêtres bretonnants regrettent la disparition progressive de la langue qui oblige à parler en français, car l'enseignement des vérités religieuses se faisait d'une manière beaucoup plus concrète et beaucoup plus adaptée à la mentalité rurale. A la maison, on récitait la prière en breton, on lisait chaque soir en famille la *Vie des Saints* en breton, et cette lecture était faite le plus souvent par l'enfant qui suivait le catéchisme. Garder le catéchisme en breton, c'était relier le présent au passé, maintenir le contact entre les générations nouvelles et les précédentes. C'était la mère de famille qui, le plus souvent, tout en travaillant à la maison, faisait apprendre le mot à mot qu'elle-même avait appris et qu'elle savait encore par cœur. Du jour où le catéchisme français a été introduit, il y a eu rupture entre les générations, la mère s'est très souvent désintéressée de faire apprendre le nouveau mot à mot, se disant : « Mes enfants savent mieux le français que moi » ; il y a eu rupture également dans la vie familiale : plus de prière en famille, plus de lecture de la *Vie des Saints*, on ne parlait plus la même langue. Conséquence grave, que le pape Pie XII a signalée dans le même message dont il a été question plus haut : « Il ne faut pas perdre de vue que dans les pays chrétiens ou qui le furent jadis, la foi religieuse et la vie populaire formaient une unité comparable à l'unité de l'âme et du corps. » La langue n'est-elle pas la manifestation la plus authentique de ce que le Pape appelle la « vie populaire » ?

Actuellement ces raisonnements n'ont peut-être plus beaucoup de valeur aux yeux d'un grand nombre, on peut le regretter ; mais ils en avaient encore au moment où l'abbé Lec'hvien exerçait le ministère sacerdotal.

Devenu vicaire à Plouézec, l'abbé Lec'hvien reprit contact avec le pays, perfectionna ses connaissances de la langue bretonne et adhéra au Bleuñ-Brug. Il prépara des enfants pour les concours que cette association faisait chaque année et ceux-ci obtinrent des

prix dont ils étaient très fiers. A Plouézec, il fit jouer des pièces bretonnes. Les moyens du bord étaient assez primitifs, le local insuffisant. Pour l'agrandir, on tendait une bâche à l'extérieur. Malheureusement, un jour, la pluie tomba à verse. Le poids de l'eau accumulée sur la tente menaçait les assistants. Ce ne fut pas une petite affaire, paraît-il, que de soulever cette masse d'eau qui allait crever la toile et de la faire s'écouler hors du terrain réservé aux spectateurs. Quelques assistants cependant ne furent pas totalement épargnés : « Gliz a ra », dit une bonne femme... Ce fut plus que de la rosée, ... une bonne douche, je ne dis pas !

L'abbé Lec'hvien se lia d'amitié avec l'abbé Perrot (1), fondateur du Bleuñ-Brug, et surtout il resserra ceux qui l'unissaient depuis longtemps avec Yves Le Moal (Dir-na-Dor), qui avait publié les œuvres du Tremener en 1900. Yves Le Moal fut président du Bleuñ-Brug de 1923 à 1927. Quand il eut abandonné la présidence de cette association, il fonda le journal *Breiz* qu'il dirigea jusqu'à la guerre 39. *Breiz* mena le bon combat pour l'Action catholique et bretonne dans tout le Trégor. Ce journal était très goûté du clergé et de la population rurale. Mgr Serrand avait la plus grande estime pour M. Le Moal qu'il considérait comme un chrétien d'une grande valeur intellectuelle et morale.

La diffusion de *Breiz* dans les paroisses bretonnantes fut un des buts d'apostolat de l'abbé Lec'hvien. On trouve encore dans ses notes les noms des abonnés à *Breiz*, tant à Tréglamus qu'à Quemper Gézenec. Il y a écrit de nombreux articles. Dans les années 1928-1929, on a pu en relever une trentaine. Il écrivait surtout pour les jeunes, en particulier au moment où il s'occupait des retraites à Tréguier.

Dans les mêmes années, l'abbé Lec'hvien publia le récit de l'évasion de l'un de ses frères : *War hent ar Ger*, avec illustrations

(1) Un seul texte de ces relations resté est celui-ci : « Dalc'hit mat atao !.. Bennoz Doue d'eoc'h. Kenavo ! ar plijadur d'ho kwelout. »

de Jos Gwennic (1). A cette occasion, la *Croix des Côtes-du-Nord* publia l'article suivant : *le Breton veut vivre*, écrit ou au moins inspiré par l'abbé Lec'hvien :

« L'une des difficultés que rencontre le journal breton *Breiz* est cette objectoin : « Je ne sais pas lire le breton. » Objection pitoyable ! Le breton se lit très facilement, puisqu'il s'écrit comme il se prononce. Question d'habitude. Quelques minutes de lecture quotidienne dans *War hent ar Ger* suffiraient à la donner au bout d'un mois. »

Dans un but de formation liturgique, l'abbé Lec'hvien publia un certain nombre d'offices liturgiques nouveaux : offices du Christ-Roi, du Sacré-Cœur, de saint Yves, le chemin de Croix. Ces publications faites en breton obtinrent un certain succès, et bien de ses confrères l'aiderent dans la diffusion de ces opuscules. On loue la valeur de ces traductions.

Ajoutons encore qu'il composa un cantique en l'honneur de la Sainte Vierge : *Itron Varia an Arvor* (1933). Il traduisit une prière pour les Missions, en breton, fit éditer une image de saint Yves, corrigea l'orthographe du cantique traditionnel en l'honneur de ce saint. Il fut membre du Comité des Editions d'Arvor et entra pleinement dans le mouvement linguistique de Gwalarn pour arriver à l'unification orthographique de la langue. Naturellement, il aurait voulu que la langue bretonne fût enseignée dans toutes les écoles libres. Nous avons trouvé dans ses notes une causerie qu'il dut faire entre 1937 et 1940 sur ce sujet.

Au début de cette causerie, il rappelle les défenses portées par le ministre de Monzie contre le breton en 1925 : « Pour l'unité linguistique de la France, il faut que la langue bretonne dispa-

(1) Prêtre, professeur à l'école des Cordeliers, à Dinan.

raisse. » « Henvel oa e gomzou ouz ar re ar jakobined (1) : « Citoyens, qu'une sainte émulation vous anime pour bannir de » toutes les contrées de France ce jargon qui est encore un des » lambeaux de la féodalité et un des monuments de l'esclavage. » (*La Convention au peuple français*, an II.)

Par contre, voici les déclarations des évêques de Bretagne sur le même sujet : « Holl eskibien, holl a-unan a lavar evel Aotrou Trehieu : Bugale deskit brezoneg, deskit hen en ho ti, gant to tad hag ho mamm. N'hen dilezit er skol. Ma deskit hen skriva, c'houi a rento d'hor yez karet enn enor dleet mar d'ezi (2). »

« La langue bretonne, dit Mgr Duparc, devrait pouvoir entrer tête haute dans tous les établissements scolaires. »

« Nous décidons d'instituer et de rendre obligatoire l'enseignement du breton dans les écoles primaires libres et dans les établissements secondaires de l'archidiaconé de Tréguier. Au cours de la visite canonique des paroisses, nous ferons contrôler de quelle manière la présente ordonnance aura été exécutée *eme an Aotrou Serrand*. » (14 mezeven 1936.)

Mais il y a du chemin à parcourir entre une ordonnance et une application :

« Setu dost da 3 bloaz m'int bet embannet... Ni a garfe klevout Mistri ha bugale holl skoliou o laret : « Ya, ni a zesk lenn ha » skriva ar brezoneg er skol. »

« Aon am eus avat ne vefe re nebeut o c'hallout rei d'imp eur respont. An Ao. Chaloni Allo, enseller ar skoliou kristen a skrive (3) :

(1) Ces paroles ressemblent à celles des Jacobins.

(2) Tous les évêques disent comme Mgr Tréhieu : « Enfants, apprenez le breton, apprenez-le à la maison avec votre père et avec votre mère. Ne le délaissez pas à l'école. Si vous apprenez à l'écrire, vous rendrez à notre langue bien-aimée l'honneur qui lui est dû. »

(3) « Voici trois ans que cette ordonnance a été publiée. Nous aimerions entendre les maîtres et les élèves de toutes les écoles dire : « Nous apprenons à lire et à écrire le breton. » J'ai bien peur que la plupart ne pourraient donner une réponse sur ce point. M. le chanoine Allo, inspecteur des écoles, écrivait : ... »

« Les Frères et les Sœurs de la partie celtique du diocèse de Saint-Brieuc pourront envoyer leurs élèves, le jour même de l'examen du diplôme d'enseignement primaire chrétien, devant le jury de chaque doyenné pour y subir une épreuve orale et une épreuve écrite sur la langue bretonne... »

« Anat eo ez eus labouret er vro-man a-raok d'imp evit « ar brezoneg er skol ». Perak 'ta, goudé 40 vloa, eman c'hoaz al labour d'ober hag e rankomp 'n eur voda hirie evit studia an doare da 'n em gemer evit lakaat ar « Brezoneg er skol »?... »

« An dud a dremen, an eil warlec'h egile, ha labour eun den gredus awechou ne bad ket hirroc'h evit an. Labour eur vreuriezh, eur strollad tud a c'hall padout keit ha ma chomo ar Vreuriezh 'n e sav. Ra vo savet eta breuriezh ar « Stourmerien » a labouro diflac'h evit-se dindan lagad ar Mestr, an Aotrou Eskob ha gant e aotre leun (1). »

Suit ce qu'il envisageait pour que les ordonnances épiscopales ne restent pas lettre morte.

L'abbé Lec'hvien n'était pas un maître écrivain en langue bretonne, il n'avait pas cette ambition, mais il écrivait dans un bon breton populaire et simple, et quand il employait un mot un peu savant dans son bulletin paroissial ou un mot peu connu dans le dialecte du Trégor, il avait soin d'en donner la traduction,

(1) Il faut reconnaître qu'on a travaillé pour le breton à l'école avant nous. Il y a quarante ans, voici les consignes qui furent données aux écoles par le chanoine Allo, inspecteur des écoles chrétiennes :

« Il est évident qu'on a travaillé dans ce pays-ci pour le breton à l'école. Pourquoi, après quarante ans, y a-t-il encore du travail à faire et devons-nous nous réunir aujourd'hui afin d'étudier la façon de s'y prendre pour que le breton soit enseigné dans les écoles ? »

« Les gens passent les uns après les autres et le travail d'un homme zélé ne dure parfois pas plus longtemps que lui. Le travail d'une association, d'un groupe de personnes peut durer tant que dure l'association. Qu'on forme donc une association dont les membres lutteront sans répit dans ce but, sous le contrôle de Mgr l'Evêque et avec son autorisation. »

car il écrivait ou prêchait pour le peuple, ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs de soutenir les initiatives de ceux qui travaillaient à l'épuration de la langue ou à son enrichissement.

Tout ce qui exaltait le passé de la Bretagne (1), ses gloires d'antan (2), ses personnages illustres, tout ce qui regardait l'avenir de la Bretagne et de la langue, lui était cher. Il encourageait les jeunes à l'étude du breton : « Je te félicite d'avoir concouru au *Kenstrivadeg an taolennou* et de la palme que tu as obtenue. Notre langue mérite bien quelques heures d'étude, au moins au même titre que les langues anciennes dont l'étude est imposée par les programmes. En te félicitant du travail déjà fourni en ce sens, je t'invite à continuer, pourvu que cette étude ne nuise pas au reste (3). » Et une autre fois : « Dlac'h mat d'ar Brezoneg ha d'al levriou ha skridou brezonek. Gonid tachenn e vanke ha gonid studierien evel d'out a stourme pa vo ar c'houlz evit ar yez vroadel. Ne selles ket re ouz ar dispign evit em stumma barrekoc'h. Krenna war dispign all e c'hallez ; pa ne vutunez ket, gwerz ar butun a c'hall mont aze (4). »

Son influence ne fut pas sans résultats sur les jeunes, et le ou les correspondants sont actuellement parmi les meilleurs artisans non seulement de la défense de la langue bretonne, mais de son rayonnement.

Malgré les apparences, l'abbé Lec'hvien était résolument tourné

(1) Il donna une offrande généreuse pour le monument de Jean V dans la cathédrale de Tréguier.

(2) Il était fidèle aux réunions du Bleuñ-Brug. Il présenta un groupe « Ololé » d'enfants costumés de Quemper-Guézennec aux fêtes de Tréguier, en 1942.

(3) Lettre du 6 mai 1940.

(4) « Tiens bien au breton, aux livres et aux écrits en breton. Cela manquait de gagner du terrain et des étudiants qui lutteront lorsque viendra l'heure de la langue nationale. Ne regarde pas à la dépense pour t'instruire toujours davantage. Retranche sur les autres dépenses autant que tu le peux. Puisque tu ne fumes pas, mets de côté cet argent pour te permettre de dépenser pour la langue bretonne l'argent que tu auras économisé. »

vers l'avenir. On l'a vu en ce qui concerne mouvement liturgique, l'Action catholique. Il eût voulu sur un autre plan travailler à empêcher la désertion des campagnes, car il craignait non seulement pour la foi du paysan breton transplanté dans l'indifférence des grandes villes, mais aussi pour la langue bretonne.

Il eût voulu retenir les jeunes dans leur milieu providentiel, et c'est pourquoi il encourageait tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, désiraient créer une meilleure organisation de la Bretagne sur le plan économique et social. Travail inutile, diront les uns ; on ne peut endiguer le courant qui dépeuple les campagnes ; on ne peut lutter contre la presse, la radio, le cinéma ; les vieilles langues sont condamnées à disparaître, parce qu'elles ne sont d'aucune utilité sociale et économique. Vues d'avenir, diront les autres ; déjà se manifestent les signes avant-coureurs d'une décentralisation culturelle, politique, économique et sociale. Dans ce cas l'abbé Lec'hvien aura été un précurseur dans un cercle assez étroit sans doute, mais les idées ont besoin d'humbles apôtres pour pénétrer la masse.

Quand l'abbé Lec'hvien fut nommé recteur de Trégilamus, Yves Le Moal composa cette délicate poésie en souvenir du Tremener, pour souligner que le barde revivait en son jeune frère :

Ar barz kousket ar run
Za bet dihunet kreiz e hun
En harz ar groaz, kreiz ar vered
An Tremener 'zo dihunet.

Dihunet eo bet o tridal
Gant moueziou pell e brall
Vel en deiz « sonas » us d'e ve
Kleier eun oferenn neve.

Gouelan feal, mignon ar Barz
Digor da ziouaskel ha skarz
Gwel petra neve en Argoad
Ha davedon dizro timad.

War e ziouskel 'n eun töl herr
Savet ar gouelan lein ar ér
Mor ha douar, e wel Goelo
Gant e dier hag e dourio.

Uheloc'h c'hoaz en oablou glas
Wel Landreger gant he zour bras ;
Met n'eo ket eno, 'vel gwechall
Hen galy mouez ar c'hleier e brall.

Uheloch choaz hag uheloc'h
E lagad lemm a bar pelloc'h
Kant ha Kant tour, dindan e sell
Etre pevar c'horn Breiz-Izel.

Du-hont, 'n harz eur mene uhel
Dreist da Wengamp eun tenn-askel,
Eun tour, 'tousez ar re all a splann
E gleier sederoc'h a gan.

— Deomp di ! eme el lapous gwen
Kerkent e tec'h evel eun den,
Neun töl-nij, 'man 'n bourk Treglanvis
Us d'ar presbitor, d'an Iliz.

— Ken prim distro o lapous mat,
Petra deus gwelet da lagad
Du-hont, e bro ar c'hoadeier ?
Lavar breman d'an Tremener.

— Gwelet am eus bugaligo
Drant o mouez ha sklér o sello
O kana brao, e brezoneg
Digemer mat d'ho preur beleg.

Gwelet am eus tud bodet stank
Niver a dud, koz ha yaouank
Hag holl e stouent en enor
D'ho preur hanvet d'ê da bastor.

Gwelet am eus barzed a Vreiz,
Int en e dro, hag 'n o c'hreiz
Hag e trid dindan e vantel
Kalon eur Barz a Vreiz-Izel.

Ar c'helou laouen pa glevas
An Tremener a respontas :
— « Beo on bepred, daoust on maro...
Meulet Doue ! Bevet ar Vro ! »

Dir-na-Dor, 1932 (1).

(1) « Le barde endormi au sommet de la colline s'est réveillé de son sommeil. Sous la croix, au milieu du cimetière, le barde Tremener s'est réveillé.

« Il a été réveillé, la voix des cloches mises en branle dans le lointain l'a fait tressaillir, lorsque la nouvelle d'une messe fut apportée au-dessus de sa tombe.

« Goéland fidèle, ami du barde, ouvre tes ailes et file ; vois ce qui se passe dans l'Argoad, et reviens vers moi, bien vite.

« Sur ses ailes, d'un élan rapide, le Goéland s'éleva dans les airs ; il vit la terre du Goëlo et la mer qui le borde, avec ses maisons et ses tours.

« Parvenu plus encore dans le ciel bleu, il distingua Tréguier et sa tour élevée. Mais ce n'était plus comme autrefois, quand l'appelait la voix des cloches.

« Plus haut encore, toujours plus haut. Sa vue perçante se porte dans le lointain. Cent et cent tours apparaissent entre les quatre coins de Breiz-Izel.

« Là-bas, aux premières avancées de la haute montagne, au-dessus de Guingamp, le voilà arrivé en un coup d'ailes. Une tour resplendit au milieu des autres. Ses cloches chantent plus gaiement.

« Allons ! dit l'oiseau blanc. Aussitôt il part comme un trait. D'un coup d'ailes, le voilà dans le bourg de Tréglamus, au-dessus du presbytère et de l'église.

« Reviens aussitôt, bel oiseau ! u'est-ce que tes yeux ont aperçu là-bas, au pays des bois ? Dis-le maintenant au Tremener.

« J'ai vu des petits enfants aux voix pures et aux regards clairs, chanter si bien en breton la bienvenue à votre frère l'abbé.

« J'ai vu une foule de gens. Jeunes et vieux s'inclinaient sous la bénédiction de votre frère qui est devenu leur pasteur.

« J'ai vu les Bardes de Bretagne. Tous rassemblés l'entouraient et chantaient sans arrêt nos belles mélodies en son honneur. J'ai vu beaucoup de prêtres, même un chanoine sous le manteau duquel tressaille le cœur d'un barde de Breiz-Izel.

« Lorsque le Tremener entendit la voix du messager, il tressaillit de bonheur et cria : « Je suis toujours vivant quoique dans la tombe. Dieu soit loué ! Vive la Patrie ! »

IX

LE MEURTRE

(Nuit du Jeudi 10 Août au Vendredi 11 Août)



DEPUIS longtemps, l'abbé Lec'hvien se sentait menacé. Cependant, il ne pouvait pas croire que la méchanceté et l'imbécillité des hommes (les deux à la fois) pourraient aller si loin. Il avait eu quelques ennuis dans son ministère à Quemper-Guézennec, les mêmes que tous les prêtres connaissent quand ils ont passé un certain nombre d'années dans une paroisse. Il avait été obligé de se défendre contre des accusations portées contre lui à l'évêché. Là encore, la défense avait été facile : il ne faisait que respecter les statuts diocésains. Mais des incidents de ce genre étaient montés en épingle. Il savait qu'on interprétait mal ses paroles. On lui reprochait ses idées bretonnes en général, mais si ses ennemis avaient été obligés de les préciser, ils auraient été bien embarrassés. Elles n'avaient rien de subversif, nous l'avons vu ; seulement quiconque à cette époque défendait la langue bretonne était un « Breiz Atao ». Et quand on avait dit cela, la cause était jugée. Ses lettres étaient contrôlées, ainsi que celles qui lui étaient envoyées. Il en reçut une de Lannion avec deux mois de retard.

Une autre, expédiée par lui au mois de juin 1940, n'arriva à destination qu'au mois de septembre.

L'assassinat de l'abbé Perrot, le 12 décembre 1943, l'avait vivement impressionné. L'attentat manqué contre Auguste Boscher, le barde Ar Yeodet, quelques jours après, le 20 du même mois, n'avait rien de rassurant. Auguste Boscher avait été un pionnier de l'Action catholique bretonne dans le diocèse et bien des fois avait rompu des lances avec Breiz Atao, dans le journal d'Yves Le Moal. Ses ennemis finirent par l'abattre le 20 avril 1944, et son frère Emile une semaine après.

L'abbé Lec'hvien était allé voir sa famille à Ploubazlanec, le 2 janvier 1944. Il revit Kermestr pour la dernière fois de sa vie. Le soir, il parla de la mort de l'abbé Perrot et lut ensuite quelques pages d'une lettre d'Auguste Boscher. « En ces jours troublés, ajouta l'abbé Lec'hvien, on tire sur un homme comme sur un lapin. » De pareils procédés n'étaient pas pour donner confiance aux honnêtes gens, d'autant plus que l'impunité était de règle.

Après le débarquement des Alliés, à Quemper-Guézennec, comme dans beaucoup d'endroits, on vivait dans la crainte des Allemands et des terroristes. Des jeunes gens quittaient leurs fermes pour entrer dans le maquis. Le 17 juillet, sept d'entre eux étaient tombés dans un piège tendu par les Allemands et avaient été tués. L'abbé Lec'hvien savait qu'à côté de vrais résistants, il y avait en marge de ces gens qu'on appelait communément terroristes, titre dont eux-mêmes se qualifiaient et se glorifiaient, et « il était à cette époque difficile de faire la discrimination entre les vrais résistants qui n'agissaient que par désintéressement et les autres. C'est à ces derniers que sont imputables les crimes crapuleux, les assassinats, les exactions sans jugements, les vols qualifiés, les pillages, les brigandages de toutes sortes, les sévices sur les biens et les personnes qui doivent être portés à leur actif et qui ont jeté le trouble chez les populations tranquilles et ensan-

glanté des familles innocentes de toute complicité avec l'occupants (1). »

L'abbé Lec'hvien s'était toujours tenu sur la réserve à l'égard des occupants. Il eut même une attitude plutôt hostile à leur égard, car il n'avait pas eu à se louer de ceux qui étaient cantonnés chez lui. Un jour, ils quittèrent son presbytère et il poussa un soupir de soulagement : « Breman p'eo aet ac'han ar Germaned eo skanvoc'h va spered hag e teuan da skrivan d'it eur ger (2) ».

« Les occupants se sont emparés d'une partie du bois que je réservais pour agrandir Ti Sant-Per, ma salle paroissiale (3). »

L'abbé Lec'hvien était plutôt cocardier par tempérament et parlait facilement de la guerre 1914-1918, mais il n'aimait pas les faux prophètes qui prenaient leurs désirs pour la réalité. Il n'encourageait pas les jeunes gens à quitter leurs fermes pour entrer dans le maquis. On lui reprocha d'être attentiste et surtout d'avoir dit : « Les jeunes feraient mieux de rester à la maison pour faire la moisson ». C'est pour cela qu'il reçut quelques jours après la visite d'un maquisard de la région : « Vous vous mettez en travers de ceux qui cherchent à chasser les Boches, je vous demande de faire une rétractation. » L'abbé Lec'hvien n'était pas homme à s'incliner devant quelqu'un qui n'avait aucun mandat et à qui il ne se sentait nullement dans l'obligation de rendre des comptes.

« Je n'ai nullement à vous rendre compte de mes actes, répliqua l'abbé Lec'hvien, je n'en dois compte qu'à mon évêque.

— Dans ce cas, vous en verrez de dures ! » répartit l'autre en claquant la porte.

(1) Pays Breton n° 80, p. 1268, sous la signature d'Yves-Guy Keronnès

(2) Lettre de 1942 : « Maintenant que les Allemands sont partis j'ai l'esprit plus libre, c'est pourquoi je t'envoie un mot. »

(3) Lettre de 1942.

Avant la prise de Rennes, le 4 août 1944, les Américains se répandirent rapidement en Bretagne, laissant çà et là quelques poches où se réfugiaient les Allemands qui n'avaient pas été faits prisonniers. Au moment où se passaient ces événements, il en restait dans la région de Paimpol, et Quemper-Guézennec n'était pas à l'abri de leur retour offensif. A Quemper, on sonna les cloches pour la Libération. Le 6 août, l'abbé Lec'hvien crut bon de mettre en garde la population contre des manifestations prématurées et recommanda la prudence. Ce qui se passa dans la suite confirma ses conseils. Des soldats allemands, parmi lesquels il y avait des Russes, rôdaient dans les environs et firent une incursion jusque dans le bourg de Quemper. Une bande entra dans l'église, des coups de feu furent tirés, les murs en portent encore les traces. L'abbé Lec'hvien avait voulu préserver la population de représailles ; c'était tout à son honneur. Ce qui s'est passé à Quemper ne fut pas un cas isolé ; on a eu à déplorer en plusieurs endroits des morts inutiles et la fin de la guerre ne fut pas avancée d'un jour. L'abbé Lec'hvien ajouta à ces conseils de prudence : « Je le dis au péril de ma vie ».

Une quinzaine de jours avant sa mort, l'abbé Lec'hvien, dans une réunion, avait confié à ses confrères : « L'abbé Perrot a été tué le premier, je serai le second et il y en aura un troisième ». Enfin, trois ou quatre jours avant sa mort, il était allé chez un recteur de ses amis qui, lui aussi, faisait tout ce qu'il pouvait pour maintenir la langue bretonne dans sa paroisse et qui était menacé pour les mêmes raisons. Celui-ci le mit en garde et lui conseilla de quitter son presbytère pendant quelques jours, ou au moins de s'assurer un refuge dans les environs. L'abbé Lec'hvien n'admettait pas cette solution : « Mon devoir de pasteur est de rester dans ma paroisse, on peut avoir besoin de moi ; et puis, je n'ai rien à me reprocher. Si je quittais mon presbytère, je paraîtrais coupable. »

Cor Unum, revue de la Société du Cœur de Jésus, cite cette parole qu'il aurait prononcée dans ses derniers jours : « En cas

de légitime défense, il y a la solution charitable qui consiste à ne pas exposer la vie et l'âme de l'agresseur. » (Janvier 1945.)

Toutefois, il voulut achever de purifier son âme et, le mercredi 9 août, il alla se confesser. Il avait fait le sacrifice de sa vie (1).

Sa mort fut décidée. On sait dans quelle salle d'une paroisse voisine se tint le conseil de ce qu'on appelle « la justice du peuple ». Nous n'en dirons pas plus ici, tant la chose fut monstrueuse. Mais l'état d'esprit, l'aveuglement étaient tels chez quelques-uns que les moindres prétextes avaient force de loi. Dans le cas de l'abbé Lec'hvien, il y avait plus : on voulait abattre un prêtre, un prêtre qui avait eu le tort de mettre le doigt sur des plaies hideuses. Il était trop grand aux yeux de certains par sa valeur morale.

Ceux qui furent chargés de tuer l'abbé Lec'hvien quittèrent Pontrieux dans la nuit du 10 au 11 août et arrivèrent dans le bourg de Quemper-Guézennec. Des lumières filtraient çà et là à travers les rideaux ou les volets. Les habitants entendirent du bruit, mais personne ne bougea, tant la terreur était grande.

L'église de Quemper-Guézennec est entourée d'un cimetière, sauf du côté nord, où elle se trouve séparée du mur du presbytère par une allée. Une porte de communication permet de passer directement de l'église au presbytère. Vers minuit les agresseurs entrèrent dans le cimetière et se dirigèrent vers cette porte.

(1) « Il n'était pas anti-France, au contraire ; il voulait l'entendre parler de l'épopée 14-18 pour sentir tout ce que son cœur contenait de patriotisme, mais il était parfaitement conscient du mal que des Français faisaient à leur pays et particulièrement à la Bretagne... »

« Il est faux de dire qu'il était contre la Résistance ; j'ai eu plusieurs fois l'occasion de m'arrêter à son presbytère à Quemper-Guézennec ; il était pour la résistance à tout ce qui est injuste, y eût-il péril à l'être... » (Lettre de M. Guillou, déjà citée.)

Il avait gardé dans ses notes de retraite la photographie de l'abbé Planchat, qui fut tué pendant la Commune. Entre cette mort et la sienne il y a plusieurs points de ressemblance.

Ils se mirent à crier : « *Person ! Person ! Recteur ! Recteur !* ». La vieille bonne, qui était sourde, n'entendit rien. L'abbé Lec'hvien était couché. Sur la table, son bréviaire était resté ouvert ; l'image indiquait qu'il avait récité Matines avant de se mettre au lit. Aux cris poussés, il se réveilla, prit rapidement sa soutane, descendit, une lampe pigeon à la main, et se dirigea vers la porte qui donne accès à l'église. Quelqu'un de bien renseigné sur son caractère avait dit à la troupe : « Si vous voyez qu'il se méfie, dites que vous venez pour un malade ou un blessé, il ira. » De fait, quand il demanda, avant d'ouvrir la porte, ce qu'ils voulaient, ils répondirent : « Un de nos camarades est blessé, il a besoin de vous ».

Il n'est pas nécessaire d'insister sur le caractère odieux du procédé. On savait que l'abbé Lec'hvien ne reculait jamais devant son devoir de pasteur. Un mourant à assister, peut-être ? Il n'a pas hésité. Il ouvre la porte, il reçoit un coup de poing ou de crosse de revolver dans la figure. Il lâche la lampe pigeon, mais réussit à refermer la porte au nez des assaillants. Il rentre au presbytère — ce fut une erreur de sa part, peut-être aurait-il pu s'évader par une issue donnant sur l'école libre, — il ferme la porte qui donne sur la cage de l'escalier, remonte dans sa chambre et s'enferme dans le petit cabinet qui se trouve vers le fond, à droite, et qui lui sert de bibliothèque.

Mais la bande est excitée par ce demi-échec ; un des assaillants grimpe par-dessus le mur, saute dans la cour du presbytère et ouvre la porte donnant accès vers le cimetière. C'est une ruée dans la cour. La porte d'entrée de la maison n'est pas solide, quelques coups d'épaule et une forte pression en viennent à bout. Les agresseurs s'engagent dans l'escalier qui monte aux chambres ; ils pénètrent dans celle de l'abbé Lec'hvien : personne ! Ils sont un peu décontenancés, mais l'un d'eux avise la porte du petit cabinet. Elle est fermée. Un bon coup de pied fait voler en éclats un des panneaux. A travers l'ouverture on l'aperçoit, il est là. L'abbé Lec'hvien ouvre la fenêtre du cabinet, un cri d'an-

goisse s'échappe : « Au secours, on veut tuer votre recteur ! ». Ce cri, on l'a entendu, mais personne ne bouge. La porte du cabinet est forcée. On saisit le recteur, il s'accroche aux montants de la porte ; à coups de crosse de revolver on lui écrase les doigts. Il lutte autant qu'il peut. Mais il est seul contre tant d'ennemis acharnés. Le sang gicle sur la table, sur les murs, sur le lit, sur le plancher. Il saisit sa serviette de toilette pour l'éteindre. Il en reste encore des traces sur le mur de la chambre. Mais comment résister à tant de bras qui le traînent jusqu'au bas de l'escalier ? Il fait un mouvement pour fuir par la porte qui donne sur le cimetière. Il lâche le crucifix qu'il avait gardé dans sa main depuis l'agression ; on le retrouvera, le lendemain. Ce crucifix était celui qu'on avait mis dans les mains du Tremener quand il était sur son lit de mort ; l'abbé Lec'hvien le portait toujours sur lui. Un jour de fête des Morts, il l'avait brandi du haut de la chaire en disant : « Voilà le seul ami qui viendra avec nous au terme de notre vie. »

De la porte extérieure du presbytère jusqu'à l'entrée du cimetière, on put suivre le lendemain à la trace les derniers efforts de l'abbé Lec'hvien pour se libérer de ses ennemis ; le sol n'avait pas encore bu les gouttes de son sang et les pas de ses bourreaux restaient profondément marqués. A l'un d'eux, il répéta les paroles de César à Brutus : « Toi aussi, mon fils ? ». Un dernier coup plus violent l'assomma, et pour qu'on n'entende pas ses cris, on le bâillonna (1). Un coup de sifflet, une voiture s'avança, on le jeta dedans comme un sac, puis les autos prirent la route de Yvias ; elles descendirent au fond de la vallée dans Cozou, le site pittoresque, mais combien sauvage ! Là, dans un chemin creux qui débouche sur la gauche en contrebas, à une vingtaine de pas de l'entrée, on l'acheva de deux coups de revolver dans la

(1) « L'abbé Lec'hvien fut bâillonné. Sa bonne vieille servante, après nous avoir fait voir sa soutane — dans quel état ! — nous montra le fameux mouchoir tout maculé de sang. » (Lettre de sa sœur.)

tête. Quelques jours auparavant il était passé par là et avait eu comme un pressentiment de ce qui serait arrivé. A l'emplacement du crime, on a tracé une croix sur le sol avec quelques pierres.

Le vendredi matin, M. le Recteur ne se trouvait pas auprès de son confessionnal, comme d'habitude. Le sacristain s'en inquiéta. L'abbé Le Saint également, qui se trouvait à l'église. Ils se rendirent au presbytère. Il ne fut pas difficile de comprendre ce qui s'était passé : les portes enfoncées, les traces de lutte, les taches de sang, les empreintes des pas. C'était trop clair ! Mais où avait-on emmené M. le Recteur ? Le matin, sur la route d'Yvias, des passants virent une forme humaine qui se détachait étendue dans le chemin charretier dont on a parlé, mais ils n'osèrent pas approcher. Une jeune fille plus courageuse dit : « Je vais aller voir ». On essaya de l'en dissuader, mais elle ne tint pas compte de ce qu'on lui disait. Elle vit le corps de l'abbé Lec'hvien, la soutane était déboutonnée, la tête baignait dans le sang. Avec respect, elle referma la soutane et mit un peu de fougère sur la tête de la victime, renouvelant le geste pieux des chrétiennes romaines qui, au temps des persécutions, s'empressaient auprès des martyrs.

La nouvelle de l'assassinat se répandit rapidement dans la contrée ; les gens de Quemper étaient à la fois atterrés et humiliés. Les abbés Le Saint et Calvez, tous les deux originaires de la paroisse, s'en allèrent porter la nouvelle à Mgr Serrand, qui était alors prisonnier dans son évêché. Il craignait depuis un certain temps pour l'abbé Lec'hvien, car quelqu'un avait écrit une lettre contre le recteur de Quemper-Guézennec, pour une vétille d'ailleurs, mais dans ce temps-là les souris accouchaient des montagnes...

Plus tard, à une religieuse qui lui demandait pourquoi on avait tué l'abbé Lec'hvien, le prélat répondit : « Il n'y avait aucune raison, il n'avait fait que du bien ».

« Qui eût jamais pu supposer que M. le Recteur, si bon pour tous, si calme, si pondéré, si zélé, serait traité de la sorte ?

« C'est le cas de dire que la passion, lorsqu'elle est déchaînée, ne met plus aucune borne à sa fureur (1). »

La plupart des habitants de Quemper-Guézennec n'osèrent assister aux obsèques de l'abbé Lec'hvien. On avait menacé les femmes de leur couper les cheveux. L'une d'elles, cependant, eut le courage de braver les menaces : « Si on me coupe les cheveux, dit-elle, ce sera un honneur pour moi (2). »

Le 18 août suivant, M. le chanoine Le Corre, curé-doyen de Pontrieux, écrivit à Mgr Serrand cette lettre qui contient l'essentiel de l'hommage qu'il avait prononcé du haut de la chaire, le jour des obsèques :

MONSEIGNEUR,

« M. l'abbé Yves Le Saint et M. l'abbé Armand Le Calvez ont déjà informé Votre Excellence que M. l'abbé Lec'hvien, recteur de Quemper-Guézennec, a été, dans la nuit du 10 août, brutalement attaqué dans son presbytère, enlevé et trouvé mort le lendemain matin, à deux kilomètres environ du bourg, sur la route d'Yvias, frappé de deux balles dans la tête.

« Votre Excellence connaissait bien M. l'abbé Lec'hvien. C'était un prêtre très surnaturel, très pieux, très mortifié, un prêtre du Bon Dieu et du devoir, un saint prêtre.

« Sa foi, héritée d'une famille très chrétienne de Ploubazlanec, avait quelque chose de la solidité du granit et des chênes de notre pays.

« Il a aimé et servi Dieu et l'Eglise de tout son cœur et de toute son âme. Il a donné à l'Eglise sept prêtres et deux séminaristes.

(1) Lettre du 9 octobre 1944.

(2) Sur les circonstances de sa mort, voir **Barr-Heol** n° 10.

« Il a aussi bien servi son pays. Avec quatre de ses frères, il avait fait toute la guerre de 1914-1918 au 47^e Régiment d'Infanterie en qualité de brancardier-aumônier de bataillon et y avait, par sa bravoure, mérité la Croix de Guerre avec la citation suivante :

(Ici le texte de la citation que nous avons donnée précédemment.)

« Depuis, il n'a cessé de servir son pays. Et les habitants de Quemper-Guézennec savent ce qu'il a fait pour leurs prisonniers pendant cette guerre. Il n'a jamais posé aucun acte contre la patrie. Il est irréprochable devant sa conscience et devant Dieu.

« Comment donc expliquer cette cynique agression du 10 août ?

« Il a été victime, comme tant d'autres, du désarroi des esprits, de la confusion des notions du vrai et du faux, du bien et du mal, des divisions intestines, du débordement de toutes les passions qui ont suivi l'armistice. Il est mort martyr de son obéissance aux consignes et aux directives officielles données par les cardinaux et archevêques, dans leur Assemblée du 24 juillet 1941, concernant le pouvoir établi, et auxquelles tous les évêques de France avaient adhéré.

« J'ai la certitude que Dieu, qui est plus juste que les hommes, l'a bien accueilli. J'espère aussi que les hommes lui rendront un jour justice.

« Le 2 septembre 1792, cent quatorze prêtres, dont trois évêques, furent emprisonnés comme « ennemis » de la patrie. L'histoire, depuis longtemps, les a réhabilités, et l'Eglise, tout récemment, les a proclamés martyrs et les a élevés sur les autels.

« Cette fois encore, le Bon Dieu, à l'heure et de la manière qui lui plaira, saura tirer le bien du mal, pour son honneur et celui des siens.

« Daignez agréer, Excellence, avec l'assurance de mon entière obéissance, l'hommage de ma très filiale vénération. »

Jean LE CORRE, *curé.*

Quatre ans après, M. Michel Lec'hvien, frère du recteur de Quemper-Guézennec, tenta de rechercher les vraies causes des tragiques événements d'août 1944. Pour cela, il écrivit à M. Mathys, qui fit partie de la Résistance et séjourna à Quemper-Guézennec pendant l'occupation. Voici la réponse qu'il reçut et que l'auteur a permis de publier (1) :

Paris, le 26 avril 1948.

CHER MONSIEUR,

« En août 1944, je fus chargé de procéder à des enquêtes concernant les multiples exécutions faites tant par les Allemands et les Français à leur service, que par les patriotes français contre les dénonciateurs ou les traîtres.

« J'eus à connaître de multiples affaires et, parmi elles, celle dont fut victime votre frère, dans la nuit du 10 au 11 août ; le rapport que je fis à ce sujet fut très court :

« Pierre Lec'hvien, recteur de Quemper-Guézennec, exécuté » dans la nuit du 10 au 11 août 1944, par les hommes du groupe » F.T.P.F. de Pontrioux. Ordre reçu par le chef du secteur militaire sur acte d'accusation dressé par le responsable du F.N. » de Quemper-Guézennec.

« Motif : Membre de la VII^e (?) colonne...

« N.B. — Il y aurait lieu de saisir le Parquet de Saint-Brieuc

(1) Lire en appendice la deuxième lettre émouvante de M. Mathys (3 décembre 1958).

» afin d'éclairer cette affaire qui semble être le fruit d'une rancœur paysanne.

« La fantaisie de l'accusation : VII^e colonne, et l'émotion ressentie par la population de Quemper-Guézennec laissent croire » à une vengeance.

« L'abbé Lec'hvien était connu comme Breiz Atao depuis longtemps, mais nous ne trouvons contre lui nul fait qui puisse le » faire prendre pour un collaborateur. »

« Cette note était incluse dans un rapport d'activité d'une douzaine de pages dactylographiées, et fut remise au commandant Bellan, à Rennes, ainsi qu'au capitaine Moinet, commandant de la Sécurité militaire de la Région Bretagne.

« Elle dut, par la suite, être transmise au Parquet de Saint-Brieuc.

« Notre rôle consistant à entendre les auteurs des exécutions sommaires et à contrôler le bien-fondé des accusations se terminait là. Nous avions à cette époque nombre d'affaires, nous ne pouvions que nous borner à les signaler par des rapports succincts et, autant que faire se pouvait, stopper des pratiques dont l'urgence ne se faisait plus sentir, la Justice légale se remettant à fonctionner normalement.

« Reportons-nous, si vous le voulez, à cette époque et aux sombres jours qui la précédèrent, afin d'avoir une claire notion des choses.

« De tous côtés, les éléments de la Résistance française étaient traqués et abattus par l'ennemi ; il existait chez certains une sorte de maladie de la dénonciation, les hommes vivaient donc dans une ambiance de peur rarement connue.

« Peu de gens gardaient leur sang-froid intact, et si les éléments des maquis, traqués et pourchassés, vécurent de longs jours et de longues nuits sans pouvoir prendre quelques instants de repos ni savoir où les conduirait leur errance continuelle, l'élément

sédentaire ne jouissait pas, lui non plus, d'une quiétude qui pût lui permettre d'apporter la circonspection utile dans les actes qu'ils requéraient des hommes armés.

« Cette ambiance tragique ne pouvait manquer d'amener de regrettables erreurs dans l'esprit de gens aux sentiments patriotiques ne pouvant laisser aucun doute.

« Que, profitant de cette situation tragique et surtendue, des hommes aient voulu assouvir des vengeance personnelles qui, en temps ordinaire, se fussent soldées par une violente dispute, cela exista heureusement peu fréquemment. Des responsables chargés de déterminer par les renseignements qu'ils recueillaient l'action nécessaire, ne firent pas toujours soigneusement les enquêtes préalables prescrites afin d'étayer leurs accusations ; ils négligèrent de prendre les garanties les plus élémentaires et se laissèrent parfois entraîner dans des affaires aux suites tragiques ; certaines victimes n'ont parfois commis d'autre faute que de n'avoir pu ou su se justifier à temps.

« J'ai questionné le jeune homme qui fut chargé de la mission de faire exécuter votre frère. Il avait reçu un ordre de son chef, il devait l'exécuter, un soldat n'ayant pas à discuter. Son chef avait pris cette décision à la suite d'un rapport qui lui avait été adressé par les responsables du Front national de Quemper-Guézennec ; l'acte d'accusation (à moins que ce ne fût un rapport verbal ?) lui dictait automatiquement sa conduite, il n'avait qu'à donner des ordres pour l'action nécessaire, découlant des faits incriminés par le rapport qui lui avait été fait, ou remis ; c'est ce qu'il fit, c'était son devoir.

« Il reste donc comme présumés coupables ceux qui ont établi ce rapport. Sur quoi basèrent-ils l'acte d'accusation qui allait entraîner une sanction ?

« Sur des faits précis et reconnus par la victime ? ou sur de simples racontars ? Là est le point crucial de cette affaire. Il suffisait, à Quemper-Guézennec, de ne pas applaudir des deux

maines à tous les actes que commettaient ou ordonnaient les responsables du F.N., ou de ne pas leur plaire, pour des raisons déterminées par eux seuls, pour être immédiatement traité de suspect, leur esprit se montant petit à petit. Il était souvent bien difficile de leur faire admettre l'erreur dans laquelle ils s'enfermaient.

« Je ne citerai comme exemple que celui du maire de Quemper-Guézennec qui, s'il ne fut jamais ce qu'il convient d'appeler un résistant, ne se conduisit malgré tout jamais en collaborateur et fut menacé pendant quelques jours de subir le sort de votre frère. M'étant interposé afin de démontrer l'erreur et la sottise d'accusations sans fondement énoncées contre M. Le Faou, je fus à mon tour traité de suspect. Il me fallut réagir violemment pour faire entendre raison à des gens qui se comportaient comme des enfants stupides et apeurés.

« Votre frère n'eut pas l'occasion de connaître ou de sentir ce qui lui était destiné, il n'eut pas la possibilité et le désir non plus de placer devant leurs responsabilités ceux qui disposaient de la vie d'autrui.

« Pourtant l'heure de tout danger était écartée, les troupes américaines avaient passé Guingamp, filant sur Brest, et F.F.I. et F.T.P. étaient maîtres du pays (sauf de Paimpol, où les Allemands attendaient d'être cueillis). Ceux qui décidèrent l'irréversible contre un autre homme sans daigner l'entendre, commirent une faute. Il leur était facile de faire prisonnier le recteur et de le conduire en lieu sûr, où ils eussent eu toutes les facilités pour l'interroger et ensuite le livrer à la Justice française. Pourquoi tant de précipitation ?

« Comme je le disais plus haut, tous les hommes étaient à bout de nerfs, l'heure de la détente approchait, certains étaient pris d'une sorte de frénésie meurtrière, quelques-uns profitèrent de cette période troublée où nulle loi, autre que celle qu'ils voulaient appliquer, n'existait (je me hâte de dire qu'ils furent une infime

minorité et que leurs actes s'accomplissaient loin des regards de leurs chefs qui, surchargés de besogne, n'en pouvaient plus).

« La peur des responsabilités encourues rendait ingénieux, et l'autorité détenue par certains petits chefs de village leur servait à se couvrir auprès de témoins réduits au silence de différentes façons.

« Les services réels rendus par eux au pays, le manque d'informations précises des grands chefs, dont la conduite fut au-dessus de tout éloge en d'aussi délicates circonstances, firent que ces affaires passèrent sans éveiller l'attention. Ajoutons à cela le manque de courage spirituel et civique de la plupart de nos contemporains et nous aurons la clé de bien des injustices, comme de bien des vilenies.

« J'avoue qu'ayant eu à connaître une masse d'affaires d'exécution, je n'en ai trouvé que très peu qui n'étaient pas logiquement établies.

« Je pense que la personnalité du recteur de Quemper-Guézennec demandait davantage de circonspection dans les suites à donner à une accusation qui semble n'avoir eu aucune base sérieuse. Je n'ai pu recueillir, dans le canton de Pontriex, aucune accusation logique établie contre votre frère (1).

« Les responsables civils de Quemper-Guézennec le connaissaient parfaitement bien, ils fréquentaient son église et il leur eût été facile, en se présentant chez lui à deux ou trois, de

(1) Ce document confirme un témoignage qui fut recueilli quelques jours après le meurtre. La mère d'un gars du maquis demanda à un chef de la Résistance : « Pourquoi n'avez-vous pas attendu que soit jugé l'abbé Lec'hvien ? Puisque les Allemands étaient partis, vous auriez pu le mettre en prison. — Alors, répliqua l'autre, nous n'aurions pas eu le moyen de le tuer. » (Barr-Heol n° 10, p. 11.)

Ces messieurs avaient donc peur d'un jugement en bonne et due forme, et quand on sait comment fut rendue la « Justice » à cette époque, il fallait que l'abbé Lec'hvien ne fût vraiment pas coupable.

l'interroger, et de l'arrêter ensuite si les réponses ne leur avaient pas donné tous apaisements nécessaires.

« Pour leur défense, je ne puis que dire : étaient-ils parfaitement qualifiés pour remplir le rôle qui leur avait été confié ? Présentaient-ils la somme des garanties morales et spirituelles requises ?

« Certes, jusqu'à une période qui va de fin juin à fin août 1944, leur service, volontaire et spontané, est digne d'éloges, le travail qu'ils accomplirent dans l'ombre fut extrêmement utile.

« Par la suite, les responsabilités toujours croissantes qui leur furent données furent péniblement supportées par eux, ils n'étaient pas faits pour remplir une tâche ingrate s'il en fût et qui demandait une circonspection vigilante et une largeur de vues et de conceptions qui leur étaient refusées par la simplicité de leur vie passée.

« Ils ne surent acquérir l'âme et la conscience qui honorent de véritables chefs ; le devoir qu'ils avaient à remplir, et pour lequel ils étaient mal préparés, devait en souffrir. Eux-mêmes, d'ailleurs, durent sentir bien souvent leur pénible insuffisance, ils commirent erreurs et fautes, furent la proie de ceux qui, plus madrés ou plus intelligents, surent leur faire accomplir des besognes qu'ils préféraient voir faites par d'autres, afin de fuir les responsabilités.

« Leur légèreté, jointe à leur incompetence, dut être la raison de causes pénibles pour eux comme pour les autres.

« Sont-ils réellement et volontairement coupables ? Je ne le pense pas ; leur conscience ne doit leur laisser que peu de repos, bien qu'ils aient agi avec une bonne volonté et une foi en leur devoir qui ne manque pas d'évidence.

« La mort est passée chez l'un des principaux artisans de cette affreuse chose. Paix à ses cendres ! Les autres furent de pauvres bougres qui ne firent qu'accomplir ce qui était leur devoir : obéir sans discuter aux ordres reçus. Je les plains, car ils ne pou-

vaient faire autre chose. Un ordre est un ordre (???) (1). Les véritables responsables, en l'occurrence, sont : cette misérable période que nous avons traversée pendant quatre ans ; ce sont les hommes indignes qui allègrement vinrent se placer au service d'un ennemi qui massacrait les leurs et détruisait notre pays ; ce sont ceux qui, n'ayant aucune conscience, trafiquèrent de tout avec les Allemands et se mirent à dénoncer les patriotes qui ne voulaient accepter de servir contre leur patrie.

« Ceux-là, par cupidité et par inconscience, firent le maximum d'un mal dont notre pays n'est pas encore relevé. De la vente du beurre à l'ennemi, parce qu'il le payait plus cher, à la dénonciation, il n'y eut souvent qu'un pas à franchir ; pour quelques gros sous, des enfants et des hommes furent torturés et massacrés.

« L'inconscience de beaucoup de Français, attentistes ou amorphes, quand ils n'étaient pas inconsciemment défaitistes, ce qui était un crime dans de telles circonstances, ont suscité bien des haines admissibles, bien des colères normales, et ceux qui vivaient dans l'ombre, loin des leurs, en réprouvés, semant la crainte plus que la pitié qui leur revenait de droit, n'ayant à cœur pour les soutenir que leur foi patriotique, sont largement excusables d'avoir commis des fautes.

« Je plains leurs victimes, mais je ne veux les condamner, comme tant d'autres, désireux d'accroître encore le désaccord entre Français, voudraient le faire.

« Il faut nous efforcer de ne point servir des haines basses et viles qui séparent encore les Français. Nous avons à réparer des ruines matérielles et morales. Il faut le faire ensemble, sauf avec ceux qui ont souillé leurs mains dans du sang innocent. Sachons faire la part des événements et, aussi pénibles que soient

(1) Les trois points d'interrogation sont de l'auteur de la brochure.

les faits, réhabilitons la mémoire de ceux qui ont payé, sans avoir fauté, pour les autres ; couvrons-les du voile du silence. Ainsi serons-nous certains de ne point démériter de notre grand et beau pays.

« Voilà, cher Monsieur, tout ce que je puis vous dire et les réflexions que m'inspirent les faits qui vous ravirent votre frère.

« Le recteur de Quemper-Guézennec est près de Dieu et il a déjà pardonné ; il a compris que les humains ne sont que de pauvres petites choses dans les mains de la Providence, et puisse la Justice des hommes agir de même, en s'inspirant de ce principe, qui veut que la vengeance ne paye jamais. » (1)

E. MATHYS.

On pourrait polémiquer sur certains passages de cette lettre dans lesquels l'auteur s'efforce de trouver, non des excuses, mais des circonstances atténuantes à un pareil crime, car il y eut un crime : « Réhabilitons la mémoire de ceux qui ont payé sans fauter ». On ne peut pas payer pour une faute qu'on n'a pas faite. Si quelqu'un est condamné injustement, c'est une victime. Mais cette lettre, que nous avons donnée intégralement, constitue un document absolument écrasant pour ceux qui ont décidé et qui ont exécuté l'abbé Lec'hvien. Un procureur de la République n'aurait pas fait mieux : absence totale de justice, pas d'acte d'accusation, pas de chefs responsables, car si des chefs ne peuvent pas contrôler les agissements de leurs subordonnés, ce ne sont plus des chefs, et l'on pourrait encore ajouter bien d'autres considérants.

Passons ; le but de cette monographie n'est pas de réhabiliter la mémoire de l'abbé Lec'hvien, mais bien plutôt de la faire grandir : « Les justes sont entre les mains de Dieu », et Il se

(1) Lire en appendice une seconde lettre émouvante de M. Mathys, envoyée trop tard pour entrer dans le texte de cette monographie.

charge Lui-même de les venger. Quelquefois même son bras se fait lourd, bien des morts tragiques parmi ceux qui ont participé au crime sont venues depuis éclairer l'opinion. On aurait mauvaise grâce à insister, puisque leurs noms sont sur toutes les lèvres. De plus, il y a des faits si troublants dans cette tragédie qu'il vaut mieux les taire.

Retenons la fin de la lettre de M. Mathys : « Le recteur de Quemper-Guézennec est près de Dieu et il a déjà pardonné », et si Dieu a frappé, on peut être certain que l'abbé Lec'hvien n'a pas demandé le châtimement et qu'il a dû répéter les paroles du Christ en croix : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Cette mort atroce, il l'a acceptée en connaissance de cause, en union à celle de son divin Maître. Pour beaucoup, d'ailleurs, la mort de l'abbé Lec'hvien a été celle d'un martyr. Pour parfaire son œuvre, Dieu a exigé de lui le témoignage du sang. Quand il était recteur de Tréglamus, il avait eu un accident de bicyclette qui avait mis ses jours en danger. La religieuse qui le soignait remarqua qu'il faisait souvent des actes d'amour de Dieu. On est en droit de penser que, lorsqu'il se vit entouré de ses ennemis et que la mort était certaine pour lui, il a eu les mêmes sentiments et qu'il accepta le sacrifice avec toute l'ardeur de son amour Pour Dieu auquel il avait consacré sa vie.

L'abbé Lec'hvien fut enterré à Ploubazlanec. Sur sa tombe, on vient prier comme sur celle d'un martyr. Un ex-voto de marbre y a été placé par une main inconnue. On y viendra de plus en plus : « Maintenant que je le sais au ciel, écrit une religieuse, puisque c'était un saint, un martyr, je le prie tout spécialement pour les âmes sacerdotales et religieuses ». Et une autre : « Je l'invoque chaque matin et je lui demande la grâce d'aimer le Bon Dieu comme il L'a aimé sur la terre (1) ».

(1) Lettre du 24 janvier 1946.

Si on ne peut donner à l'abbé Lec'hvien le titre de martyr au sens théologique du mot, tant que l'Eglise ne se sera pas prononcée, cependant, pour les Bretons, il restera un exemple pour son attachement à Feiz ha Breiz.

Le 29 septembre 1957, une plaque commémorative, offerte par une généreuse donatrice, a été placée dans l'église de Quemper-Guézennec. Sur cette plaque on peut lire :

« An Aotrou Per-Mari Lec'hvien, bet person ar barrouzman epad 7 vloaz, Goude bezan karet Doue hag ar Vretoned, en deus gouzanvet ur maro kriz, an 10 a viz eost 1944. Ar Pastor mat a ro e vuhez evit e zenved (1). »

A la cérémonie d'inauguration de cette plaque assistaient M. le Maire de Quemper-Guézennec et ses conseillers, un grand nombre d'anciens prisonniers de guerre, qui voulaient manifester leur reconnaissance à celui qui s'était dévoué pour eux pendant l'occupation, et les membres du Bleun-Brug du Trégor. Mgr Le Bellec, évêque de Vannes, et Mgr Rolland, évêque missionnaire à Madagascar, retenus par leur ministère, envoyèrent chacun un message qu'on lut en chaire.

« Ezkob Gwened a greiz Kalon a vo unanet ar re holl a vo dastumet disul en iliz Kemper, er bedenne garantézus evit ar beleg ken fur hag ar mignon ken mat a oa an Aotrou Per-Mari Lec'hvien, e genvroad karet. Ma plijo gant Aotrou Doue derc'hel hon Bro sonn en he sav, en feiz an tadou koz (2) ! »

Eujen AR BELLEK.

(1) « M. l'abbé Pierre-Marie Lec'hvien a été recteur dans cette paroisse pendant sept ans. Après avoir aimé Dieu et les Bretons, a supporté une mort cruelle le 10 août 1944. Le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

(2) « L'Evêque de Vannes, de tout cœur, s'unira à tous ceux qui seront rassemblés dimanche dans l'église de Quemper-Guézennec dans une prière pleine d'affection pour le prêtre si sage et pour l'ami si bon qu'était M. l'abbé Pierre-Marie Lec'hvien, son compatriote et ami. Que le Bon Dieu maintienne notre pays ferme dans la foi de nos ancêtres ! »

ESK GWENED,

« An Aotrou Rolland a ro da c'houzout dimp eu deus keuz, pe n'hell ket bezan ganimp hizio — rak prometet en doa en a-raok da Aotrou 'n Eskob Kemper bezan hizio e Lokenole. Met karget omp gantan da lavarout deoc'h e ro e vennoz a greiz Kalon, d'ar re a zo deuet da bedin aman hirio (1). »

Après l'Evangile, M. l'abbé Le Calvez, directeur de l'Ecole Saint-Yves de Plouézec, enfant de Quemper-Guézennec, monta en chaire, résuma la vie de l'abbé Lec'hvien et mit en valeur et d'une façon magistrale les hautes vertus du prêtre, exalta son action sacerdotale et bretonne. La population de Quemper-Guézennec attendait depuis longtemps ce jour. Elle a été heureuse de cette initiative, de la cérémonie de réparation qui effaçait en partie le tort qui lui avait été fait moralement par l'assassinat de son ancien pasteur dont la mémoire grandit avec le recul du temps.

« Mais une plaque commémorative n'est pas suffisante. Au bas de la vallée du Cozou il y a une terre qui a été sanctifiée par la mort d'un martyr. Un jour, espérons-le, une croix sera élevée sur cet emplacement sacré : une croix qui dira à tous les chrétiens l'amour de Dieu ; une croix qui nous rappellera à nous, prêtres, comment la route que nous avons choisie est la route du sacrifice que nous devons toujours préférer aux honneurs et au gain : le devoir envers Dieu et les âmes ; une croix qui dira à ceux qui ont trempé plus ou moins leurs mains dans le sang de M. Lec'hvien que les bras du Christ sont ouverts pour recevoir ceux qui viennent demander le pardon.

(1) « Mgr Rolland fait savoir qu'il regrette de ne pouvoir être avec vous aujourd'hui, car il a promis auparavant à Mgr Fauvel d'être à Locquéolé. Mais nous sommes chargé de vous dire qu'il donne sa bénédiction de bon cœur à ceux qui sont venus prier ici aujourd'hui. »

« Cette croix sera la Croix du Sauveur et la Croix du martyr ;
la Croix de la Reconnaissance et la Croix du Pardon (1). »

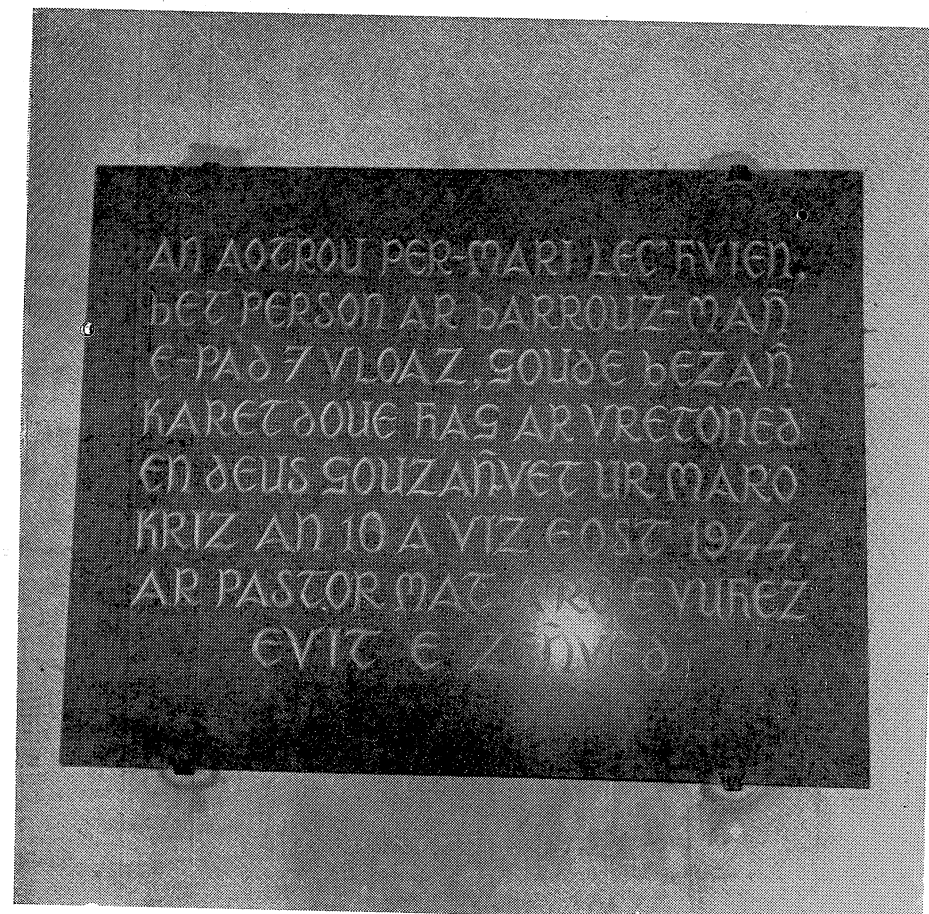
Ce 15 novembre 1958,
en la fête de saint Malo.

Henri Poisson,
prêtre.

(1) Abbé Le Calvez, **Barr-Heol** n° 13, 1957 :

« Met ar blakenn n'eo ket a-walc'h. Du-hont en traônienn Gozhou, ez eus un dachenning-douar hag a zo bet santelaet gant marv ur Merzher. Un deiz bennak, ret or esperin, e savo warni ur groaz. Ur groaz hag a lavaro d'an holl gristenion karantez Doue, ur groaz hag a zegaso da sonj d'imp-ni beleion penaos an hent dibabet ganimp a zo hent ar sakrifis hag e tleomp dalc'hmat lakaat a-us da bep enor ha da bep gonid : an dever e-kenver Doue hag e-kenver an dud... Ur groaz hag a lavaro d'ar re o deus soubet o dorn tamm pe tamm e stumm pe stumm, e gwad an A. Lec'hvien, ez eo digor divrec'h ar C'hrist evit digemer ar re a zeu da c'houlenn pardon.

« Ar groaz-ze a vo : Kroaz ar Salver, ha Kroaz ar merzher, Kroaz an Anaoudegezh vat, ha Kroaz ar Pardon. »



Cliché L. Bailly, St-Brieuc

*Monument érigé dans l'église de Quemper-Guézennec
en souvenir de l'abbé Lec'hvien*



Cliché L. Bailly, St-Brieuc

Tombe de l'abbé Lec'hvien à Ploubazlanec

APPENDICE

30 décembre 1958.

Lettre de M. Mathys à M. Michel Lec'hvien, qui lui demandait l'autorisation de publier celle de 1948 :

Je vous suis très obligé de bien vouloir me demander une autorisation qui vous était acquise. Ma lettre de 1948 avait pour raison d'être le service de la Justice, et je n'ai pas un mot à retrancher en ce sens. Elle peut être publiée telle quelle.

Mais puisque des amis de votre frère veulent publier ce que fut sa vie, je me tiens à leur disposition pour leur dire ce que quatre années de relations avec M. le recteur Lec'hvien m'ont laissé comme souvenirs. De ce grand monsieur qu'était votre frère, j'aimerais qu'on connût son pur et beau visage, sa grande âme, son immense compréhension et aussi comment il savait se faire aimer et respecter de ceux qui, comme moi ne fréquentaient pas son église, car non croyants, et étaient l'objet de sa bienveillante attention, quand il les appelait près de lui en son presbytère, afin d'y échanger des idées, démontrant ainsi que nul ne lui était indifférent. Et quand délibérément il allait à eux, il ignorait totalement comment il serait accueilli et surtout s'il saurait se faire comprendre d'eux, malgré toute sa bonne volonté ; l'inconnu ne pouvait faire peur à cet être courageux,

Pendant quatre ans, j'ai habité Quemper-Guézennec avec ma

famille. Mes idées pouvaient m'attirer divers ennuis avec l'occupant et les policiers du régime en vigueur.

Cela, votre regretté frère n'en ignora jamais rien ; je représentais le contraire de ce qu'il était, mais jamais il ne me croisa sans venir à moi pour me serrer la main. Il fit davantage : il vint très souvent me visiter chez moi et me demanda de lui dresser les plans d'une salle de patronage qu'il voulait construire. Nous avons donc travaillé ensemble côte à côte, toujours en parfait accord et unis par une confiance si entière qu'elle étonnerait encore ceux qui eussent dû le mieux connaître, parmi ses ouailles.

Je n'ai jamais trouvé chez lui, dans son esprit si riche et sa vertu si fière, quoi que ce soit qui marquât nos rencontres d'une gêne aussi minime soit-elle ; sa délicatesse avait la même qualité que sa foi était absolue. Il possédait au plus haut point le don de la tolérance spirituelle, don si peu répandu dans notre pays. Certes il aimait passionnément sa Bretagne, mais il était par-dessus tout un patriote sincère et éclairé.

Il parlait de la Bretagne avec un enthousiasme communicatif, avec le langage d'un grand érudit et d'un artiste savant. Le sol, les pierres, les hommes, les plantes de Bretagne étaient des sujets sur lesquels il était docte. Combien peu il fut compris dans ce sens ! On lui prêta des intentions dont il souffrit beaucoup, j'en suis persuadé. J'appris près de lui à aimer sa presqu'île, à la comprendre surtout, car il ne se serait pas satisfait d'un amour aveugle.

Planant trop haut dans ses sciences et ses affections, il ne pouvait être près de tous comme il fut près de moi ; il me sentait attentif et me connaissait aussi curieux que combatif ; pour ces raisons, il s'ouvrait peut-être davantage devant moi que devant tant d'autres. Cette confiance qu'il me donna me lia à lui par une affection totale. Nos rapports étaient ceux qui eussent dû montrer aux hommes le chemin véritable de la compréhension et de l'amour.

Beaucoup trop nombreux furent ceux qui ne surent pénétrer au-delà du masque rugueux qu'il portait pour se protéger contre sa grande bonté, sa tolérance intelligente, son amour passionné de ses semblables et sa pénétrante compréhension.

M. Lec'hvien, votre frère fut un saint réel, et pour cela périt en martyr. Les passions des hommes l'émouvaient, mais j'en ai la certitude absolue, le recteur Lec'hvien était un trop grand monsieur pour trahir qui que ce soit, même par imprudence ; il avait trop le respect des autres et de lui-même, il était trop conscient de son sacerdoce et du rôle humain qu'il avait à jouer, pour être imprudent.

De lui je garde de trop beaux et purs souvenirs ; j'eusse voulu crier face à tous devant un tribunal ce que ma conscience me dicte en ce moment. Les exemples de tels hommes sont assez rares pour qu'on puisse les conserver. Quand ils ont cette beauté et cette grandeur, ils me consolent dans mes heures de doute et me réconfortent quand il le faut.

A la disposition entière des amis de votre frère pour leur donner tous ces chers souvenirs, je vous demande, cher Monsieur, de croire à mes plus sincères sentiments ainsi qu'à mon attachement au nom que vous portez.

E. MATHYS,
8, rue Arthur-Ranc,
Paris-18.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	VII
AVANT-PROPOS	XIII
I. — <i>Le milieu familial. L'enfance. Le Petit Séminaire</i>	1
II. — <i>Au Grand Séminaire. Chez les Frères de Saint-Vincent de Paul</i>	13
III. — <i>La Guerre 1914-1918</i>	18
IV. — <i>Vicaire à Plouézec (1919-1925)</i>	28
V. — <i>Aumônier des Filles de la Croix, Tréguier (1925-1932)</i>	38
VI. — <i>Recteur de Tréglamus (1932-1937) et de Quemper-Guézennec (1937-1944)</i>	46
VII. — <i>Vie intérieure et vertus</i>	61
VIII. — <i>Le défenseur de la langue bretonne</i>	68
IX. — <i>Le meurtre (nuit du jeudi 10 août au vendredi 11 août)</i>	81
APPENDICE	103
TABLE DES MATIÈRES	107
OUVRAGES DU MÊME AUTEUR	109

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Petite Histoire de Bretagne. Chez La Folye de Lamarzelle, Anne, 900 F, plus port : 100 F.

Résumé d'Histoire et de Géographie à l'usage des élèves du C. E. P. Chez La Folye - de Lamarzelle, Vannes, 1931.

La Paroisse de Saint-Aubin, Rennes. Essai de monographie paroissiale. Épuisé.

Le Culte de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Rennes. 1938. 200 francs.

Histoire de Bretagne, 1948 :

Edition avec bois gravés de Xavier de Langlais, 1 500 F ;
Edition ordinaire, 1 200 F ;
Plus port : 135 F.

Le Culte de Notre-Dame de la Peinière. Chez M. le Recteur de Saint-Didier (Ille-et-Vilaine).

Le Culte de Sainte Anne de la Bosserie. Chez M. le Curé de Romagné (Ille-et-Vilaine).

L'Abbé Jean-Marie Perrot, fondateur du Bleuñ-Brug. Chez Plihon, éditeur, Rennes. 900 F, plus port : 135 F.

Yves Mahyeuc, Evêque de Rennes, Confesseur de la Duchesse Anne, 900 F, plus port : 100 F.

Saint Armel, son Culte. Chez M. le Recteur de Saint-Armel (Ille-et-Vilaine).

On peut se procurer ces ouvrages chez l'auteur :

Abbé H. POISSON
22, rue Saint-Louis, RENNES
C. C. P. 83-07, Rennes

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ
D'IMPRIMER LE 28 MAI 1959
PAR « LES PRESSES BRETONNES »
A ST-BRIEUC (CÔTES-DU-NORD)

Dépôt légal : 2^e trimestre 1959.
N° d'impression : 828.
2^e Edition - Juin 1959.